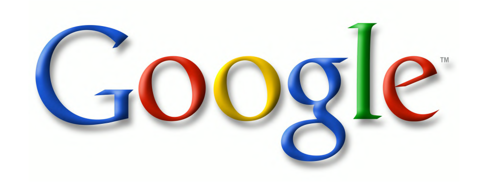
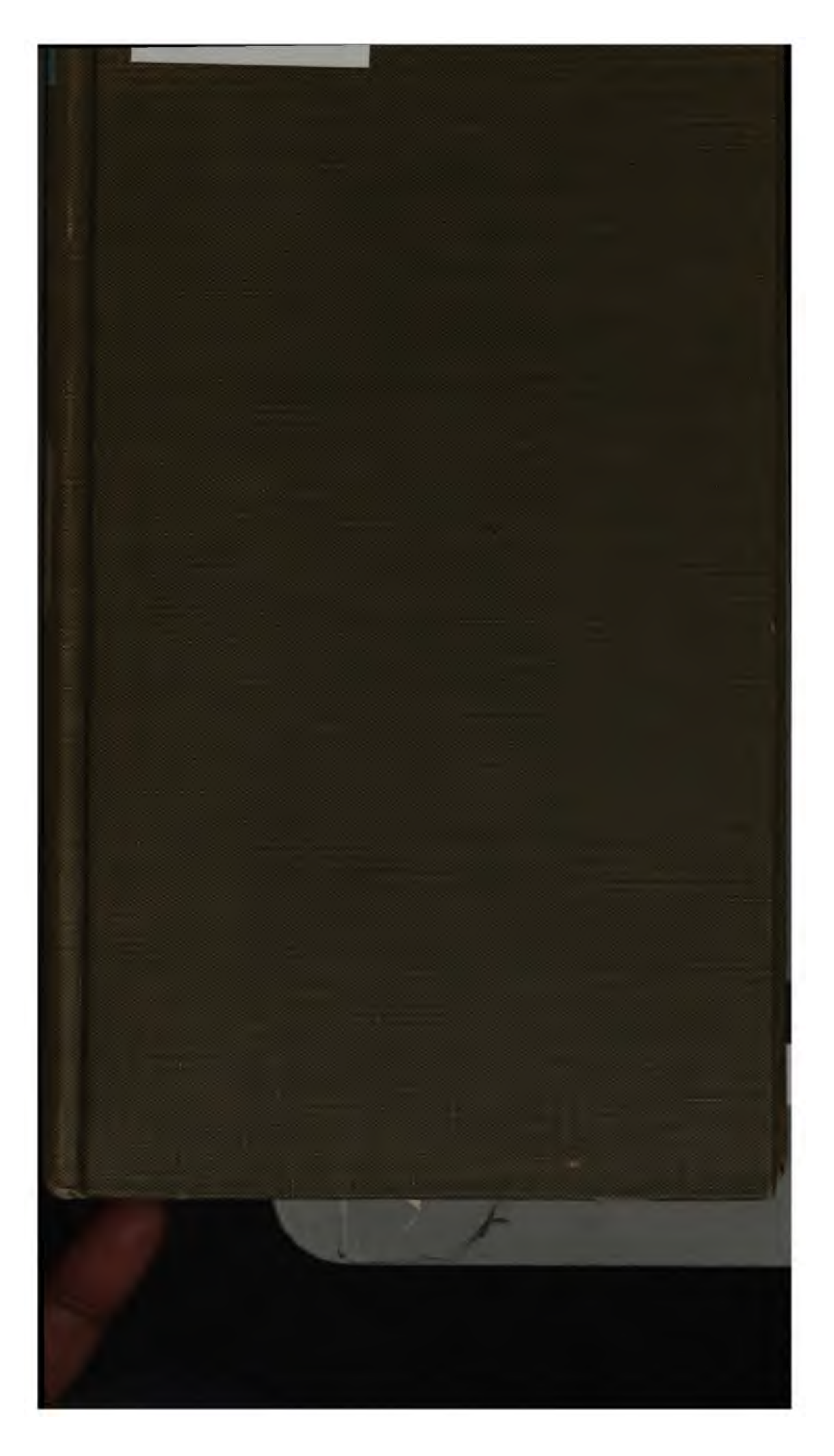





SE TAIRE ET FAIRE



L'auteur à son ami
le docteur Maschi[illegible]
[illegible]

ESSAI

SUR

Le nom et la langue

DES ANCIENS CELTES.

L'auteur à son ami
le docteur Maschi[illegible]

ESSAI

SUR

Le nom et la langue

DES ANCIENS CELTES.

SAINT-ÉTIENNE, IMP. DE N.-S. JANIN.

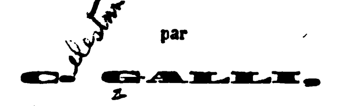
ESSAI

SUR

LE NOM ET LA LANGUE

DES ANCIENS CELTES,

par



C. GALLI,

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ POUR LES LANGUES
ÉTRANGÈRES.

SAINT-ÉTIENNE,
CHEZ N.-S. JANIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DE FOY, 52 ET 17.
1843.

À M. LE MARQUIS DE FORTIA D'URBAN,

MEMBRE DE L'INSTITUT, ETC., ETC.

Monsieur le marquis,

Votre HISTOIRE DES TEMPS ANTÉDILUVIENS *a délivré la science de l'oppression chronologique où elle gémissait depuis longtemps.*

Si j'ai éprouvé un juste orgueil en voyant que mes idées se rencontraient là-dessus avec les vôtres, je n'ai pas été moins content d'apercevoir que, dans vos savants ouvrages philologiques, vous n'épousiez pas non plus celles des préjugés; mais, je l'avoue, les miennes étaient loin d'être aussi claires et aussi avancées que les vôtres; et la justice m'oblige à reconnaître que, si je suis parvenu à faire quelque chose de bon dans cet Essai, c'est à vous que je le dois; j'y ai même

emprunté votre érudition, ainsi que j'ai fait mon profit des conversations que nous avons eues sur ce sujet.

En bon chrétien, je ne puis faire moins que de rendre à César ce qui est à César.

En attendant donc que je connaisse le sort de mon Essai sur la chronologie de la raison, *veuillez agréer, M. le marquis, ce petit témoignage de ma haute estime et de ma vive gratitude pour toutes vos bontés.*

Croyez, je vous prie, à la sincérité de tous ces sentiments et au respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

M. le marquis,

Votre très-humble serviteur.

INTRODUCTION.

J'ai eu un double but en écrivant ce petit essai :

L'un est de jeter quelque lumière sur le sujet qu'indique son titre ;

L'autre est de secouer la jeunesse française de sa longue *léthargie linguistique*, et par quelques échantillons du métal que la mine renferme, lui en indiquer, lui en démontrer l'inépuisable richesse. Cette mine, presqu'entièrement encore à exploiter, est l'étude, non de la littérature, mais du mécanisme intime des langues.

Dans toutes les Universités du

nord, la linguistique forme une branche de l'enseignement public, et pourquoi les Français, qui sont si avancés dans toutes les autres branches du savoir, négligeraient-ils la science des langues? Je suis certainement bien loin de nier les hauts talents et l'érudition profonde des Champollion, des Rémusat et de cent autres savants Français qui ont cultivé et cultivent avec le plus grand succès la philologie. Il faudrait ignorer qu'il existe un Institut, et que quatre-vingt-onze savants coopérèrent à la confection de l'Atlas ethnographique du modeste et infatigable Balbi. Mais s'il est permis d'en juger par leurs productions, à quelques petites exceptions près, les philologues français se sont plutôt adonnés à la littérature qu'à l'idiomologie, plutôt à l'étude d'une famille de langues qu'à la linguistique proprement dite.

L'érudition de Court de Gebelin, la savante patience de M. Bullet, la saine didactique de M. de Fortia, la science profonde de MM. Burnouf et de leurs dignes confrères, les idées ingénieuses, les immenses recherches de MM. de Meiran et Eichoff, ont certainement fait faire à la linguistique de grands progrès ; mais, depuis longtemps, ce sont *des étrangers qui* viennent en France les constater. Les remarquables ouvrages *linguistiques* de Fry, de Young, etc., sont encore en anglais; Pallas est encore en russe; Adelung, Shultz, Humboldt en allemand; Hervas en espagnol ou en italien. Des deux auteurs qui ont écrit en français sur les langues en général, Maltebrun était Danois, Balbi Italien, et plus d'un étranger était au nombre des généreux savants qui, à l'instance du premier, mirent à la disposition du

second les précieux trésors de leurs spécialités; rare et consolant exemple de désintéressement philosophique, du plus beau dévouement entre les citoyens de la république savante (1).

Bien plus : non-seulement on n'a aucune traduction des meilleurs ouvrages étrangers sur l'idiomologie; mais le peu de traités élémentaires spéciaux, qui existent sur les langues dans les bibliothèques de Paris, sont écrits, pour la plupart, en langue

(1) Il y aurait de l'ingratitude à ne pas faire mention de la *Linguistique* de M. Charles Nodier, du *Parallèle des Langues indo-européennes* de M. Eichoff, et des vocabulaires de M. le baron de Mérian; mais l'auteur de la *Linguistique* nous prévient lui-même qu'il ne faut pas prendre le titre de son ouvrage dans la véritable acception du mot, et nous dirons dans le cours de l'ouvrage les raisons qui nous empêchent de regarder comme didactiques les ouvrages un peu trop systématiques des deux derniers savants.



étrangère. La grammaire sanscrite est en anglais; l'Hoddegus Finnicus en suédois; ce qu'il y a sur le géorgien est en italien; le trésor de la langue *guarani*, l'art de la langue *aymare*, ceux de la *quichua*, y compris le vocabulaire de cette langue, sont en espagnol, ainsi que la grammaire azteque ou mexicaine du père Galdo de Guzman, qui est loin d'être la meilleure qui existe.

Le seul ouvrage en francais sur les langues de l'Amérique, est le dictionnaire caraïbe du P. Bréton, qui n'apprendra bien sûrement à personne la langue des *hommes de l'Isle* (*acaera* isle *ibe* homme).

Enfin, sur quelques autres langues, il n'existe que de très-mauvais ouvrages écrits en très-mauvais latin, tels que par exemple: un *Abecedarium cum diversis precibus;* un *Modus confitendi et examinandi pœnitentem;* puis

quelques dictionnaires sans grammaire, ou quelques grammaires sans dictionnaire, tandis qu'on regrette le manque absolu d'autres ouvrages indispensables, que l'on trouve parfois dans des bibliothèques de province, en Russie, en Allemagne, dans les deux péninsules, et même dans quelques bibliothèques départementales de la France. Oui, j'en appelle aux savants français eux-mêmes, lorsque le baron de Humboldt signalait cette pénurie de livres élémentaires, n'avait-il pas entièrement raison? Et vous, qui cultivez la philologie, n'est-il pas vrai que vous devez compter beaucoup plus sur vos propres livres que sur ceux des bibliothèques publiques? N'est-il pas vrai que pour devenir un peu linguiste à Paris, il faut commencer par l'être beaucoup? En protestant contre ce défaut de la bibliothèque royale, je



ne crois pas m'écarter des limites d'une introduction; il faut que l'Institut sache qu'en l'absence de livres élémentaires, il n'y a pas même le *Trattato delle grammatice* du père Hervas; du moins je ne l'ai trouvé nulle part.

Soit que l'étude des langues répugne en effet à la tournure d'esprit des Français, soit que ce peuple (et c'est là *notre opinion*) ait contre ce genre d'étude des préjugés que beaucoup d'ouvrages systématiques n'ont que trop fomentés; il est de fait qu'après avoir assisté aux différents cours publics de langues étrangères à Paris et hors de France, on ne peut s'empêcher de faire de pénibles comparaisons, et ce n'est certainement pas l'habileté et la science qui manquent aux professeurs; leurs leçons et leurs ouvrages attestent leur érudition; ce n'est pas non plus le zèle et l'exacti-

tude; cependant, ni le nombre, ni l'assiduité ne répond à leur attente.

Ces préjugés sont d'autant plus difficiles à déraciner, qu'ils se cachent sous des apparences logiques, et paraissent soutenus par de nobles sentiments.

« Nous aimons mieux, dit-on, employer le temps à étudier les choses que les noms des choses; à approfondir les idées qu'à charger notre mémoire des signes ou des sons qui les représentent n'importe dans quelle langue. »

Il faudrait donc un ouvrage dépouillé de toute prétention, qui tendît à rappeler et à confirmer ce qu'ont prouvé les grands maîtres, que « la philologie ne se propose pas l'étude aride et stérile des mots, mais l'étude des idées et des êtres dont les mots indiquent toujours l'existence, souvent la qualité et le mode, quelque-

fois même l'âge, la patrie, et les moindres rapports qui lient toutes ces choses entre elles. Il faudrait un ouvrage qui prouve que dans le passé, dans le présent et l'avenir, les mots furent, sont et ne sauraient cesser d'être l'écho et le miroir du monde physique et moral (1). Si la linguistique est mal jugée, c'est qu'on n'a pas assez constaté ce fait, qu'elle offre pour la science du passé des ressources plus nombreuses encore que

---

(1) « Que de choses perdues si elles n'avaient eu un nom ! » (LINNÉE, *Philosophie de la botanique.*)

« Sans le signe des idées, nous ne pourrions point penser, nous ne serions point *hommes.* » (BRAULIO FOZ, *Derecho natural.*)

Mais c'est surtout Leibnitz, Court de Gebelin, M[me] de Staël, le marquis de Fortia, M. Charles Nodier, Klaproth, Humboldt, Eichoff, Young, Balbi, Remusat, etc., etc., etc., qui ont compris l'importance de la philologie sous ce rapport.

la nature, que l'art, et même que l'exploitation prolongée de ces deux mines fécondes. Science elle-même tout à la fois physique et spéculative, sans son secours, l'archéologie, la numismatique seraient muettes. La parole humaine est la pierre gravée, la médaille éternelle que se lèguent l'une à l'autre les générations de notre race depuis la première qui sut articuler un idiôme; la pierre gravée et la médaille des nations elles-mêmes qui n'eurent jamais de coins, ni de langue écrite. Sans la science de la parole, la géographie serait imparfaite, l'astronomie dans une perpétuelle enfance, l'histoire impossible, et la chronologie ne serait encore que ce qu'elle a été pendant longtemps, une sorte de cachot où l'on étouffait la science. Sans la philologie, l'homme serait inconnu à lui-même, il serait l'ennemi de ses

frères, conservant toutes ses craintes, ses erreurs et ses préjugés (1). C'est elle qui plonge dans l'océan du temps pour en retirer les perles dont elle décore le front de l'intelligence, et c'est elle encore qui, par son pouvoir magique au fond même des tombeaux, rallume, réchauffe ce soleil éteint d'un monde qu'elle restaure et ranime.

Qui peut faire l'éloge de la philologie? Pour en connaître toute la

---

(1) Dans sa KEY TO THE TABULA PHILOLOGICA (de son frère) l'auteur a fait voir que le mot Dieu en une infinité de langues désigne toujours l'Etre suprême; que ce *Baal*, ce *Moloch*, dont les noms faisaient horreur aux Juifs ignorants, signifient le seigneur par excellence, et que, ne pouvant y avoir qu'un seul Dieu, ce n'est qu'à lui seul que peut être dirigé l'encens des hommes, quelque soit leur couleur ou le parallèle qu'ils habitent, tâchant par là de réduire au néant les prétentions exclusives de la superstitieuse intolérance.

puissance, tous les charmes, il ne suffit certainement pas de s'arrêter au vestibule de la science, où de marcher d'un pas timide dans ses voies. Celui qui ne connaît qu'une langue, pince un monocorde dont il ne tirera jamais qu'un seul son; mais à mesure qu'il apprend à connaître un nouvel idiôme, les cordes de son instrument se multiplient sous ses doigts; bientôt il n'y a plus un seul son perdu, une seule note qui ne trouve son écho symphonique dans un des nombreux fils de sa harpe harmonieuse. Souvent une seule vibration suffit pour lui faire trouver mille sympathies acoustiques, mille nœuds harmoniques; et quelquefois même on dirait que des sons tout-à-fait nouveaux cherchent à créer de nouveaux organes, à éveiller dans son oreille de nouvelles fibres, des fibres vierges, plus délicates et plus exquises, qui obéissent

pour la première fois à la douce loi des ondulations sonores. Les arpèges les plus mélodieux, se promenant de corde en corde, produisent dans tout son être les plus agréables frémissements, et les consonnances les plus inattendues le transportent dans les extases les plus délicieuses.

Oh! Lao-Kium devait les éprouver, lorsqu'il écrivait que « *quand les lettres furent inventées, les cieux, la terre, et les esprits furent en mouvement; les habitants des ténèbres pleurèrent pendant la nuit, et le ciel, en signe d'allégresse, fit tomber une pluie de grains mûrs.* »

Je me suis peut-être exprimé avec un peu d'enthousiasme, mais c'est là ma profonde conviction; je n'ai rien exagéré, et j'en appelle au témoignage de ceux que des études philologiques un peu soutenues ont mis à même de se créer d'aussi innocents, d'aussi utiles plaisirs.

Mais cet ouvrage dont je proclame la nécessité, et que l'Institut désirait sans doute comme moi, quand il créa le prix de philologie, je ne prétends point l'avoir fait.

Une vie nomade, le manque presque complet de temps, de livres, de ressources, ne sont pas très-favorables aux succès dans une science aussi immense que la linguistique. Aussi, je n'offre que mes bonnes intentions.

Etranger, et n'ayant habité que très-peu de temps la France, où je reviens après douze ans d'absence, je demande qu'on ait de l'indulgence pour mon style, et je prie qu'on veuille bien avoir égard à ce que je voulais dire plus qu'à ce que j'aurai dit.

J'ai peut-être été diffus; mais il fallait prouver que j'avais pour moi la règle et non l'exception. Improvisé pour le prix Volnay, quelque

incomplet qu'il soit, c'est à l'Institut que devait être soumis cet ouvrage; on me pardonnera donc les formes méthodiques. J'avoue ma profonde ignorance dans la plus grande partie des langues dont je parle comme si je les savais, et surtout dans les langues orientales; je n'ai souvent fait *qu'en lire les grammaires* et parcourir à la hâte les dictionnaires. C'est à une vie passée dans les camps et à un naturel méridional difficile à réprimer, qu'il faut attribuer le ton magistral qu'il m'arrive parfois de prendre avec des savants dont je m'honorerais beaucoup d'être l'élève.

Enfin, je ne me propose que de prouver:

1° Que le breton n'était pas la langue des Gaulois;

2° Qu'un peuple aussi puissant et aussi nombreux ne pouvait pourtant pas *ne pas avoir* une langue nationale s'il n'en avait pas plusieurs;

3° Que cette langue des Gaulois, qui devait avoir donné autant de mots au latin qu'elle pouvait en avoir reçu, était la romaine; langue à articles qui, par le contact des deux peuples dans la Provence, se combinant plus intimement à celle des Quirites, forma le provençal ou langue romane.

Je crois aussi avoir détruit à jamais la chimère de la langue à monosyllabes qu'on a encore essayé une fois d'exhumer des ruines d'où elle n'aurait jamais dû sortir.

Quant à tout le reste, il est certain que si j'ai fait quelque chose de bon dans ce petit essai, j'en suis redevable aux auteurs de qui je l'ai emprunté; tandis que c'est à moi qu'il faut attribuer les nombreuses fautes que mon ignorance, le manque de temps et de livres, m'auront fait commettre.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

Dans l'introduction, nous avons parlé des préjugés qui existent en France contre les études linguistiques (1); avant d'entrer en ma-

(1) Indépendamment des obstacles matériels que nous avons signalés dans l'introduction, et qui rendent les études plus pénibles en France que partout ailleurs, il faut avouer que bien d'autres causes tendent à les y faire négliger. Quel est le linguiste qui ait fait fortune en France? En parlant de l'absence d'un bon dictionnaire étymologique de la langue française, M. Nodier regrette qu'on ait laissé échapper une époque favorable où il y avait en France beaucoup de sujets capables d'y travailler. Ces sujets sont donc allés chercher ailleurs la protection qu'ils n'ont point trouvée en France. Indépendamment des secours littéraires que M. Balbi a reçus des généreux amis de Maltebrun, son Atlas ethnographique lui a coûté cinq ans de travail, des voyages dispendieux, et l'acquisition de livres qu'on ne trouve point dans les bibliothèques publiques... Nous savons cependant que M. Balbi n'a pas retiré le moindre profit de cet ou-

tière, nous allons démontrer quelques-uns des inconvénients qui en résultent.

Nous établirons aussi dans ce premier chapitre quelque principe de linguistique qui facilitera la compréhension des matières que nous avons à traiter dans ceux qui suivent.

Section première.

La connaissance pratique d'un nombre insuffisant de langues, des comparaisons bornées et superficielles, un but louable, un enthousiasme honorable mais fatal à la connaissance de la vérité, sont parvenus à stériliser, je dirai

---

vrage qui est certainement de la plus grande utilité pour la géographie, l'histoire et les langues. L'Institut semble avoir seul compris que des études aussi arides et aussi nécessaires ont besoin d'encouragement. Aussi, il n'est pas étonnant que, dans notre siècle positif, et dans un pays où les besoins réels et fictifs rendent l'existence difficile, l'activité de la jeunesse se tourne plutôt vers le commerce et l'industrie que vers les lettres; et que, même dans la sphère purement littéraire, on s'attache de préférence à faire un bon drame, un bon roman, un bon article de journal, qu'à composer un bon livre de linguistique, qui est loin de rapporter les mêmes avantages.

presque à ridiculiser une des sciences les plus fécondes et les plus utiles.

Si les efforts du savoir ne tendent qu'à en reculer les bornes; si ce n'est que par l'étude de l'antiquité qu'on peut arriver à bien connaître l'humanité et la nature; et si la médaille parlante du langage, transmise de l'homme à l'homme, est le monument le plus sûr de cette antiquité, il est certainement de la dernière importance de bien connaître la physionomie et les lois de ce langage, qui retrace dans son expression et ses vicissitudes l'histoire anté-traditionnelle du genre humain, depuis l'époque où la géologie la lui abandonne.

J'ose dire que les idées qui règnent aujourd'hui, celles surtout qui forment la base de la philologie appliquée à l'histoire, sont de tout point erronées; et que tel qu'on a appelé le réformateur de la linguistique, n'a fait que rappeler d'anciennes erreurs que les études philosophiques avaient déjà fait oublier.

Des savants ont pris une vingtaine de langues de l'ancien continent, ils en ont fait l'analyse, et ils ont trouvé que, le plus souvent, des préfixes et des affixes plus flexibles enveloppent un mot qui l'est moins, et ils ont appelé ce mot le radical. Ils ont trouvé ensuite que, dépouillé



de son enveloppe, ce mot était le plus souvent un monosyllabe onomotapéen, et dès-lors ces savants ont dit : Les radicaux sont les reliques d'une langue primitive, qui était formée de monosyllabes, de cris spontanés, d'interjections. C'est comme si nous disions : Le mercure est liquide, donc tous les métaux sont liquides. En hiver, il neige; il ne grêle guère qu'en été, donc les hivers sont moins froids que les étés; la sève des plantes monte, la fumée, les vapeurs montent, donc la pesanteur agit de bas en haut.

Cette méthode, en un mot, qui est bonne dans les langues comparativement récentes, est très-erronée quand on l'applique aux anciennes langues. Et puis : les monosyllabes des langues chinoises ont-ils des affixes et des préfixes? Vous parlez encore de radicaux; sont-ils bien reconnaissables dans cent langues, comme le tamanaque et le pampango?

Le temps, dites-vous, peut les avoir modifiés de manière à les rendre méconnaissables; il est pourtant vraisemblable qu'ils ont existé. — Soit; mais quelle confession! Les radicaux peuvent se modifier au point de ne pouvoir plus être reconnus, et vous bâtissez tout un système sur la physionomie des radicaux! Mais

est-elle réelle cette modification? et à quel degré et d'après quelles règles? C'est peut-être ce qu'on a le moins recherché. Nous allons tâcher de le faire.

CORRUPTION DES MOTS.

Quatre causes semblent principalement produire la corruption des mots : la négligence, l'esprit de paresse, l'esprit d'économie, la difficulté de saisir et de prononcer toutes les lettres d'un mot qu'on entend pour la première fois, et l'habitude de certains peuples à ne pas articuler toutes les lettres, car la parole écrite tend toujours à ne peindre que la parole articulée.

Il n'y a pas une seule lettre qui résiste à la longue aux coups du temps; et il y a des mots qui ne sont même plus reconnaissables. Pour ne parler que de la langue française; il suffit d'ouvrir les Essais de Montaigne pour voir le peu de temps qui est nécessaire pour produire de semblables effets.

La langue du gai philosophe avait déjà réduit de beaucoup les mots grecs et latins : de *presbyteros*, il ne restait déjà plus que presbtre; de *magis*, mais; de *habes*, as, etc.; mais com-

bien de lettres n'avons-nous pas encore ôtées à la langue de Montaigne?

Le *b* à doubter.

Le *c* à sainct.

Le *d* à désadvouer.

L'*e* à reçeu.

L'*f* à vifve.

Le *g* à cogneu, ainsi qu'à besoing, soing, desseing, regnard, témoing, etc.

Le *h* à eschole (école).

L'*i* à compaigne, espaignol, etc.

L'*l* à aultre, tiltre, faulte, ceulx, aulcun, poulser, mieulx, hault, etc.

L'*n* à entreprinse, à honnorer, à ainsin, à print et reprinses.

L'*s* à tesmoigner, mespris, esbranler, toutesfois, esclairer, estendre, desloger, encores; toutes les lettres, en un mot, dont le son n'est pas aussi fort et clair que l'*a* et l'*o* dans les voyelles, le *p*, l'*m* et le *t* dans les consonnes.

On peut voir dans le langage du bas peuple la tendance qu'ont les mots à se mutiler et se corrompre (1). Supposons donc, pour un ins-

---

(1) Bien, plus, tu es, tu as, nous avons, sucre, aimable, ne pas, cela, monsieur, etc., ne font plus, dans certains quartiers de Paris et dans la banlieue, que ben, pus, t'es, t'as, j'avons, suc, aimab, pas, ça, msieu, etc.

tant, que d'ici à quelques siècles, par n'importe quelle cause, la langue latine fût tombée en un tel oubli, qu'on ne sût plus que par tradition que nos langues du Midi en dérivaient en grande partie. On veut retrouver cette langue; y arriverait-on par la méthode que nous venons de combattre? Nous prendrions, je suppose, *far, dir* dans l'italien, *ter vir* dans le portugais, *ver fer* dans l'espagnol, *doigt, œil* dans le français. Voilà des monosyllabes, dirions-nous, des radicaux, des *mots types* de la langue latine; et que sais-je? hélas! il n'y a pas un de ces monosyllabes qui, avant d'être carié, limé, rongé par le temps, ne fût polysyllabe, et c'est en *facere, dicere, tenere, venire, videre, esse, digitus, oculus,* qu'il faut en chercher l'origine. Cependant, comme nous aurions considéré les monosyllabes qui en dérivent comme des cris de la nature, il est évident que nous n'aurions jamais soupçonné leur véritable étymologie. C'est pourtant la connaissance de cette loi, que *tout ce qui sert s'use,* qui a fait retrouver *Augustus* dans août, *Lugdunum* dans Lyon, *Gratianopolis* dans Grenoble et *Constantinopolis* dans Stamboul, nom que donnent les Turcs à l'ancienne Bysance.

Cette loi a si peu d'exceptions, que nous pouvons hardiment établir cette règle.

Règle 1re.

De deux mots visiblement identiques, si le plus copieux en lettres n'appartient pas à une langue vicieuse (1), il est plus ancien que le plus court. C'est ainsi que l'*agam* sanscrit est plus ancien que l'*aco* malais, l'*ego* grec et latin, l' *ich, ik, je, io, yo, eu* et *I* des langues européennes modernes ; que *gala*, *galactos* est plus ancien que *lac*, *lactis*, et *selene* que *lune*, ainsi que le *plenitudo* des latins avait précédé le *plenty* anglais et le *plenté* de Montaigne, le *quare* notre *car*, et le *quomodo* notre *comme*.

Nous avons dit que parmi les causes qui multipliaient ou abrégeaient les mots, il fallait compter l'habitude qu'ont certaines langues de ne pas prononcer toutes les lettres; aussi, les

(1) J'appelle vicieuse une langue qui, comme le mandtchou, le hongrois, le chinois, etc., ne peut prononcer deux consonnes de suite sans les séparer par une voyelle; l'espagnol qui préfixe, comme l'ancien français, une voyelle aux mots dont l'initiale est un *s* suivi d'une autre consonne, et celles qui, pour *débarbariser* et naturaliser les mots étrangers, leur affixent comme, le grec, le latin et l'italien, des désinences nationales telles que *on*, *os*, *us*, ou les voyelles des langues ibériques.

Français et les Anglais prononcent-ils si peu l'*e* muet, que les langues qui leur empruntent des mots ne les écrivent pas. L'Anglais lui-même supprime cette lettre dans plusieurs mots où elle est conservée en français. *Sex, sect, salad, manner*, sont en ce cas. On peut en dire autant des mots que les langues voisines ne reçoivent pas par écrit et dont toutes les lettres ne se prononcent pas; de manière que nous pouvons en déduire cette autre règle.

2me règle.

De deux mots identiques, le plus court a été emprunté. Ainsi, *plot* anglais vient du *complot* français, *bus* hollandais de l'*arquebus*; le vieux *esciant* français de l'*à sabiendas* espagnol; le *knife* anglais du *canif* français; le *canif* du *ganivet* catalan et portugais, et celui-ci de *cannavacua* que le Castellan appelle *navaja*. Nous avons encore parlé de la difficulté à comprendre, retenir et reproduire toutes les lettres d'un mot; ceci fera l'objet d'un autre paragraphe où nous parlerons de la loi des monosyllabes.

3me règle.

Il est si peu vrai que les monosyllabes soient des mots primitifs, que presqu'aucun ne résiste à l'épreuve à laquelle l'exposent les diffi-

cultés dont nous venons de parler, celle d'en saisir la prononciation et de la reproduire. Ces obstacles sont parfois funestes aux bissyllabes eux-mêmes.

On dit en latin *pulcher*, *pulchrior*, *pulcherrimus*, pour exprimer les degrés comparatifs de la beauté; et pour exprimer ceux de la bonté, on altère le radical, et l'on dit *bonus*, *melior*, *optimus*; pourquoi cela? La linguistique nous l'apprend. C'est qu'*optimus* vient de *otta* sanscrit qui veut dire bon; mais si le trissyllabe, plus facile à saisir et plus robuste, a pu résister aux vicissitudes qui l'ont poussé de langue en langue jusqu'au latin, le faible bissyllabe n'a pu en faire autant. C'est peut-être par cette même raison que le positif latin de la méchanceté *malus* n'a pu passer dans la langue française qui lui a substitué le *malvaggio* (mauvais) de la langue romane; mot qu'il a pourtant retenu lorsqu'un bel *m*, qui meut les lèvres et remplit la bouche, fermait ce bissyllabe *(malum)*. Le *beh* (bon), qui a fait le *besser* allemand et le *better* anglais (meilleur), ne se retrouve aussi que dans le persan. L'arabe est plein de ces mots qui manquent à l'hébreu.

Cette loi est si logique, qu'il n'est pas besoin de citer beaucoup d'exemples pour la faire

comprendre : si un étranger entend *oculus*, *digitus*, il ne saisira peut-être pas bien tous les sons, toutes les lettres de ces mots; mais c'est beaucoup si de trois syllabes qui frappent son ouïe, il n'en retient pas une, tandis que si le mot n'a qu'une seule syllabe, en la perdant tout est perdu.

Aussi, un petit nombre seulement de ces petits mots a pu passer d'une langue à l'autre, lorsqu'ils n'avaient pas dans leurs flexions le moyen de s'allonger et d'offrir plus de prise à l'ouïe et à la mémoire. *Al, ar, as, aor, bee*, *bios*, *buc*, *ge*, *gaos*, *gro*, *no*, *ops*, *pan* et une quantité d'autres monosyllabes grecs, n'ont pu passer dans la langue latine qui a pourtant beaucoup de mots de cette langue. Des mots latins *ab*, *abs*, *ac*, *ut*, *an*, *en*, *nam*, *num*, *os*, *ex*, *as*, *at*, *cis*, *trans*, *cras*, *crus*, *cur dum*, *er*, *flo*, *glis*, *glos*, *haud*, *hic*, *hæc*, *hoc*, *id*, *is*, *ips*, *luo*, *neo*, *mox*, *mu*, *mus*, *nec*, *nunc*, *nuo*, *ob*, *ops*, *post*, *vus*, *sat*, *sed* *sic*, *sin*, *sus*, *tot*, pas un seul n'a passé dans les langues dont le fond est pourtant la langue latine; quelques autres, comme *dies*, *res*, *ros*, n'ont pu passer que dans quelques langues; nous disons *jour* et *chose*, et les Portugais appellent *orvalho* la *rosée*. Enfin, notre *espérance* vient plutôt du verbe *sperare* que du

monosyllabe *spes*, et d'autres ne s'y retrouvent, comme *orale* par exemple, que parce que le génitif de *os* était *oris* qui avait plus d'un son, ce qui est arrivé à *mos moris* et à d'autres qui n'ont cependant pas passé dans toutes les langues filles de la latine, puisque *mos* est *costume* en italien et *costumbre* en espagnol.

Cela étant; qu'est-ce donc qu'un monosyllabe pour bâtir dessus le dictionnaire de toute une langue? Mais il n'est pas même nécessaire que la langue d'un peuple passe à un autre peuple pour que les mots se rongent, et que les monosyllabes se perdent.

Montaigne employait encore *dam* (de *damnum*), *béant* (de *beer*), *chault* (de *chaloir*), *deult* (du *dolet* latin), *ains* (de l'*anzi* romano-italien), etc. *Ire, choir, duit, heur*, sont des mots qui étaient français il n'y a pas longtemps; *ost* se trouve encore dans la *Henriade* et *ouir* vient à peine d'être remplacé par *entendre*.

Nous avons vu plus haut les lettres qu'ont perdues les mots seulement depuis Montaigne; celui-ci disait encore : *Corsegue, réservation, estimation*, pour ce que nous appelons aujourd'hui : *Corse, réserve, estime*; et Molière disait encore : *Cependant que Psyché* pour *pendant que*. On n'a qu'à lire *Boccaccio* pour voir ce que

l'économie pourrait aujourd'hui gagner sur ses mots et ses phrases dont quelques-unes pourraient être réduites presque de moitié.

Bref, les langues ne tendent pas seulement à atteindre leur plus simple expression; mais leurs mots, soumis à la dent impitoyable du temps, en souffriraient bien plus sévèrement encore les effets sans l'institution protectrice des Académies.

N'est-il pas étonnant que des savants très-estimables d'ailleurs, et à qui la science a de grandes obligations, tout en reconnaissant ce principe dans la langue écrite, n'aient pas cru devoir l'admettre dans la langue parlée!

Après avoir établi que « l'organe de l'ouïe, servi par l'instinct imitatif, » a produit la parole, la poésie, la musique, et celle-ci le perfectionnement de la civilisation : « Nous allons voir maintenant, dit M. Charles Nodier, l'organe de la vue servi par *ce même instinct d'imitation qui est l'agent essentiel de la perfectibilité humaine* (1), produire dans un sens inverse les

(1) Nous nous permettons de rectifier cette idée : si l'homme a imité, c'est faute d'autres moyens; dans les beaux-arts eux-mêmes, l'imitation de la *belle nature* est une invention; et partout ailleurs, le génie n'imite pas, il invente.

arts du dessin, et puis l'écriture qui en est la dernière expression. Je dis en sens inverse, parce que, dans la formation du langage, nous avons procédé *du simple au composé*, pour parvenir aux arts merveilleux de la parole, et qu'ici, au contraire, nous avons procédé du plus *composé* au plus *simple*. »

Mais qu'est-ce qui prouve que l'homme soit parti de la perfection dans la langue parlée, et de l'imparfait, du compliqué dans la langue écrite? Les langues idéoglyphiques ne nous font-elles pas voir l'analogie qu'il y a entre l'expression graphique et la phonique? on nous dira peut-être que les langues chinoises sont monosyllabiques; mais l'ont-elles toujours été? M. Klapproth nous assure, nous démontre que la langue mandarine mutile tous les mots dont elle ne conserve que la première syllabe; dès-lors, ces monosyllabes sont artificiels, et ne sont donc pas les cris spontanés de la nature. Je ne veux pas nier par là la quantité de mots onomatopéens qui se trouvent dans toutes les langues, mais la brièveté des mots lorsqu'ils passèrent du langage pour former la langue (1).

---

(1) J'appelle *langage* les cris qui sont propres à l'homme et à presque tous les animaux, et la langue

Ainsi, par exemple, toutes les fois qu'il était question d'une action, on ajoutait le caractère

---

le langage de l'homme sorti de l'état de nature; la langue a des mots collectifs, négatifs, abstraits; le langage n'en a point. Quant à ces cris, on sait que plusieurs oiseaux prononcent toutes les lettres de l'alphabet, des mots entiers et des phrases, de manière à s'y méprendre. Le chien prononce l'*a* quand il baille, la chèvre l'*e* quand elle crie, les souris l'*i*, le bœuf l'*eu*, les chats et les chiens l'*où*, les corbeaux l'*oi*, etc.; puis, la brebis le *b*, la poule le *c*, le serpent l'*s*, le bœuf, le chat l'*m*, etc.; le chien l'*r* quand il grogne, etc. L'aboiement du chien oublié dans la rue en hiver est une touchante supplication pour qu'on lui ouvre; enfermé dans une chambre, sa plainte prend une autre forme; à cette plainte succède le cri de l'impatience, puis de la rage. Son cri d'amour est encore différent; si vous le battez, son cri change encore; il change lorsqu'il se jette sur son ennemi après l'avoir menacé avec des cris tout différents. Enfin, si après une longue absence, il rencontre son maître, il le reçoit avec des cris joyeux aussi différents qu'il est possible de ceux de pitié, d'impatience, d'amour, de menace, de désir et de rage, qu'il jette en d'autres circonstances.

« *En certain abboyer du chien*, dit Montaigne, *le cheval cognoist qu'il y a de la cholère; de certaine aultre sienne voix, il ne s'effraye point.* » Après avoir cité

de la main dans les anciens caractères chinois, comme on peut le voir dans les VARIÉTÉS ASIATIQUES de M. A. Rémusat; l'arc ne représentait que l'arc, mais *lancer une flèche,* le *sagittare* latin, c'était l'arc tendu, et la main. Dans ce verbe, l'affixe de *sagitta* semble aussi être une abréviation du verbe *agere* ou *facere*, de même que l'*en* germanique l'est de *lassen, machen*. Quelques langues, comme le copte, le karalite, le breton, l'anglais, ainsi que nous le verrons plus loin, ont encore cette manière de conjuguer un verbe; et les Cantabres affixent encore le mot *eguin* (faire) à leurs noms pour faire des verbes.

La langue parlée étant l'écho de la langue écrite, et chaque trait, chaque ligne désignant un objet qui devait avoir son nom particulier: il me semble que la complication des signes employés dans la langue écrite, a dû être re-

---

plusieurs faits à cet égard : « *Au demeurant,* ajoute ce philosophe chrétien, *nous descouvrons bien évidemment qu'entre elles* (les brutes) *il y a une pleine et entière communication* (p. 208, édit. de Furne. 1831.) Nier un langage aux animaux, ce serait en effet nier l'évidence; mais un langage n'est pas une langue.

présentée par la longueur des mots articulés.

S'il n'en était pas ainsi pourquoi aurions-nous appelé *blé de turquie* le maïs, pourquoi les anglais diraient-ils *rognons francais* (french been) pour les haricots? Pourquoi les cantabres diraient-ils *ech-coandrea* (de *echea* maison, et *andrea* femme) la maîtresse de la maison, et l'allemand *le crochet de la ligne,* angelhaken, pour l'hameçon? Tous ces mots, et bien d'autres, ne sont-ils pas des hiéroglyphes parlés qui peignent aussi exactement l'idée que les hiéroglyphes écrits?

Les erreurs que la connaissance de cette vérité philologique aurait pu et peut encore épargner sont immenses; mais, outre son utilité négative, elle en a une positive qui n'est pas la moins précieuse. Appliquons-la à la recherche d'une étymologie quelconque, du soleil et de la lune, par exemple. Nous avons établi que les mots les moins rongés par le temps, les plus complets, les plus longs, en un mot, sont les plus anciens; cherchons donc les deux mots plus longs de soleil et de lune dans les langues indo-européennes, et nous trouverons pour le soleil :

Souradji, hindoustani ;

Doulœtcha, toungouse ;

Solontze, ancien slavon dont les Russes ont fait *Slontze*.

Ces trois langues sont précisément considérées comme des plus anciennes, sinon les plus anciennes de leur famille.

L'hindoustani, c'est pour ainsi dire la langue sanscrite parlée; le toungouse représente la langue-mère des Sibires ou Sinbires, dont on a fait Cimbres, Kymres, Sames, etc, mots dont le radical ne signifie que ensemble, réunion, peuple, nation, et qui n'impliquent aucunement identité, ni parenté entre les peuples qui ont été désignés par ce nom.

Quant au mot *solontze*, c'est un des plus profonds philologues qui ait écrit en français sur les langues, c'est Maltebrun lui-même qui dit que la langue dont ce mot est tiré, est aussi ancienne que le sanscrit avec laquelle elle a des rapports spéciaux, et qu'elle est la plus ancienne langue de l'Europe. Maltebrun n'était pas Slave; ainsi, rien n'infirme son autorité; d'ailleurs, aucun fait ne le contredit, et tout concourt à l'appuyer. On sait que le soleil a été le premier dieu des hommes avec le feu qui le représentait sur la terre. Le soleil luit partout, et partout les hommes, naturellement ignorants et superstitieux, ont dû remarquer

l'astre du jour qui échauffe et réjouit. Les mots *alborozo* en espagnol, lė *solatium*, le *consolare* latin, prouvent encore que sa lumière a été synonyme du doux effet qu'elle produit dans nos cœurs. Ces mots rappellent l'aube et le soleil; et *désoler*, c'est priver de l'allégresse dont le soleil est la source.

Les Cantabres appellent Dieu *le seigneur d'en haut*, et le soleil *la lumière du jour*; les Malais appellent le soleil *l'œil du jour*. Bref, il était impossible que le brillant flambeau du soleil n'appelât pas l'attention des premiers hommes, quand nous voyons que la lumière d'une chandelle occupe toute celle des petits enfants.

Heli! héli! furent les derniers mots que l'Evangile fait prononcer au Verbe qui se fit chair pour le bien des hommes (1). Mais quand

---

(1) Heri, qui rappelle le Horus égyptien, était le dieu conservateur des Indoux; c'est lui qui, d'après le Bhragavat (1er pourama) donna ordre à Satyavrata de se sauver de l'océan de mort avec toutes les plantes médicinales, toutes les graines, des couples de tous les animaux en compagnie de sept saints. Ce Satyavrata est évidemment le Coxcox des Toltèques, le Xisutrus de Bérose, le Saturne de Polyhistor, et l'Ogyges des Grecs. M. de Fortia croit que le déluge

même l'homme aurait pu être indifférent à son aspect, la propagande de cette religion envoya des prêtres lui élever des autels partout ; c'est ce que nous dit Pline quand il dit que la sorcellerie a fait le tour du monde ; et c'est ce que l'histoire et les voyages nous ont prouvé à satiété.

Dans le temple de Sombhunat en Asie (Indoustan) ; dans celui de Vesta à *Alba longa* en Europe ; dans celui de la Floride en Amérique ; partout on conservait le feu sacré, et c'est à ce dernier foyer que les prêtres des Natches et des autres indiens venaient chercher du feu lorsque par quelque grand malheur on laissait éteindre celui des autres temples, ainsi que du fond de la Jonie on envoyait au Pritanée de la Grèce, lorsque par quelque accident sinistre le feu s'était éteint sur les autels de Hestia. Il y avait de ces autels à Troie et en Perse. L'ardente Afrique est la seule qui n'eût pas la même admiration pour l'astre qui la brulait en même temps qu'il l'éclairait.

---

d'Ogyges et celui de la Chaldée auraient pu être le même que celui du *Yao* chinois par le rapprochement des époques ; mais Yao fit travailler onze ans à creuser des canaux pour délivrer son empire de l'inondation, et ne s'embarque pas pour se sauver tout seul, comme les précédents.

Dianus ou Janus et Jana ou Diana, d'où Dies, Zeus, Deus et Zeus pater ou Jupiter était le plus ancien dieu, le père des dieux en Italie et et en Grèce; Apollon, Bal et Halla le furent plus en Orient, et Apis en Egypte. Ce taureau, dont la tête représente à la fois les rayons du soleil et le croissant de la lune, s'appelle encore *bull* en anglais et en allemand. Tous ces mots, ainsi que le *Cnuph* des Egyptiens et le *Jehova* des Juifs, ne désignent qu'une chose: le soleil, le Seigneur d'en haut. Nous le prouvons dans le petit tableau synoptique des divers noms qu'on a donné au ciel.

Dans les langues japonnaise, formosane, vilela, lule, yarura, poconchi, kurdistane, hongroise, cora, cochimi, tagale, birmane et pampango, le même mot signifie soleil et jour; *hélios* signifie même soleil, jour et année ; et comme le jour est composé de lumière et de ténèbres, de jour et de nuit, voilà, dit-on, pourquoi Janus avait deux visages; mais si Dianus a pu faire *dies*, Janus a aussi pu faire *annus*; dès-lors, l'été et l'hiver, qui étaient les deux seules saisons anciennement connues, auraient pu suggérer la même idée. Pan, qui était la même chose, était aussi représenté avec deux cornes. Enfin, quant à l'ancienneté de ce dieu,

voici comment s'exprime Quintus Septimus :

Jane pater, Jane tuens, dive biceps, biformis ;
O cate rerum sator, ô principium deorum !

Il est digne de remarquer que le numéro consacré à Janus était le 65, ce qui rappelle la fraction des jours en quoi se divise l'année outre les trois centaines.

Cela étant, sans que pour cela tous les idiômes soient identiques, nous devons trouver dans le nom du soleil, ou du jour, ou de la lune, ou du feu, ou des étoiles, ou du ciel, des mots qui se rapprochent de ces trois noms du soleil, indou, sibérien et slavon. Ils ont assez de ressemblance linguistique pour nous faire croire que c'est le même nom.

Souradji,
Solontze,
Doulætcha (1).

---

(1) Cent noms allemands qui ont des *s* se changent en une dentale dans les langues danoise, anglaise et hollandaise. *Das, was, nuss, wasser, fuss, lessen* (ceci, ce qui, noix, eau, pied, laisser), sont rendus en anglais par *that, what, nut, water, foot, let*, etc.

Quant à la différence de la dernière syllabe, A. Saynovics nous dit de la langue same ou laponne, que le mot père s'écrit *atze, aggie* et *ackie* en cette langue; et l'*hordeum* latin est *orzo* en italien et *orge* en français.

Or, ces trois noms, rongés par l'usage et mutilés en passant d'un peuple à l'autre, sont comme le logogriphe de ceux qui suivent:

Le premier a vraisemblablement produit le *soare* valaque.

De *solontze* sont venus le *saule* letton, le *soel* de l'ancien danois, le *sol* latin, le *so* gênois. Le *sonne* allemand, le *siuna* ostiaque, le *sun* anglais. Le *slontze* russe, polonais et servien, et le *sontzo* des Illiriens.

Du *solontze* sont encore dérivés le *svontze* sorabe, le *sountze* bosnien et croate, et le *siung* ostiake,

Le *jung* persan,

Et peut-être le *je* chinois;

Tandis qu'au *doulœtcha* on doit rattacher:

Le *diel* albanais, le *tchel* samoyède,

Et le *laatch* du Kamtshatka.

Si au lieu de procéder par les trois mots les plus longs, nous eussions cherché les plus courts, aurait-il jamais été possible de trouver le mot qui a produit tous ces mots et bien d'autres mots analogues?

Nous remarquons encore que le mot *lune* commence en grec, en allemand, en anglais, en persan, en kurde, en letton, par un *m*: *mené*, *mond*, *moon*, *mah*, *mank*, *mang*, tandis qu'il



conserve l'*l* en russe, en erse, en gallois, en latin et dans les langues qui en dérivent. Comment expliquer cela? Faut-il établir comme une règle ce qui n'est qu'une bien rare exception, et dire que la linguale s'est faite labiale, ou *vice versâ?* Non certainement. Nous n'avons qu'à suivre notre règle. Cherchons donc un long mot; il nous indiquera une langue ancienne. Dans le scandinave de l'Edda, par exemple, lune c'est *mylynn,* et nous trouvons là de l'étoffe pour composer ces deux mots dérivés; *moon* et *lune.*

Mais, dira-t-on, *soleil* n'est-il pas plus long que *sol?* donc il devrait être plus ancien. — Je ne dis pas non; nous prouverons que les Gaulois avaient une langue à eux, et que cette langue n'était pas la bretonne, ni la cantabre, ni aucune des langues du nord; enfin, que cette langue, quoique mêlée de beaucoup de latin, de grec et d'un peu de toutes les langues des peuples voisins, n'était la langue d'aucun autre peuple, avant de se confondre avec la langue romane. Cependant, nous pouvons répondre, sans entrer pour le moment dans cette discussion, que nous n'avons pas présenté nos règles comme sans exceptions, et nous en avons même exclu les langues *aux habitudes vicieuses;*

or, ce ne serait pas le seul mot qui aurait pris une pareille désinence dans la langue des Gaulois. Du *aures* n'a-t-on pas fait *oreilles?* de *genua genouil*, de *corba,* italien, *corbeille;* de *botte bouteille,* de *fusto fûtaille,* de *smalto émail,* etc? — Et puis, n'y a-t-il pas d'autres causes qui ont pu grossir les exceptions de nos règles? Nous avons vu que les modifications de *solontze* ont gardé une certaine loi dans leur désordre; les langues à consonnes ont gardé la plupart des consonnes, et les langues qui ont plus de voyelles ont préféré garder des voyelles en négligeant les sons qui n'auraient pu être prononcés qu'avec peine. Cette raison a pu influer dans certains cas sur la nature et l'étendue des mutilations que le temps fait subir aux vocables.

Si la négligence ou le dédain de la linguistique a fait commettre de grandes erreurs, son étude superficielle n'a pas été moins funeste. On connaît l'*Essai historique et philosophique sur les noms d'hommes*, de M. E. Salverte. A la quatrième page du premier volume, nous lisons ce qui suit :

« Supposez une langue qui représente chaque être par un nom significatif, et forme, d'après le même principe, ses adjectifs et ses autres



mots ; pour des esprits que n'accablerait point son immensité, quelle supériorité n'aurait-elle pas sur nos langues hérissées d'abstractions !... Telle dut être la langue des intelligences célestes ; telle serait une langue toute composée de noms propres. »

Pour peu que l'on connaisse la science des langues, on est vraiment désespéré de voir de pareilles choses dans un ouvrage qui est bien loin d'être sans mérite.

D'abord, une langue qui n'aurait pas de mots abstraits, ni collectifs, ni négatifs, ni techniques, ni métaphysiques, aurait tout cela de moins, et, au lieu d'accabler l'esprit par son immensité, serait plus courte que les autres ; car, après les synonymes, ce qui grossit les dictionnaires, ce sont les mots abstraits qui remplacent soit une périphrase, comme *madrugar, se lever de bon matin,* en espagnol ; soit plusieurs mots comme *Vultiva,* mot qui, dans les lois des Thuringiens, signifiait, d'après Lindinbrog, *une blessure au visage visible à douze pas de distance.* Nous donnons dans la dernière partie de cet ouvrage une centaine de ces mots pris dans une trentaine de langues différentes. Il est évident que la langue qui les aurait, aurait cent mots de plus que celles où

ils manqueraient; mais ce n'est pas là ce que nous voulons surtout faire remarquer, c'est la langue céleste, cette langue qui, n'ayant point de mots abstraits, appellerait le pain *un monceau de pâte cuite au four*; la pâte, *de la farine coagulée avec de l'eau*; la farine, *du grain moulu*; le grain, *la semence du blé*; le blé, *une graminée de telle ou telle espèce*; le four, *un endroit voûté que l'on chauffe, et dont on met de côté les cendres pour faire place à ce qu'on veut y faire cuire*; puis l'eau, *une combinaison d'hydrogène et d'oxigène*, etc., etc. Je demande un peu si une langue qui devrait dire tout cela pour dire *pain*, serait angélique ou ennuyeuse, la langue légère des esprits ou le lourd parler des gens les plus matériels. En effet, cette langue est jusqu'à un certain point celle des sauvages, la langue de tous les peuples qui, n'ayant qu'un nombre borné de vocables, sont obligés de suppléer par des figures et par des périphrases à ceux qui leur manquent, et être aussi longs dans la langue parlée que dans leurs peintures. C'est ainsi que le Teuton disait et que l'Allemand continue encore à dire *zahnfleish*, pour la gencive, c'est-à-dire *la chair des dents*; *soulier de la main (handskuh)* pour les gants; *chapeau du doigt* pour le dé; *cheveux de cheval* pour

le crin; que nous disons comme eux *draps de lit,* pour ce que les Italiens, les Espagnols et les Anglais expriment par un seul mot simple ; c'est ainsi que le Tamanac appelle l'abeille *le père du miel;* les doigts, *les fils de la main;* les orteils, *les fils du pied;* les champignons (agarici), *les oreilles de l'arbre,* et les branches et les feuilles, *ses bras et ses cheveux.* En plusieurs langues de l'Amérique, les veines sont *les racines du sang;* le prêtre est *le porte-bon-Dieu.* Les Turcs disent *frère-fille* pour la sœur ; le Cantabre *la parole de la montagne* pour l'écho ; et l'Hébreu, *le sans-parole* pour le désert. — Eh bien ! c'est de ces *noms propres, non abstraits,* de ces noms significatifs que M. Eusèbe Salverte croit que la langue des intelligences célestes doit être composée. —Belles intelligences, que celles qui auraient besoin de ce matérialisme pour saisir, pour concevoir ce que les plus ignorants d'entre nous comprennent à la simple indication de la chose ou de l'idée (1).

Tombant dans un excès contraire, la *Revue*

---

(1) Nous appelons l'attention sur cette nouvelle preuve contre l'opinion de M. Charles Nodier qui croit que la langue parlée a procédé du simple au composé.

encyclopédique disait, en faisant l'analyse de certaines fables italiennes en prose et en vers, que l'on ne pouvait plus faire de fables dans nos langues modernes, parce que *ces langues étaient surchargées de figures* (1) *!!!*

Nous avons sous les yeux la belle édition de Montaigne, publiée par Furne en 1831, *collationnée sur les meilleurs textes*. Chaque page est enrichie de notes explicatives qui donnent une haute idée de l'érudition de l'éditeur; mais faute de notions linguistiques variées, ces notes expliquent très-mal ou n'expliquent pas du tout une infinité de mots qui doivent offrir de grandes difficultés à un lecteur français peu initié aux antiquités de sa langue.

Discours n'a pas de commentaire dans la phrase suivante : « *J'ai l'appréhension naturellement dure, et l'encroute, et espessis tous les jours par discours.* » (P. 5, 1re colonne.) Cependant, il est évident pour le linguiste qu'ici ce mot est pris dans l'acception de la langue espagnole qui a plus d'un point de contact avec le français de

---

(1) L'auteur a refuté dans ses PROSE ET CARMI (Londres 1832) cette opinion que la *Revue Encyclopédique* a émise à propos de ses *Favolette*, publiés à Paris en 1829.

Montaigne. *Discorso,* la réflexion, le jugement, la raison.

Ains n'a pas non plus de glosse ; comment un Français qui ne connaît pas l'italien, pourrait-il en deviner le vrai sens? *(Anzi, immo.)*

Au chapitre III (p. 8), il dit que le philosophe Lycon prescrivit à ses amis de lui faire des funérailles *ni superflues, ni méchaniques.* Ce *méchaniques* est commenté par mesquines, pauvres, misérables. Certainement, c'en est là le sens d'après le contraste qu'implique la phrase; mais c'est dans la langue des Anglais, maîtres pendant quelque temps du Limousin, qu'il faut chercher le vrai sens qu'a aujourd'hui encore le mot de *méchanic* opposé à celui de *gentleman (roturier, bourgeois.)*

Enfin, il serait trop long d'énumérer toutes les erreurs auxquelles a donné lieu le mépris de la linguistique. La variété, l'étrangeté des opinions émises sur le nom et la langue des Celtes en donnera de nouvelles preuves; nous allons nous en occuper.

PREMIÈRE PARTIE.

> La cognizione delle lingue è necessaria a corregere non pochi errori di cui è piena la storia.
>
> (HERVAS, cat. delle ling. conosc p. 171.)

Il n'y a rien de plus intéressant que l'histoire ancienne des peuples de l'occident, car c'est l'histoire de la partie du monde qui se trouve aujourd'hui à la tête de la civilisation et donne par ses lumières tant de lustre et de prestige au nom européen ; cependant il n'y a rien d'aussi obscur que les fastes des anciens habitants de cette partie du monde ; rien de plus vague, de plus incertain que ce que l'on nous dit de leur langue et de leur nom ; il y a sur ce sujet presque autant de systèmes que d'auteurs.

Selon MM. Gilbert, Falconet, Freret, etc., il y aurait des *Gaulois* partout.

Les auteurs anglais de l'*Histoire universelle* n'y voient que des *Celtes*, de même que Pel–

loutier qui ne peut pas pardonner au baron de la Hontan d'avoir admis la possibilité de plusieurs races humaines (1).

Astarloa, Larramendi et Masdeu sèment l'Europe de *Cantabres* que le P. Hervas retrouve dans les *Ibériens* de l'Espérie.

Goropius est pour les *Flamands*.

Ihre pour les *Scythes*.

Rodrigue pour les *Latins*.

Dénina pour les *Phrygiens*.

Guarnacci pour les *Italiens*.

Micali pour les *Etrusques*.

Bochart et plus d'un rabbin pour les *Juifs*.

Erique pour les *Grecs*, et les auteurs hollandais pour les *Bataves*.

Peyron nous fait descendre des *Titans*, Orlelius des *Hongrois*, Benter des *Arméniens*, M. Eichoff a pour les *Indous* ce respect filial que d'autres sentent pour les *Bactriens*; et des auteurs de toutes les nations ont démontré leurs sympathies, qui pour les *Autochtons*, qui pour les *Atlantes*, les *Sarmates*, les *Goths*, les *Chinois*, les *Ethiopiens*, les *Sames* et les *Américains* eux-mêmes.

La critique a su faire raison de beaucoup de

(1) *Histoire de l'Académie de Berlin*. T. V, p. 494.

ces systèmes que l'amour-propre national a pu seul enfanter; mais, il faut l'avouer, la question n'est pas du tout résolue.

Pelloutier, qui a fait un des meilleurs ouvrages que nous ayons sur les Celtes, croyait qu'ils parlèrent tous la même langue. M. Amédé Thierry, dans son remarquable ouvrage sur ce peuple, n'est pas de l'avis de César quant à la synonymie de *Celtes* et de *Gaulois*; il croit cependant avec ce conquérant romain, « *qui s'occupait beaucoup plus de battre les Gaulois que de les étudier,* » qu'ils n'avaient que trois langue différentes: le belge, le breton et le basque; c'est-à-dire qu'ils n'avaient point de langue propre, ce qui serait assez extraordinaire pour un peuple si nombreux et si puissant (1).

Court de Gebelin, Tanzini, Parson, Etienne Morin, Arndt, Henselius et tout cet essaim d'auteurs aussi dévots au moins que savants, qui font peupler le globe par les petits-fils de Noé à une époque où il n'y avait pas un de ses

---

(1) Nous prouvons dans la dernière section de cet ouvrage que la langue Bretonne n'était pas la langue des Gaulois de M. Amédé Thierry.

coins qui n'eût déjà des habitants (1), nous assurent qu'il y eut jadis une langue primitive, et que toutes les langues actuelles dérivent de cette langue jadis unique; que, par conséquent, l'on n'a jamais parlé en ce monde qu'une langue

---

(1) M. le marquis de Fortia d'Urban l'a prouvé pour la Chine.

M. de Volney pour l'Egypte.

Micali pour l'Italie.

Klapproth pour l'Inde.

Bayer pour la Scythie.

M. Eusèbe Salverte pour la Perse et la Chaldée.

Pelloutier pour le nord de l'Europe.

Strabon pour l'Espagne.

Le baron de Humboldt pour l'Amérique et pour toute la terre. « L'histoire, en remontant aux époques les plus reculées, dit ce savant, nous montre presque toutes les parties du globe occupées par des hommes qui se croient aborigènes, parce qu'ils ignorent leur filiation. »

Enfin, nous résumons dans notre ESSAI SUR LA CHRONOLOGIE DE LA RAISON, les mille données que cent auteurs ont tirées de presque toutes les sciences, pour prouver ce que Lao-Tsen a dit, il y a plus de 3,000 ans, que *« l'homme est un enfant né à minuit ; quand il voit lever le soleil il croit qu'hier n'a jamais existé.* » (V. A. REMUSAT, *Mélanges Asiatiques.*)

ou les dialectes qui en sont dérivés. M. Balbi s'abstient de donner son avis; lord Monboddo, le marquis de Fortia, Pallas, Adelung, Malte-Brun, l'auteur des *Onomatopées de la langue française*, MM. de Humboldt et beaucoup d'autres savants philologues, ne partagent aucunement ce que le jésuite Hervas lui-même appelait *un delirio filosofico*. Il est donc évident qu'*adhuc sub judice lis est*, et nous croyons notre tâche d'autant plus importante, que presque aucun des linguistes qui l'ont traitée n'est encore traduit en Français, à l'exception des savants discours prononcés à Rome, par Mgr Wiseman sur les rapports de la science et de la foi, où l'on ne tient compte que d'une seule classe de faits.

CHAPITRE II.

LES CELTES, AINSI QUE LES SCYTHES ET LES ÉTHIOPIENS, ÉTAIENT DES NATIONS ET NON UNE NATION.

Nous allons d'abord examiner si les Celtes

étaient un seul peuple, ou si c'étaient des nations indépendantes, n'ayant entr'elles que des rapports accidentels.

Pelloutier a compulsé deux cent quinze auteurs pour composer son *Histoire des Celtes*, et elle contient à peu près tout ce que les anciens ont dit sur ces peuples. Nous aurions donc désiré que ceux qui écrivirent après lui sur le même sujet et crurent ne devoir pas adopter ses idées, eussent bien voulu prendre la peine de les réfuter.

Voici, au surplus, ce que dit Pelloutier sur la foi d'Hécatée, Pline, Plutarque, Strabon, etc.

« Les anciens n'assignent point d'autres limites à la Celtique que les bornes mêmes de l'Europe. »

Ephorus, en effet cité par Strabon, dit que si l'on partageait la terre en quatre parts, on trouverait que le pays de l'Orient est occupé par les Indiens, celui du Midi par les Ethiopiens, celui qui est vers l'occident par les Celtes, et les pays septentrionaux par les Scythes.

Hérodote entendait par les Celtes les peuples de l'occident depuis la Lybie jusqu'aux sources du Danube qui étaient, selon lui, dans le pays des Celtes, près la ville de Pyrène que le



comte Marsigli a retrouvé dans le *Brenne* du Swartzwald (forêt Noire).

« Cluvier, ajoute encore Pelloutier, a prouvé démonstrativement (tome 1, page 21) que les Celtes occupaient anciennement l'Illyrie, la Germanie, les Gaules, l'Espagne et les royaumes de la Grande-Bretagne. » Cette idée était, en effet, si générale, qu'Orthelius, en désignant dans sa carte géographique notre partie du monde, écrit absolument *Europa sive Celtica*.

Le nom des Celtes était donc anciennement celui de tous les peuples de l'Europe. Mais l'ethnographie, l'histoire, nous montrent-elles, en quelque temps que ce soit, l'Europe ne formant qu'une seule nation?

Dans l'état actuel de la science, il serait ridicule de traiter une question d'histoire sans consulter les sciences qui s'y rattachent, sans faire son profit des données qu'elles nous offrent.

Nous ne doutons pas que la conquête n'ait formé d'anciens empires beaucoup plus tôt qu'on ne le pense généralement, en Egypte, en Ethiopie, dans la Bactriane, l'Inde et la Chine, mais la zoologie nous démontre que ce n'est pas la zône torride ni même la tempérée d'aujourd'hui qui ont pu être habitées les premières. A une petite distance de la sur-

face de la terre, nous trouvons partout des signes évidents que la terre a été plus chaude qu'elle ne l'est aujourd'hui. Dans les fossiles des carrières de l'Angleterre, de la Suède, de l'Allemagne et de la Russie, on ne cesse de trouver ce qu'on trouve aussi aux houillères de Saint-Juan de las Abadessas en Catalogne et ailleurs : des palmiers gigantesques, des squelettes de pachidermes et de reptiles; des productions, en un mot, propres uniquement aux climats ardents des régions intertropicales. La géologie nous démontre encore que mille feux éteints aujourd'hui couvraient jadis la surface du globe dont le centre n'est pas froid encore. Cependant la zône glaciale qui a dû être un jour assez chaude pour la végétation du palmier et l'existence du mammouth, produit à peine aujourd'hui quelques pins rabougris et des lichens; et loin de nourrir des éléphants, l'on sait qu'aucun reptile, aucun insecte ne sillonne son sol, gelé pendant plus de neuf mois de l'année. Pour devenir ce qu'elle est, elle a donc dû se refroidir. La seule inspection des différentes couches de la terre prouve, dit M. Reboul, que la nature procède par des gradations insensibles, et il est certain que si le refroidissement se fût opéré trop

brusquement, une seconde création aurait été nécessaire, car la vie aurait été détruite. Mais le Nord est aujourd'hui, et depuis les temps historiques les plus reculés, la région la plus froide du globe; or, il a dû être la partie du globe qui a dû commencer la première à se refroidir. La position oblique du soleil vis-à-vis des pôles en explique assez la cause.

Mais si le Nord a été la première partie du globe qui s'est refroidie, elle a dû être aussi la première qui est devenue habitable pour l'homme.

Le *plateau central* de Bailly, que Klaproth ne trouve pas en Asie, a bien pu ne pas exister; mais le système du savant astronome français, qui trouve dans le Nord l'origine des sociétés et des sciences, ne saurait être une chimère pour nous. Il est d'ailleurs appuyé par de grands faits, et il n'y a rien dans l'*histoire* qui le contredise; elle compte douze migrations de peuples du Nord au Midi; et tandis que l'existence de cette *officina gentium* remonte aux époques anté-historiques, les géographes et les historiens de l'antiquité regardaient encore la zône torride comme inhabitable, à cause de sa grande chaleur. Tout se réduirait donc à ceci: les hommes ne formèrent une langue,

ne conçurent l'utilité de l'histoire, ne trouvèrent le hiéroglyphe, l'alphabet pour l'écrire, que par suite d'un besoin, d'un désir commun, d'attaquer ou de se défendre, qui les réunit en grandes masses.

Peut-être l'histoire a-t-elle été créée par l'orgueil d'un peuple victorieux, comme un trophée durable, élevé à sa gloire; peut-être a-t-elle été inventée par l'adulation d'un sujet ambitieux, ou exigée par la vanité de son maître. Le fait est que les fastes des grandes nations arrivèrent *seuls jusqu'à nous*, et que les *petites* hordes *n'eurent point d'historiens*; mais elles *n'existaient* pas moins pour cela.

Maltebrun pensait que le sarmate ou ancien venède était aussi antique que le sanscrit.

Et voici ce que dit Bayer sur les peuples qui le parlaient :

« Les Slaves, dit-il *(Dissertation sur les origines russes)*, étaient divisés en plusieurs peuples; c'est un fait assez constant. On en compte douze entre l'Elbe et la Vistule; en outre, il y avait à l'Orient les Chrobates, les Serviens, etc. » Et ici, après en avoir encore nommé quatorze, il ajoute : « *Et autres dont les noms existent.* » Il cite après Constantin Porphyrogénète d'après lequel *il conste*, dit-il, *que chaque*

peuple se divisait en plusieurs autres plus petits qui se gouvernaient séparément, et il a soin de remarquer qu'il retrouve cette manière d'être chez les autres peuples.

Quant à la Germanie, voici ce que le poète saxon, contemporain de Charlemagne, en dit dans l'édition publiée par Leibnitz et Reinecius: « Elle n'est point réunie sous un seul chef qui la défende par les armes ; le peuple, divisé et subdivisé de plusieurs manières, compte presqu'autant de chefs que de cantons. » César et Tacite disent la même chose.

Le nombre des nations qui occupaient la Grèce s'est élevé quelquefois à cinquante-une, dont quarante-deux demeurèrent longtemps indépendantes les unes des autres, et il y a telle petite île dans l'Archipel grec, dans laquelle il y a eu jusqu'à quatre et cinq rois. Quelque grand que paraisse ce nombre, celui des peuples de l'Italie n'était pas moins considérable.

Quant à la Bretagne insulaire, qu'elle eût ou non des indigènes ; James et John Macpherson, Knox, Goldsmith et tous les historiens nationaux, plus propres, par la connaissance ethnographique de leur pays, à en écrire l'histoire avec exactitude sur les points qui n'intéressent

point l'amour national, conviennent qu'elle fut habitée par des peuples divers.

« Lorsque les tribus du nord de la Bretagne se virent attaquées par les Romains, dit John Knox, elles formèrent des ligues entr'elles, afin qu'en unissant leurs forces, elles fussent plus en état de repousser l'ennemi commun (1). »

Agricola croyait que les Calédoniens étaient le peuple le plus ancien de la Grande-Bretagne; mais ce mot est formé par Caël-Doch, le seul nom que les *Highlanders* connaissent en Ecosse, et qui, dans la langue gallique qu'ils parlent, signifie le district des Gaëls ou Gallois. Ces montagnards ne s'appellent pas Ecossais; ils nomment *Albinich* les habitants du plat pays, et *Saxons* les Anglais. Les Attacots, les Mœates, les Pictes, les Scots ou Ecossais, les Sylures ou Cymbres, les Brits ou Bretons, étaient au nombre de ces habitants, ainsi que les Volgs ou Belges.

En parlant du gouvernement de ces insulaires, Goldsmith dit: « Il consistait en plusieurs petites principautés soumises à l'autorité de chefs respectifs; et il semble, ajoute ce cé-

(1) *Dissertation sur l'état ancien et moderne des montagnes d'Ecosse*. (T. 1, p. 8 de ses *Voyages*.)

lèbre historien (page 2), que ce mode de domination ait été et ait dû être le premier de tous chez les nations non encore civilisées qui ont dû le fonder sur le principe de l'autorité paternelle et du gouvernement de la famille.

Romey reconnaît, dans sa belle *Histoire de l'Espagne*, cette immense variété de nations dont les Carpétani, les Lusitani, les Callaici, les Cantabres, les Ibériens, les Sicains, les Liguriens faisaient partie.

La linguistique nous apprend en outre que le Groënlandais, le Lapon et le Suédois n'ont aucune relation, et que ces trois peuples ne pouvaient pas être de même origine non plus que les Slaves et les Germains, les Latins et les Osques, les Gaulois et les Etrusques, les Grecs et les Bretons, les Basques et autres peuples de la Celtique; pas plus que les Allobroges et les Biturges, les Sennonais et les Helvétiens, etc. Enfin, si quelque chose manquait à ce que nous venons de dire, voilà qui fera voir que partout il en a été ainsi. Les inscriptions trouvées sur la fameuse montagne de Tai-Chan, et dont le spécimen, envoyé par le P. de Mailla, existait naguère au dépôt de la Marine à Versailles, nous montrent encore l'époque où la Chine était divisée en soixante-douze petits Etats tributaires ayant chacun leur roi.

L'Afrique est, depuis les temps les plus reculés, divisée en peuples de races, de mœurs et de religions différentes. D'après les recherches de MM. Scetsen et Vater, le nombre des langues africaines passe cent quarante, et M. de Humbold croit avec Hervas et Adelung que celui des langues américaines est encore plus considérable.

Si les Celtes n'étaient pas et n'ont jamais été une seule nation, que penser donc de ce nom? Serait-ce un nom comme le nom américain que nous avons donné à des centaines de peuples divers? C'est ce que nous allons examiner dans le prochain chapitre.

CHAPITRE III.

§ 1.

LES MOTS CELTES ET GALLI SONT IDENTIQUES.

Malgré la différence de mœurs, de langues et peut-être même de races, les Celtes devaient avoir un caractère commun; et c'est ce que nous démontrerons après quelques observa-

tions sur l'identité des mots *Keltæ*, *Galatoi*, *et Galloi* ou *Galli*.

Il n'y a pas longtemps qu'un savant a prouvé l'identité des noms Egyptien et Ethiopien donnés par les Grecs aux Africains du Nil (1).

Eh bien! MM. Leibnitz et Bullet ont cru que *Keltæ*, *Galatoi* et *Galli* ou *Gaulois* étaient des mots identiques. M. Amédé Thierry convient lui-même que les Latins appelaient *Galli* ceux que les Grecs appelaient *Galates*, ce qui est d'ailleurs hors de tout doute; et César nous le prouve par ces mots : « *Qui ipsorum linguâ Celtæ, et nostrâ Galli appellantur.* » Les Gaulois qui s'établirent dans l'Asie-Mineure y reçurent le nom grec de *Galates*; et lorsque leurs prêtres portèrent le culte d'Arta ou Cybèle de Pessi–

---

(1) Ils désignaient, comme on sait, la couleur noire de leur peau, et tel devait être le teint de ces deux peuples, avant que le sang des Perses, des Grecs et des Arabes vînt éclaircir celui des Egyptiens. Le teint de ces derniers devait même être beaucoup moins foncé que celui du peuple dont ils se croyaient originaires; car, en suivant les terrassement et l'embouchure du fleuve, ils s'éloignaient tous les jours davantage de la zone qui noircit.

nonte à Rome, ils reprirent encore le nom de *Galli*.

En prouvant l'identité linguistique de ces trois mots, nous tâcherons d'expliquer comment a dû s'effectuer ce changement.

§ 2.

Volney et Denina ont observé que l'*a* devenait *e* en passant de l'Orient en Occident, et nous trouvons en effet que de l'*agam* sanscrit et de l'*aco* malais, les Grecs et les Latins firent *ego*, le *je* français. Du *andara* sanscrit, l'Italien a encore fait *andare*; et de *mada*, *sarpa* (le *saraph* hébreux), *danda*, *juva*, *nama*, *sapta*, *swat*, *upa*, *varra*, *wastra*, les Européens ont fait mère, serpent, dent, *juvenis* (latin), nombre, sept, *sweet* (*doux* en anglais), *uper* (grec), *verres* (latin), *veste* (italien). Du *Daleth* chaldéen, les Hébreux ont fait *Doleth* et les Grecs *Delta*; du *kai* grec et du *gamma*, nous avons fait *que* (latin) et *gamme* (terme de musique); nous avons fait d'*amare* aimer, d'*amas*, *amat*, *amabat*, aimes, aime, aimait, changement qui s'est opéré sur les flexions de tous les verbes de cette conjugaison, et dans une foule de mots comme *pater*, *mater*, *clarus*, *factus*, *clavis*, *granus*, *famis*, *tractatus*, *sal*, *carus*, etc.

En plusieurs pays de province, on dit *moè, poèds, foès*, pour moi, poids, fois.

M. le marquis Fortia d'Urban, dans ses *Considérations sur l'orthographe française*, a fait voir que jadis on confondait ces deux sons, et on a dit *roine* pour *reine*.

Corneille, Molière et Boileau ont fait rimer *connoit* avec *fois* et *moi*; *lisoit* avec *exploit*, et *reconnoisse* avec *paroisse* (substantif), tandis que d'un autre côté, le bénédictin Castel intitulait un de ses ouvrages publié vers le XVI siècle, MIROER *des pécheurs et pécheresses;* et que Molière faisait rimer, dans son *Tartuffe*, *adroite* avec *secrète*.

Il en arrive à peu près de même dans quelques provinces de l'Espagne. Les Catalans disent *sucra* pour *sucre*, et les Valencianos *sede* pour *seda* (soie).

Quant aux Anglais, on sait qu'ils prononcent l'*a* plus serré encore que les Suédois, et absolument comme *e*; dans les langues du Nil, l'éthiopien et le copte, l'une de ces lettres a encore le son de l'autre.

Nous savons que c'est des Eoliens que le latin a reçu le nombre prodigieux de mots grecs qui enrichissent cette langue. Mais les Eoliens étaient orientaux par rapport aux Grecs



de l'Europe, et voilà pourquoi plusieurs mots d'origine grecque, qui, comme *Rome, Hécube,* se terminent en *a* en latin, se terminent en *è* en grec. C'est surtout chez les Ioniens et les Doriens que l'on voit changer l'*a* en *e* et dire *borè* pour *bora, borees* pour *boreas, ga* pour *gè,* etc.

Enfin, les Kimres ou Celtes, les Gallois et les Bretons disent indifféremment *aban* et *eban* (guerre), *adar* et *ader* (oiseau), *malen* et *melan* (fer), et les Basques *ance, ence* (manière), *astel* et *estel* (devidoir). L'*a* de Galates a donc pu se changer en *e* en passant de l'Orient à l'Occident.

§ 3.

Nous allons expliquer le changement du *g* en *c*.

Le son de ces deux lettres, devant l'*e* et l'*i* surtout, est si varié dans les langues de l'Europe, que l'étude de sa prononciation coûte presque autant que celle de toutes les autres lettres de l'alphabet. Je ne connais pas même deux langues dans lesquelles ces deux lettres se prononcent absolument de même dans toutes les circonstances.

Les langues principales de l'Amérique, le péruvien et le mexicain, ne connaissent pas le

g qui manque aussi au persan. Les Arméniens le prononcent parfois comme un *l*, les Grecs comme un *n* lorsqu'il est suivi d'un autre *g* ou d'un *k*; les Anglais le prononcent tantôt à la manière des peuples du Nord, comme dans *give* (donner); tantôt à l'italienne, comme dans *gin*; et tantôt il est muet, comme dans *long*, ce qui arrivait aussi au *g* de *desseing* et *témoing* dans l'ancien français. Il n'y a que les Portugais qui approchent de la prononciation française du *g* qui est en allemand d'un son guttural moins prononcé qu'en espagnol et dans les langues sémitiques. Quant au son italien de cette lettre, c'est le son ordinaire de l'anglais, du wallon et du catalan, *tdg*, le *d* stéphanois.

Les Scythes, et les Irlandais, au contraire, n'ont pas de *c*, que les Chinois, les Teutons, les Grecs et les Latins prononçaient toujours comme *k*, même devant l'*e* et l'*i*.

En Italien, il a le son du *ch* anglais et castillan; *dtch*. Ce serait les Lombards, selon Constantin Porphirogénètes, qui auraient introduit en Europe le son du *c* italien devant l'*e* et l'*i*, son qui est du reste connu aux Slaves et aux Arabes. Les Français, les Anglais et les Portugais le prononcent à peu près de même; en espagnol il a le son du *th* grec et anglais, et



celui de *ts* en allemand, en bohémien et en slave. Parler de ses divers sons lorsqu'il est précédé de l'*s* ou suivi du *c* et de l'*h*, ce serait sortir de notre sujet.

Nous nous bornerons donc à dire que le *c* et le *g* devaient avoir un son identique dans l'ancienne langue du Latium: que Nœvius et Ennius écrivaient indifféremment *castigare* et *gasticare*, *cajus* et *gajus*, *cneus* et *gnevs*, *camelus* et *gametus*. L'ancienne inscription de la colonne rostrale porte encore tantôt *cartaginenses* et *leciones*, tantôt *legiones* et *cartacinenses*; et on y observe le même fait dans le *g* de *magistratus*.

Le français a fait lui-même *guittare* et *golfe* du *kolpos* grec et de la *cithara* des Latins, et nous disons également gale, aiguille, gras et dragon, de *kala*, *acus*, *crassus* et *draco*. Dans notre alphabet, qui est le latin, nous avons changé, comme les Arméniens, en *c* la troisième lettre qui était un *g*, le *gomal* estrangel, le *gamal* chaldéen, le *gim* persan et arabe, le *gan* ibéric, le *gamma* grec et le *ghimel* hébreux.

Les Kymres disent indifféremment *caru* et *garu* (rude), *disquibles* et *disguibles* pour *disciples*; ils substituent le *g* au *c* après l'article *ar* et *ur*, disant *or gador* (au lieu de *cador*) la chaise, et *ur gador* une chaise. Ils ont vu tant

d'affinité entre ces deux lettres, dit M. Bullet, qu'ils les ont mises l'une pour l'autre même dans l'état absolu. *Iscaw, isgaw* (sureau), *clan, glan* (bord de rivière), *calb, galb* (un homme gros et gras), *can, gan* (blanc), *gazec, cazec* (jument), *cauno, gauno* (tête), *con, gon* (rocher), etc.; changement, ajoute M. Bullet, qu'on voit du reste dans le basque, le grec, l'italien, le français, le portugais, l'espagnol, et même dans le japonnais. Le *g* de *Galates* a donc pu se changer en *c*, de même que l'*a* s'était changé en *e*, ce qui fait que de *Galates* nous aurions déjà *Keletes*. Il ne reste plus maintenant qu'à expliquer la contraction d'une voyelle, et c'est ce que nous allons faire.

§ 4.

Nous avons parlé dans l'avant-propos de la contraction des mots, et nous avons dit à cet égard que les polysyllabes tendent toujours à se *monosyllabiser*, et le monosyllabe à disparaître tout-à-fait, surtout quand des raisons quelconques les obligent à passer d'une langue à l'autre. *Bras, main, ciel, pas, fort, dit, fait,* avaient beaucoup plus de lettres dans la langue latine; du *theios* grec il n'est plus resté que *zio* aux Italiens et *tio* aux espagnols; du *caulis* latin ceux-ci ont fait *col,* de *mayor* les Portu-

gais ont fait *môr*; de *festivitas* les Allemands *fest*; de *addere* les Anglais *add*; les Suédois disent *alt* pour *contralt*, les Danois *fiol* pour le *violino* italien qui est le *violon* français. Les Lombards ont fait *Milan* de *Médiolanum*, les Turcs disent *Syrb* pour la *Servie*, les Anglais *Pols* pour *Polonais*, les Russes *Gyps* pour le *Gypsum* des Latins, les Hollandais *sim* pour *simia*, et plusieurs langues semblent avoir retranché l'*e* muet qu'on retrouve en français dans plus d'un mot, comme on peut le voir dans la note (1). Nous

(1) Jutland, *paan* (peine pénurie).
Allemand, *Ball*, *band*.
Anglais, *sex*, *sect*.
Danois et Norwois, *vest*, *sal* (salle).
Espagnol, *par* (paire), *rol*.
Hollandais, *lamp*, *ton* (tonne).
Italien, *gru*, *far* (faire).
Portugais, *cas*, *crer* (croire).
Suédois, *kramp*, *kart* (crampe, carte).
Turc, *Rus*, *Iflack* (Russie, Valachie).
Polonais et hongrois, *pop* (pape).
Russe, *zidr* (cidre).
Le Hongrois dit encore *szep*, *ret*, du *szepe*, *rete* scythe ou lapon (beau, prairie).
Les Bretons ou Kymres disent *can* pour *cana lis*; *ju* pour *juvenis*, *mon* pour *mons* ou *mont*, et encore *can* pour *candidus* ou *canus*.

avons relevé, et nous confirmons ici cette loi générale, que les mots s'usent, et que les effets de cette loi sont plus sensibles encore dans les langues abandonnées à elles-mêmes, comme les patois.

Pa, vi, ma, foc, sang, nas, ull, dit, coll, cap, cél, pit, sont en catalan tout ce qui est resté des mots latins *panis, vinum, manus, focus (ignis), sanguis, nasus, oculus, digitus, collum, caput, cœlum, pectus,* etc.

Revenant aux mots *Galates* et *Celtes,* nous disons donc que si l'*a* a pu se changer en *e*, si le *g* a pu devenir *c*, la lettre *a* a pu aussi se contracter ; si en un mot de *Gratianopolis,* on a pu faire Grenoble, de *aqua sextia* Aix, de *sensibilis* sensible, de *eligere electus,* de *diligere dilectus,* et de *colere* culte, on a pu faire aussi de *Keletes Keltes* ou *Celtes*, selon la prononciation d'aujourd'hui. Ceci est d'autant plus vraisemblable, que le breton lui-même, une des langues de la Celtique, faisait de ces contractions comme le gaulois. M. Bullet, que nous avons déjà cité, dans la page 31 du premier volume de ses *Mémoires sur la langue celtique*, dit qu'on disait indifféremment *jau* et *ju*, *garw* et *garaw*, *ciliad* et *cilyd*.

Or, *Galli* semble être à *Galatia* ce que *niger* est à *nigritia* (1).

CHAPITRE IV.

§ 1.

COMMENT DES PEUPLES DIVERS AURAIENT-ILS ÉTÉ DÉSIGNÉS PAR UN SEUL NOM?

Nous avons dit plus haut que, puisque les Celtes n'étaient point un peuple, mais plusieurs peuples, il fallait donc qu'ils eussent un caractère commun, que leur nom aurait servi à désigner.

M. Amédé Thierry croit que le mot *Celte* est dérivé d'un mot breton qui signifie *forêt*. Mais on voit quelles difficultés offre cette étymologie.

N'y avait-il donc des bois que dans la Gaule? Cette interminable forêt, la plus considérable de

(1) Si *Gallia* n'est pas une contraction de *Galatia*. *Te* en chinois, *dji* en japonnais, *ta* en tibétan, *za* en zend, *tchi* dans deux langues du Caucase, et *dee* en albanais, signifient *terre*.

toute l'Europe, connue d'Eratostène sous le nom d'Orcynie, et sous celui d'Hercinie par César, n'était-elle pas en Allemagne, même en Bohême!

Les anciens, qui connaissaient les Celtes plutôt de nom que pour avoir eu des relations avec eux, seraient-ils venus demander, plusieurs siècles avant Hérodote, à une petite peuplade de la Gaule comment ils appelleraient l'Europe? Car, d'après le savant auteur que nous venons de citer, le mot Celte n'aurait eu chez les Gaulois qu'une acception bornée et locale; et cependant M. Amédé Thierry avoue que les anciens plaçaient les Celtes partout: Aristote au-dessus de l'Ibérie, Polybe autour de Narbonne, Diodore au-dessus de Marseille, Denis le Périégète au-delà des sources du Pô; et que celtique était synonyme d'occidental chez les Grecs comme chez les Latins.

En effet, Tite-Live appelle aussi *Celtique* le pays des Gaulois. Mais était-ce l'habitude chez les Grecs d'emprunter des noms barbares pour indiquer les contrées? Aucunement. On sait qu'ils avaient même l'habitude de changer les mots étrangers en des mots qui eussent une signification grecque. C'est ainsi que presque toutes les villes de l'Egypte finirent par avoir des noms grecs; que le nom d'*Egypte* lui-même



était grec, et que *Lybie, Espérie, Hiperboréens, Scythes, Rome, Naples, Carthage,* avaient des étymologies prises dans cette langue. Le nom des prêtres celtes eux-mêmes, que Diodore appelle *saronides,* et qui sont appelés *druides* par les autres auteurs, pourraient trouver aussi bien une étymologie dans le *drus* et le *saros,* grec nom de l'arbre sacré qui leur servait de temple. Telle était du moins l'opinion de Pline et de Diodore. Les Grecs repoussaient comme *barbares* tous les mots étrangers, ils n'auraient donc pas pu appeler *Galatoi* ou *Keltoi* les Celtes, si ce nom eût été étranger. Il était même breton, d'après M. Thierry, et il place le peuple qui l'aurait donné hors de la Bretagne, c'est-à-dire dans un pays qui, comme nous le verrons plus bas, ne parlait pas le breton.

M. Thierry ne dit pas seulement que le mot *Celte n'avait qu'une acception bornée et locale,* il croit encore que *c'est à tort,* que ce mot *est devenu* chez les Grecs synonyme de Gaulois et d'occidental. Dire qu'*il est devenu,* c'est supposer qu'avant il était autre chose; mais y a-t-il quelqu'auteur, quelque tradition, quelque monument antérieur aux plus anciens écrivains grecs qui appellent autrement les peuples de l'Occident; qui parle des Gaulois avant qu'il

fût parlé des Celtes? Peut-on supposer que des peuples grecs, qui voyaient l'Occident de très-loin, eussent d'abord distingué et puis confondu la Celtique? Avant de dire Amérique du sud et du nord, n'avions-nous pas commencé par confondre le nouveau continent avec les Indes? et ne nous a-t-il pas fallu du temps pour passer du nom de l'*Amérique* aux noms qui en distinguent les différentes contrées, tels que *Pérou, Mexique, Canada, Brésil, Chili,* etc?

Enfin, Diodore de Sicile lui-même, quand il fait des distinctions entre les Celtes et les Gaulois, ne semble-t-il pas nous apprendre une chose qu'on ne savait encore que depuis peu, et qu'ignorait César lui-même, son contemporain (1)?

---

(1) M. Amédé Thierry pense encore que les Belges Armoriques était le même peuple que les Kymri Bretons; ils sont du moins désignés (page 64 de l'*Introd.*) comme ayant la même origine, *et communiquant entr'eux à l'aide de la même langue.*

J'ai examiné ce que le belge a de noms *Kimres* et je ne trouve point l'analogie que suppose M. Thierry entre le flamand et le breton.

L'historien dont nous combattons les opinions croit aussi que les Kimris envahirent l'Angleterre avant les *Gaels*; nous ne savons pas sur quoi il appuye son

Mais voici une nouvelle difficulté :

Pausanias assure que le nom des Celtes avait quelque chose d'honorable en soi; comment

---

opinion. John Knox, après avoir consulté les deux Macpherson, qui ont prouvé la connaissance profonde des langues galliques, l'un dans l'*Introduction à l'Histoire de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, et l'autre dans ses *Dissertations critiques sur l'origine, les antiquités, la langue, le gouvernement, etc., des anciens Calédoniens, des Pictes leurs descendants, et des Scots bretons et irlandais;* John Knox, qui avait fait un voyage exprès dans les montagnes d'Ecosse et les Iles Hébrides, n'est pas de l'opinion de M. Thierry.

Voici ce qu'il dit : « Les Gaëls qui occupaient le nord de la Bretagne sous le nom de Calédonie (p. 2 et 3 de son *Voyage*), étant venus du continent avant que les arts de la vie civile eussent fait de grands progrès parmi eux, retinrent le langage pur, mais grossier de leurs ancêtres, ainsi que l'agreste simplicité de leurs mœurs.

« Les Cymbres et les Belges étant tombés sous le pouvoir des Romains bientôt après que les historiens en eurent parlé, furent confondus sous le nom général de Bretons. *On pouvait distinguer les Cymbres et les Belges* après qu'ils eurent été soumis à la domination romaine; mais quant aux Gaëls, qui *habitaient l'île depuis bien plus longtemps*, on ne les apercevait que

pourrait-il donc avoir eu pour étymologie un nom qui signifiait forêt ou *sylva*, puisque le mot de *selvaggio* (italien) ou sauvage est un

---

de temps en temps, toutes les fois qu'ils s'avançaient vers les frontières de la province romaine pour y commettre des hostilités.

M. Thierry fait encore venir le mot *Caledonia* du mot *forêt*, et Knox de *caël-doch* ou *district des Gaëls*, le seul nom que les Ecossais, qui parlent le gaëlish, emploient encore pour diviser la Bretagne; ils ont fait de *Caël-Doch Caledonia*, comme ils firent de *Brit Britannia*, car *Brit* est l'ancien nom dont on a fait depuis *Breton*, comme on a fait de *Scot Ecossais* et de *Vries Frison*.

En parlant des Cantabres: Ce peuple, dit M. Thierry (p. 2 et 3 du l. V.), était composé de bandes ibériennes ou espagnoles, qui avaient passé les Pyrénées à des époques inconnues.

Nous voudrions bien connaître sur quelle histoire, tradition ou conjecture, M. Thierry fonde son opinion. Les migrations du Midi au Nord sont très-rares dans l'histoire des peuples; Tacite et Virey en donnent même les raisons, si celles que nous avons données nous-même ne suffisaient pas.

Et quand on a vécu au milieu des Basques, quand on a vu leurs cheveux blonds et soyeux, leurs yeux bleus, leur teint blanc, la douce lenteur de leur parler

mot qui, dans toutes les langues, exprime l'absence de tout ce qui est doux, poli, instruit, généreux et honnête?

Il faut donc chercher ailleurs l'étymologie du mot Celtes. Nous avons dit que ce mot ne désignait pas une nation, mais l'Europe, et les Celtes ne paraissaient pas, avant Hérodote, assez unis, assez savants en géographie, pour connaître l'étendue des contrées que l'on comprenait jadis sous le nom de Celtique, et leur donner un nom collectif qui en désignât le caractère commun.

Nous le voyons bien : quand on a tant abusé

---

et de leurs manières, on n'est guère tenté de les faire venir de cet Ibérien aux yeux noirs, plein de vivacité, que les poètes nous peignent avec un visage basané et des cheveux frisés. Si on ne veut pas les croire naturels de ces mêmes hauteurs qui les premières surgirent de la surface des eaux dans l'occident de l'Europe; s'il fallait absolument leur trouver une origine étrangère, il me semble qu'il serait plus vraisemblable de les faire venir du Nord, et de dire qu'ils s'arrêtèrent sur ces hauteurs, parce que ce climat contrastait moins avec celui qu'ils venaient de quitter que les plaines, trop ardentes encore, de l'Ibérie.

des *étymologies*, il ne suffit plus de réfuter celle des autres, d'en donner une nouvelle et de l'appuyer par autant de citations que d'autres l'ont fait. Ce n'est plus par ces voies battues que l'on parvient à ramener la conviction tant de fois ébranlée, il faut absolument se frayer un nouveau chemin, et c'est ce que nous allons essayer.

Nous en appellerons à des principes généraux incontestables, et, au risque d'être ennuyeux, nous les appuyerons de preuves si fortes et si abondantes, qu'on verra bien clair que c'est la règle et non l'exception, le raisonnement et non le sophisme qui sont de notre côté.

§ 2.

PRINCIPES GÉNÉRAUX.

Les peuples ont eu leur enfance comme les hommes, et, dans ce premier âge, ils ne savaient d'abord rien; puis ils surent peu et mal; ensuite un peu plus et un peu mieux; et, de degré en degré, ils arrivèrent ainsi au plus haut point de science compatible avec leurs moyens. C'est l'histoire des progrès de l'esprit humain.

Avant de connaître les choses en détail, on

les connaît en gros, et on désigne par un nom général toutes celles avec lesquelles on n'a pas de rapports assez fréquents et assez intimes pour en percevoire tous les caractères, toutes les nuances distinctives que très-souvent on ne remarque que lorsque la nécessité nous pousse à cet examen. Si nous voulons nous donner la peine de remonter aux jours de notre enfance, ou observer les enfants que nous avons sous les yeux, nous n'aurons pas de peine à saisir quelque preuve pratique de ce principe. Tel enfant donne à tous les arbres le nom de mûriers, parce que quand il demanda comment s'appelait le premier arbre qui frappa sa vue, on lui dit *un mûrier*. Tel autre appelle *Jean* tous les petits garçons de l'âge de son frère de lait qui se nomme Jean. Etant logé dans une maison de Lérida en Espagne, je remarquai qu'une petite qui n'avait pas encore un an, disait *mam* pour tout désigner : sa mère, la boisson, la bouillie, etc. Un jour, elle laissa tomber un de ses petits souliers, et voulant le faire remarquer à la bonne qui la tenait dans ses bras, elle dit encore : *Mam, mam*. C'était le seul mot qu'elle eût dans son dictionnaire. Il n'est peut-être pas hors de propos de dire un mot sur ce phénomène philologique et physio-



logique à la fois, qui consiste en ce que, dans le langage enfantin, la mère et ses seins sont désignés dans toutes les langues connues par une labiale ou une dentale prise sur les gencives, faute de dents.

Le premier lexique de l'homme, ses premières phrases, ne sont que des pleurs; mais aussitôt qu'il peut imiter l'articulation d'un son, ce son est un homonyme, universel : J'ai faim, j'ai froid, j'ai chaud, changez-moi, bercez-moi, promenez-moi, amusez-moi; ce mot veut tout dire. Les lèvres et la langue étant les premiers éléments du mécanisme oral que l'allaitement met en action, ce premier mot ne peut être composé que de labiales ou de dentales, *mama, tata*, et c'est à tort qu'on a voulu inférer de cet effet physique l'identité des langues.

Oui, c'est par un mot général que l'on désigne d'abord tout ce qui ne nous est pas encore assez familier pour que nous puissions en saisir les nuances.

Pendant plus d'un siècle, les Américains appelaient *Espagnols* tous les Européens; et les indigènes de plusieurs points appellent encore *patre*, nom qu'ils donnaient à leurs missionnaires, tous les étrangers. C'est par

ce mot qu'étaient salués le baron de Humboldt et son savant compagnon dans l'Amérique méridionale ; ainsi que la plupart des nègres appellent *masa*, monsieur, le blanc qui les domine, quel que soit son pays ou sa condition.

Les insulaires et les habitants de presque tout l'orient et le midi de la Méditerranée et de la Mer-Noire appellent tous les Européens *Francos* ; mot qui, dans notre langue, aurait la même signification que Galates, si nous n'eussions égard qu'aux affinités linguistiques, mais qui en a sans doute une différente, quoique, comme nous le verrons, indirectement la même.

Les Hébreux appelaient *Tarsis* presque tous les ports de mer; Ciceron connaissait quarante-trois Hercule (1); nous connaissons presque autant de Jupiter. Les Pharaon, les Mithridates, les Brennus et plusieurs autres noms d'hommes et de nations, que nous avons crus individuels étaient des noms génériques. Dans les tableaux 2 et 3 des notes justificatives, on verra qu'aujourd'hui encore les noms de presque

(1) *Alkeides* ou *Alcide* dérive évidemment de *alkè*, force (en grec), et *alkèois*, fort brave.

tous les animaux un peu connus, quand ce n'est pas des noms onomatopéens, se rapportent à un très-petit nombre de noms généraux dont la signification primitive était *vivant, animal, chair, vie, âme*; que les noms jour et soleil sont synonymes en plus de quinze langues et que le même radical signifie tantôt le ciel et son élévation, tantôt la lumière et les nuages qu'il contient, et figurativement roi, seigneur, chef, illustre, mystérieux, prophète.

Ces tableaux, on pourrait les multiplier à l'infini, car plusieurs noms particuliers d'hommes et de nations n'ont eu d'abord que le nom général d'homme ou de peuple (1). Quand leur nom ne venait pas de leur habitation.

---

(1) M. Bayer *(Origines russes)* dit que Moscovite dérive d'un mot qui signifie homme. M. de Humboldt, parlant d'un peuple de l'Amérique du sud, les *Muyscas*, dit que ce mot veut dire homme, mais que les naturels ne se le donnent qu'à eux-mêmes. Peut-être *mas, masculus* a-t-il une pareille origine. (Voir la note (1) du § 2 du chap. 17 de la 2e partie.)

Guan en langue guanche, d'après Clavijo, veut aussi dire homme, et c'est le nom des indigènes des Canaries.

Juva en sanscrit et *Jua* en breton signifie garçon, le *juvenis* latin en dérive sans doute.

Il en est de même pour les plantes et pour toutes choses. Rien ne pourrait le démontrer

---

Karl en danois signifie homme et jeune homme; *girl* en anglais jeune fille.

Mirdites en arménien signifie aussi hommes, ainsi que :

Mardois, *ilinois*, *guegues*, dans les langues de ces Indiens ;

Schyps en albanais;

Alain en scythe d'*alain*, *vivant* ;

Runa en péruvien;

Pele en loule ;

Naqui, *nonéis*, dans la langue des Chiquitos; tous ces derniers noms de peuple signifient homme.

Les *Omaguas* s'appellent têtes d'hommes, *uma*, *ava*.

Les Toungouses s'appellent *Aevon*, *Boya*, *Druke*, mots qui signifient pareillement hommes. Je me permets une petite digression sur ce *Ævon* ou *Aevon*. Sanchoniaton nous parle d'une femme de ce nom. D'après quelques-uns, ç'aurait été la première femme; et d'après l'historien de Bérithe, ce serait la première personne qui aurait enseigné à ses enfants à se nourrir des fruits des arbres, l'Eve des traditions mosaïques; car celle-ci aussi détacha de l'arbre un fruit qu'elle donna à l'homme.

Le mot germain, *ger-mann* ou *gerade-mann* donnerait une idée de gens réunis.

plus clairement que la langue des Chinois ; ils ajoutent encore le nom de l'être primitif à tous

---

Bayer croit que *Russ* vient d'un mot slave qui signifie *dispersé*, *disséminé*, *non réunis; russen*, dans la langue prussienne et lithuanienne, dit-il, signifie encore *dispersion*; et Procope atteste que les Slaves furent appelés *Sporous*, mot qui signifie *disséminés*, *dispersés* dans la langue de ces Grecs qui hellénisaient tous les noms étrangers.

Plusieurs peuples de l'Amérique, comme les *Indian-Ribers* de la baie d'*Hudson*, s'appellent aussi *la Nation*. On connaît la signification d'*Adam*, *André*, *Alexandre*, *Charles*, *Lysandre*, *Anasandre*, *Norman*, etc., en hébreux, grec, danois et germain.

Les expressions *go to town* en anglais, *ir á la corte* en espagnol, *petere urbem* en latin, sont des manières de s'exprimer qui, ainsi que le *Mistra* (capitale) des Grecs modernes, indiquent la facilité avec laquelle on est porté à individualiser les noms génériques, ce qui est confirmé par les nombreuses appellations de *Medina*, *Caire*, *Canada*, *Cartha*, *Velad*, *Dunum* ou *Town*, *Briga* et *Bourg*, nom qui, en arabe, celtique, américain, phénicien, kurde, gaulois, cantabre et teuton ne signifiait que ville ou habitation.

Les noms de *Enakim*, *Hannon*, *Mithridate*, *Bren*, et les noms de *Nabo*, *Phal*, *Kan*, que nous trouvons dans des noms propres tels que *Nabuchodonosor*, *Barnabas*, *Nabonassar*, *Phalassar*, *Sardanapal*, *Pharaon*,

ceux de la même espèce qu'ils ont connus après, et ils nomment *chien-renard*, *chien-loup*, le renard et le loup, *arbre-palmier*, *arbre-bambou*, etc. Cette méthode est restée d'une manière ou de l'autre à tous les peuples. Comme on le verra dans la note (1).

Setubal, *Annibal*, *Asdrubal*, *Tgingiskan*, ne signifiaient d'abord que des noms généraux; illustre chef, noble, roi, empereur. Quand à *Bar*, il signifie *fils*, *Bartolomé*, le fils de *Tolomé*.

Karle en tudesque, et *Calmar* en celte, signifient fort, ainsi que *vir* est venu de *virtus*, et commander de *man*, le nom de l'homme dans les langues du nord.

(1) *Pher* et *melon* en grec et *pecus* en latin, n'ont d'abord signifié que l'animal en général. Le mot *lis* signifie encore aujourd'hui toute sorte de fleurs en grec; et *gul* qui est *rose* en turc, n'est que *fleur* en afghan. Le mot *pomme* se prenait en grec et en latin pour toute espèce de fruits succulents, et *noix* pour tout fruit sec à coque. Quant à la méthode chinoise, en voici les preuves :

Anglais : *gilliflower*, *mayflawer*, *sunflower*, etc., le giroflée, le tournesol, le muguet; *ren-deer*, *roedeer*, *fallow-deer*, la renne, le chevreuil, le daim.

Allemand : *mohnblumen*, *ringelblumen*, *sammtblumen*, le pavot, le souci, l'œillet d'Inde; *camelthier*, *pantherthier*, *elendthier*, le chameau, la panthère, l'élan.

Nous n'insisterons donc pas davantage sur ce grand principe qu'il ne faut pourtant jamais

---

Turc : *Kestane-aghadji, limon-aghadji, thouroundje-agadji, gul-agadji*, châtaignier, limonier (arbre), oranger, rosier.

On sait que *flower* en anglais et *blumen* en allemand signifient *fleur, deer* en anglais et *thier* en allemand, *animal*; et *aghadji* en turc signifie *arbre; balyk* veut encore dire *poisson* en cette langue, et l'on dit *aïu-balyghi, at-balyghi, sardela-balyghy, keupek-balyghi* pour le bœuf marin, le cheval marin, la sardine et le requin.

Nos dictionnaires de médecine citent encore près de trente substances dont les noms commencent par *xylo* ou *xilon*, bois. *Xilobalsame*, les branches de l'arbre à beaume de la Judée; *xilopale*, le silex résinite ou bois pétrifié ; *xylon*, le cotonnier d'Egypte; *xylophyle*, l'euphorbe ; et *xylostrome*, le champignon, qui est considéré encore aujourd'hui comme un végétal.

A ces mots, on pourrait en ajouter encore d'autres comme le *xylaloe*, le *xylococcum*, l'*axyllochum*, le *xylomasticon*, etc. Enfin, l'Anglais dit encore *breamstone, indianstone, firestone*, pour le soufre, l'aimant et la pierre à feu, ce que fait aussi le français quand il dit : pierre-ponce, pierre à plâtre, pierre-meulière, etc., bois de charpente, bois de lit, blé de Turquie, blé-sarrasin, etc., etc.

perdre de vue, et qui a servi aux Grecs pour nommer les différents peuples connus, ce que Strabon avait remarqué avant nous, quand il se livra à l'étude des historiens grecs (1).

§ 3.

LE MOT CELTE N'EST PAS VENU DU MOT ZELT.

Zelt veut dire *tente* en allemand. S'il est peu probable que les Grecs soient venus demander des étymologies aux Gaulois, il y a encore moins de raison pour croire que ce fût aux Germains, peuples qui, par leur position géographique ne pouvaient avoir aucune relation directe avec eux, et qui, comme les autres Celtes, vivaient trop loin de la Grèce pour qu'on

---

(1) *De priscorum græcorum sententia hoc dico quod notæ versus septentrionem gentes uno prius, nomine, omnes vel Schythæ (feroces) vel nomades, ut ab Homero appellabantur; ac postea temporibus, cognitis regionibus occiduis, Celtæ, Iberi, aut, mixto nomine, Celtiberi et Celto scythæ, cum prius ob ignorantionem singulæ gentes uno omnes nomine efficerentur* (Strabo, l. XI, p. 107.)

Les Hellènes aussi, avant d'être subdivisés en Doriens, Eoliens et Ioniens, ne s'appelaient que *Graici*.

à les voir déployer et ramasser leurs tentes. Et dans le cas qu'il y eût eu un peuple qu'il eût fallu nommer d'après une pareille étymologie, il nous semble que c'eût été les Arabes ou les Scythes, plutôt que les Celtes. Mais nous avons déjà dit que les Grecs n'empruntaient de noms à personne, et les Scythes comme les Thraces, les Egyptiens comme les Celtes, tous reçurent des noms dont on trouve la signification dans la langue d'Hérodote.

Ainsi donc, lors même que les Celtes auraient eu des tentes lorsque les Grecs les nommèrent, lors même qu'ils les auraient vu de près en faire usage, et qu'ils auraient voulu les nommer d'après ces habitations passagères, ce qui fait déjà trois suppositions également hasardées, ce n'est pas dans la langue des Allemands, mais dans leur propre langue qu'ils auraient cherché un mot pour les désigner.

Des peuples placés à une grande distance (pour les temps antérieurs à Hérodote) étant à nommer, et la diversité de leur langue, de leur religion et de leurs mœurs exigeant un nom qui désignât un caractère plus général, quel devait être ce nom (1)? Il y avait chez tous les peuples

(1) Tacite nous apprend que le culte d'Isis avait été apporté jusque chez les Suèves.

celtes un caractère commun, saillant, facile à saisir, et dont le nom a été employé presque partout et pour tout dans des circonstances analogues, comme nous allons bientôt le voir.

Les Chinois appellent *Hong-tchai* (pays des rouges) l'Allemagne et l'Angleterre, comme si c'était une seule et même nation, et *He* ou

---

M. Barrel a prouvé que celui du Toth égyptien avait été introduit chez les Celtes. Les prêtres de *Erta* ou Cybèle avaient été partout. Pline est convaincu que la superstition avait fait le tour du monde. « Chaque peuple, dit Frédéric II dans son Mém. à l'Acad. de Berlin, *Sur la Superstition*, avait la sienne. » Il n'y avait pas de contrée qui n'eût son dieu particulier, et sa manière à lui d'exprimer ses désirs ou ses craintes, de remercier ou maudire ses bons et ses mauvais génies. Aussi, le dieu *Okka* des Lapons n'était pas l'*Odin* des Scandinaves, ni l'*Odin l'Irminsul* des Saxons; les Germains avaient leur *Trigla* et leur *Magda;* et les Slaves leur dieu *blanc* et leur dieu *noir*. Les noms des jours de la semaine des Scandinaves : *son, man, tis, ons, thors, fré, leur;* ceux des Slaves : *niedziala, penedziatek, vitorek, sroda, czwartek, piatek,* ceux des Basques des Bretons, et les nôtres sont une preuve de la multitude de ces chimères auxquelles on a sacrifié et l'on sacrifie peut-être encore des réalités, l'humanité, son bonheur ou son repos.

s *Sifans,* selon la couleur
.eurs tentes. Les Tatars eux-
.t *Karagonses* (noirs) les sau-
.noyark.

.ont se servent les Perses pour ap-
Indous signifie *noir* (1), et à cause de
.leur de leur turban, ils sont appelés
.lbasch (tête rouge) par les Turcs.

Les Chinois eux-mêmes s'appellent *le peuple de la tête noire,* d'après la traduction du père Amiot, et *peuple aux cheveux noirs,* d'après celle de M. Stanislas Julien. Dans la belle *Histoire antédiluvienne* de M. de Fortia, on peut voir les deux traductions de ce passage dans les éloges que fait le *chou-king* de l'empereur *Yao*. Ce savant académicien est aussi de l'avis d'Isidore de Séville quant au nom des Phéniciens, mot qui désigne encore aujourd'hui, en grec et en latin, *rouge* : la couleur de la datte mûre, fruit du phœnix: le palmier.

Goldsmith croit, comme les auteurs latins, qu'on appelait Brits ou Bretons les habitants

---

(1) Eusèbe dit des Ethiopiens : « *Ab Indo flumine consurgentes juxta Egyptum consederunt.* Et George le Syncelle en dit autant.

de l'Albion, à cause de la coutume qu'ils avaient de se peindre le corps en bleu.

Les habitants des Philippines appellent *noire* la partie de l'île de Capoul qui est habitée par une population nègre, et ceux de celle de Luzon nomment *maintim* (noir) le dialecte des habitants qui vivent dans les monts.

Les Slaves s'appellent presque tous *Tcherei*, ou *bièloi* (nègres ou blancs), selon qu'ils sont libres ou esclaves; les Croates et les Huns en font de même. Les Picards eux-mêmes appellent *boiaux rouges* les Artésiens; et les Latins se servaient comme les Grecs de noms qui semblent n'avoir en vue que le caractère des couleurs. Tels sont ceux de *Rhodes*, *Argos*, *Alba*, *Picti*, etc.

Nous allons mettre en ordre les preuves tirées des faits qui établissent que partout et en tout temps les couleurs furent employées pour désigner toute sorte de choses et de personnes.

En religion. Les Slaves avaient le *Balibog* et le *Tohernobog* ou le dieu blanc et noir.

La *Madona d'Urupa* en Piémont, *Notre-Dame du Puy* en France, la *Virgen del Monserrate* en Espagne, sont noires. Ces effigies, qu'on a introduites en Europe du temps des Croisades, sont évidemment des *Isis* avec leur petit *Horus* dans les bras, que l'ignorance

du moyen-âge a posées sur les autels chrétiens. L'Asie et l'Amérique associaient des idées superstitieuses à la couleur de certaines pierres. La *Pierre-Dieu* des Mexicains était blanche.

On a aussi à *Caldas* de Catalogne une effigie noire qu'on appelle *la Magestad*, et dont on célèbre la fête une fois tous les ans. C'est une statue d'homme; une longue robe, parsemée de figures, couvre son corps ceint d'une espèce d'écharpe, et une couronne est sur sa tête. Cette effigie est clouée sur une croix comme le Christ, et l'on prétend que ce sont les Bohémiens qui la portèrent à *Caldas*.

Les moines et les confréries prenaient souvent le nom de la couleur de leurs habits; et aujourd'hui encore il y a une émulation qui est plus que de la dévotion entre le Christ *blanc* et le Christ *noir* que l'on porte en procession dans la semaine Sainte à Gênes et ailleurs. Ces Christs pèsent des centaines de livres, et l'habileté du *Christophe* est de monter l'escalier des églises que la confrérie visite, en tenant la croix en parfait équilibre sur le baudrier qui la supporte, sans y employer les mains.

L'homme et les hommes. Les peuples de l'Asie intérieure appellent *Khan blanc* l'empereur de Russie. *L'imperator dé bianchi* était

l'empereur d'Autriche en Italie du temps de Napoléon, et la chronique de Nestor, d'après Klaproth, appelle Hongrois blancs les Khazars. *Colorados*, *Calzas blancas*, *Pieles rojas*, sont les noms que les Espagnols donnaient à différentes espèces d'Indiens; *Constance-Chlore*, *Barbe-Rousse*, *Barbe-Bleue*, *Dent-Bleue*, *Guillaume-le-Roux*, *Alhamar*, *Pepin* et *Louis-le-Noir*, ainsi que les noms *Le-Brun*, *Le-Roux*, *Rossi*, *Rosselli*, *Rossetti*, *Rossini*, *Negri*, *Blanchi*, *Schwartz*, *White*, *Rothman*, *Green*, *Las-Amarillas*, *Florida-Blanca*, *Xantipe*, *Galatée*, *Rose*, *Candido*, *bas-bleu*, *blanc-bec*, *read-coats*, *Blackguard*, *Chapel-gorri*, *Chapel-churri*, sont autant de noms tirés des couleurs qu'on a employées en tout sens pour désigner l'homme et les hommes.

En politique. Passerons-nous à la politique? Parlerons-nous des rôles qu'ont joué les *roses* et les *lis* en Europe et en Chine? On sait que le bonnet roux fut donné aux cardinaux dans le concile de Lyon, en signe de guerre contre Frédéric II, déclaré déchu par Innocent IV.

Quand les consuls romains prononçaient, par la voix de leurs tribuns, la formule qui appelait aux armes tous les citoyens; deux pavillons

étaient arborés à la citadelle : l'un *bleu*, autour duquel se réunissaient les cavaliers ; l'autre *rouge*, qui servait de ralliement aux fantassins.

Parmi les musulmans de l'Afrique, le turban *vert* est la distinction du noble, ainsi que la couleur *pourpre* était celle des rois chez les anciens, et le *jaune* en Chine.

Les années des Mongols et d'autres peuples de l'Asie orientale, sont indiquées par le nom d'un animal de telle ou telle couleur, et ils disent : l'année du tigre *jaune*, du lièvre *jaunâtre*, du rat *vert*, etc. L'année où *Thaidson* fut élevé à la dignité de Tchinghis-Khan (nom générique que nous prenons encore pour individuel) était celle du tigre *rouge* (3me du cycle 415 chinois). Ce terrible conquérant, qui avait l'étendard *blanc* et *noir*, et venait du Khoukhounoor ou lac *bleu* dont il était originaire, voulant récompenser la loyauté du peuple *Bida*, le fit appeler *Kœkœ* mongol ou Mongol *bleu*.

Les Tartares ont des bannières *jaunes*, *blanches*, *bleues* et *rouges*, comme nous ; et il est si commun en politique d'adopter une couleur, que, même chez nous, pour demander quelles sont les opinions d'un député ou d'un journal, on dit tout simplement : *Quelle est sa couleur ?*

Histoire naturelle et médecine. Les pierres, les arbres, les métaux, les liqueurs. les aliments et jusqu'aux maladies, ont été désignés par des couleurs. La galactite était une pierre blanche chez les Grecs. Les Espagnols appellent *alamo blanco* notre peuplier; les Afghans disent or blanc pour l'argent; notre vin rouge est le vin noir des Italiens; pain blanc, pain bis, pain noir, thé vert, *manjar blanco,* sauce blanche, fièvre jaune, le *vomito negro,* la *rougeole,* la *fièvre scarlatine,* la *leucorrhée,* etc., sont des noms trop connus pour nous y arrêter. Nous disons nous-mêmes fer-blanc, cuivre jaune, noir de fumée, bière blanche, ainsi que les Allemands disent *blanche-étoffe* pour le linge, *blanc-poisson* pour l'ablette, et *blanche-épine* pour notre aubépine, qui signifie la même chose.

La joie et la tristesse. Les Chinois et les sauvages de l'Amérique boréale se servent de la couleur *blanche* pour exprimer le deuil, les Turcs du *bleu* et du *violet,* nous du *noir,* les Egyptiens employaient le *jaune,* et les Ethiopiens le *gris.* La couleur du feu et de l'aurore a été employée partout pour désigner *el alborozo y el consuelo,* deux mots espagnols qui rappellent aussi bien l'effet de l'aube et

la présence du soleil que le *solatium* des Latins. On sait qu'il y a un *langage des fleurs*, que Mme Montesquiou dit être très en usage en Turquie, parmi le beau sexe; et une dame de beaucoup d'esprit a fait le charmant ouvrage qu'on connaît en France sous ce titre.

Géographie et topographie. *White-Chapel* (chapelle blanche), c'est un quartier de Londres.

La *Croix-Rousse* est un faubourg de Lyon.

Paris a ses rues bleue, *blanche*, etc.

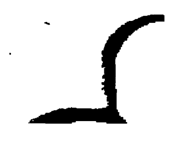
Gênes a sa *piazza d'aqua verde.*

White-Hall était jadis le Louvre de Londres, et *White-House* est la chambre du parlement des Etats-Unis de l'Amérique.

Montagnes. Le *Mont-Blanc* est le *Dawa-laghiri* des Hindous; le *Swartzenberg* des Allemands est le *Montenegro* de plusieurs contrées.

On dirait que les Américains ont épuisé toutes les nuances du spectre solaire pour nommer leurs montagnes, et ils n'ont pas oublié *the blue mountains.*

Iles. C'est dans les *Cyanées* (bleues) de la mer *Noire* qu'Aristote place le Scylla et le Carybde qu'on a supposé plus tard dans le détroit de Messine. L'île d'Albion, de Rhode, les îles du Cap-vert, le *Groëland* (terre verte), sont au-



nombre des îles nommées par les couleurs.

Rivières. Celle de Xanthe était dans la Troade, de Xanthos (*blond*, *jaune* et *roux*), l'*Amur* du fond de l'Asie est appelé le fleuve du *dragon noir* par les Chinois.

Outre leur *Bahia negra*, les Brésiliens ont le *rio negro*, *negrinho*, trois *rios pardos*, le *rio vermelho*, le *vert* et le *blanc*. Ce dernier est le *Peiho* des Chinois, le *Bahr-el-Abiad* des Arabes, le *Ak-Sou* des Tatars, et le nom que le Tibre, avant la fondation de Rome, tenait de la première rivale de cette ville *(Alba)*. Quant aux rivières *noires*, les Américains ont leur *Blakriver*, les Russes leur *Tchernaïrreka*, et les Italiens leur *Nera*, si ce nom n'est pas plus ancien qu'on ne pense.

Enfin, les Chinois ont leur *Kiang* ou fleuve bleu, et le *Hoang-Ho* ou fleuve jaune.

Mers. Les Turcs appellent *Ak-Deniz* ou mer blanche notre Méditerranée, circonstance dont je prie, en passant, le lecteur de prendre note, et qui sert à démontrer, ainsi que le nom d'empereur des blancs que les Asiatiques donnent au czar, l'accord presqu'unanime de toute l'Asie à admettre des blancs dans les régions occidentales.

Les Chinois ont encore leur mer *jaune;* les



anciens, comme on sait, appelaient mers Erithrées ou rouges les golfes Arabique et Persique; nous appelons mer Blanche celle d'Arkangel, et Noire le Pont-Euxin.

Villes. *Bielgorod, Alba, Argos, Leuca, Leucopol, Castelbranco, Weissembourg*, signifient à peu près la même chose en russe, latin, grec, portugais et allemand; *Melanetes, Kara-Bagh* (jardin noir en turc), *Rothweil, Greenwich* et cent autres terres, villes et villages, portent des noms de couleurs. Ce n'est donc pas un rêve; les couleurs ont servi à tout caractériser. Un jour, je fus invité à dîner chez le commandant d'armes de *Roda* (près de Wich en Espagne). Au dessert, on fit boire une goutte d'eau-de-vie à son dernier fils qui avait deux ans. *Es negre* (elle est noire), s'écria-t-il. Il voulait sans doute dire désagréable, et il chercha la couleur de la nuit, de l'obscurité, que les nourrices représentent comme si terrible aux enfants. Cela m'expliqua pourquoi *noir* veut dire triste et cruel en plus d'une langue, et me servit aussi à comprendre l'étymologie de l'*aianos* grec, et du *Khara ouïgour* (noir) si semblable au *Khar* qui veut pourtant dire *neige* dans la même langue, car la neige dans le Nord *es negre*. Exprimer les qualités

des choses par des couleurs est donc dans la nature elle-même et dans la logique. Pour dire violet, café, paille, olive, orange, *roseus, lacteus, niveus, cinereus, celestis,* il suffit de donner à l'objet les formes de l'adjectif, tandis que pour désigner ces objets avec d'autres caractères, il faut les voir de près, les tâter, et avoir assez de notions géométriques pour savoir ce que c'est qu'un prisme, un cube, un cône, un polyèdre, etc.

§ 5.

ÉTYMOLOGIE DU MOT CELTE.

Nous venons de voir le rôle qu'ont joué les couleurs pour désigner toute sorte d'objets, et surtout en géographie. Il ne nous reste plus qu'à appliquer ce principe au nom des peuples pour trouver celui de la nation ou des nations dont nous cherchons l'étymologie. En effet, les Grecs appelaient *melanchlænes* des peuples qui « *suivaient les usages des Scythes ;* » mais qui allaient habillés de noir; et ils appelaient encore Egyptiens ou Ethiopiens les Africains du Nil, mot qui équivaut, comme on sait, à celui qu'on leur donne généralement sur notre continent, si l'on en excepte l'occident de

l'Italie où on les appelle *Mauros* du *Mauri* latin peut-être. Les Espagnols appelaient les Américains *pieles rojas*, peaux rouges; et nous donnons encore aux Hindous et aux Malais le nom de *bronzés* et de *jaunâtres*, nous servant toujours d'un nom de couleur pour désigner des peuples qu'on ne connaît que de loin.

Quant aux Américains et aux Africains qui se trouvent, sinon quant à la civilisation du moins quant à la distance, dans une position assez analogue à celle qui a fait employer en Grèce le mot *Galates* pour nous désigner, ils nous appellent *blancs*. — Comment devraient donc nous appeler les Orientaux?

Tous les Grecs, comme leur langue l'indique, venaient de l'Asie; et tous les peuples de l'Asie, à l'exception des septentrionaux, ont un teint comparativement obscur. Les Hindous sont bronzés, les Syriens, les Arméniens même, sont moins blancs que les Européens; les Scythes étaient bruns, les Thraces rouges, d'après Mgr Wiseman, et nous avons fait remarquer plus haut que les Phéniciens étaient de la couleur des dattes mûres. Or, il n'est pas étonnant que la blancheur des Celtes fut remarquée des Asiatiques. En effet, « les Gaulois,



dit Diodore, sont d'une grande taille, ils ont la peau fraîche et *extrêmement blanche.* »

Une circonstance qui leur était particulière contribuait peut-être à rendre plus sensible cette *extrême blancheur* : les Gaulois, ainsi que les Bretons, se rasaient et devaient donc présenter une figure moins noire que celle des peuples dont la longue barbe couvrait plus que la moitié du visage, et si nous ajoutons que les Gaulois se battaient parfois tout nus, il sera facile de voir comment tout avait contribué à faire remarquer la blancheur de leur teint. *Galactas* (de *gala, galactos, lait*) était donc le nom le plus convenable et le plus vrai pour désigner les Celtes ; mot que Pausanias nous dit avoir été converti plus tard en *Galloi* ou *Galli*. Ce n'est donc que du temps de Diodore, qui écrivait après César, que ces noms génériques devinrent des noms spéciaux, et l'auteur sicilien nous donne cette nouvelle comme un fait qu'on ignorait avant lui, à savoir « qu'on n'appelait plus *Celtes* que les peuples placés entre Marseille et les Pyrénées, et que le mot *Gaulois* était réservé à ceux qui habitaient la Gaule depuis l'Océan jusqu'à la forêt Noire. »

M. Bullet et M. E. Salverte ont cru que le mot Gaulois venait de *gallu,* fort, brave, puis-

sant; et certainement voilà une étymologie qui expliquerait l'opinion de Pausanias d'après laquelle le nom de Celtes était un nom honorable. Mais voici deux difficultés : ce ne sont pas eux qui s'appelaient *Galli*, mais, comme César l'assure, ce sont les Latins qui leur donnaient ce nom, car eux-mêmes se donnaient le nom de *Celtes*. L'autre difficulté serait d'expliquer comment les Romains qui, comme les Grecs, appelaient barbares tous leurs voisins, auraient pu donner à leurs plus terribles ennemis le nom le plus honorable ; on sait que chez les peuples guerriers *virtus* était synonyme de valeur ; et enfin, comment ils seraient allés demander à la langue des Gaulois une appellation que nous avons vue être la même que Galates, puisque de *Galli* à *Galatia*, il n'y a pas plus que de *nigri* à *nigritia*, et que c'est là l'opinion et la coutume des historiens grecs et latins.

Ensuite, Pausanias lui-même et tous les auteurs classiques nous disent non-seulement que le mot Celte ou Galates désignait d'abord toutes les Gaules et toute l'Europe, mais que le mot Galli était beaucoup plus récent, ce qui prouve qu'il fallut un certain temps pour que le mot Galates fût ainsi modifié. Quant à ce

qu'avait d'honorable ce mot, il suffit de voir que le mot *blanc* a été en tout temps synonyme de *libre*, faisant contraste à *éthiopien* qui voulait dire *esclave* chez les Romains et les Grecs dès les temps les plus reculés, comme on peut le voir dans les classiques. Le docteur Virey lui-même a appelé l'attention sur ce phénomène etnographique dans son *Histoire naturelle du genre humain*, et c'est surtout chez les peuples slaves que l'on peut le mieux apprécier la distinction civile du *noir* et du *blanc*, même après que les couleurs se sont confondues et qu'il ne reste plus que le nom et le produit morale de la cause physique. (T. II, p. 65.)

Quant aux Américains, l'on sait que le mot *blanc* est absolument au mot *libre* ce que le mot *nègre* est en Europe au mot *esclave*.

Notre étymologie explique donc tout, et principalement comment des blancs *féroces*, *riverains* ou *quelque peu rembrunis*, ont pu s'appeler *Celtoscythes*, *Celtibères* et *Celtosyres*; cependant elle laisse encore une difficulté : l'opinion de César.

Lucien insinue dans le dialogue dont nous avons fait mention plus haut, que les Gaulois *(Keltoi)* connaissaient fort bien la langue d'Homère, et nous savons que 400 ans avant

notre ère, ils se servaient de l'alphabet des Grecs; ceux-ci, établis à Antibe, à Marseille et sur plusieurs autres points de la côte celtique, étaient donc en communication avec les Celtes, plusieurs siècles avant l'arrivée de César dans les Gaules. C'est César qui nous dit que les *Galli* s'appelaient *Celtes* dans leur langue. Ils avaient donc eu le temps de connaître, adopter et corrompre le nom de *Galates* que leur donnaient les Grecs.

Mais voici encore une autre considération : lorsque César s'informa du nom des Gaulois, savons-nous bien comment il leur posa la question? Supposons que directement ou par ses interprètes, il leur ait dit : *Quomodo nuncupamini? Quomodo vocatur natio vestra?* N'est-il pas clair que ce *nuncupamini* et ce *vocatur* peuvent aussi bien signifier : Comment vous nommez-vous? et comment vous nomme-t-on? Si dès-lors on a répondu : *Celtes*, est-ce bien étonnant que, quelques années plus tard, César rédigeant ses *Commentaires*, ait cru que c'étaient les Gaulois eux-mêmes qui s'appelaient Celtes? Leur réponse l'y autorisait, et tout dépendait de l'intention qu'il avait lorsqu'il leur fit ou fit faire la question.

Il est donc évident que notre opinion, basée sur la nature et la science, est très-conciliable avec celle de César et avec toutes les opinions qu'on a cru jusqu'ici inconciliables.

Au surplus, que l'on ne pense pas que l'étymologie que nous donnons ici soit de notre invention; il s'en faut.

Duchesne, dans ses *Historiæ Francorum scriptores*, cite la chronique manuscrite de Bernard Guidon, évêque de Paris, qui dit positivement : « *Gallia secundùm Hysidorum à candore nuncupata est.* » Et lui-même, dans la description de l'Europe, s'exprime ainsi : « *In his Gallia prius occurrit à candore sic dicta.* »

Nous ne faisons donc, en quelque sorte, que répéter, nous aussi, ce qui a déjà été dit, ou, si l'on veut, rappeler ce qui avait été oublié, prouver ce qui n'avait encore été qu'insinué.

C'est ainsi qu'on déterre parfois un vieux tableau, on essuie la poussière qui le couvre, et après avoir été frappé soi-même de la régularité des traits et de la vérité de l'expression, on démontre aux autres que l'ouvrage est de main de maître.

Les principes généraux auxquels j'ai cru devoir appeler ne seront peut-être pas inutiles

à ceux qui voudront cultiver la science des étymologies : J'ai établi, ou je le fais,

1° Que le dictionnaire de l'homme ayant commencé par un petit nombre de mots qui devaient cependant suffire pour tout désigner, tous les noms des choses un peu anciens doivent avoir une signification beaucoup plus générale que celle qu'ils ont aujourd'hui;

2° Que le caractère de la couleur étant un de ceux qui frappent les premiers et un des plus faciles à saisir et à employer, il est de toute nécessité qu'il joue un grand rôle dans le nom des hommes et des choses;

3° Que comme les plus anciennes histoires écrites nous viennent de l'Orient par les Grecs, qui *grécisaient* tous les noms d'origine *barbare*, c'est dans cette langue qu'il faut ordinairement chercher l'étymologie des peuples dont l'existence politique est depuis longtemps du domaine de l'histoire ;

Enfin, que la plupart des mots s'usent, et quelques-uns au point de devenir avec le temps méconnaissables et même de disparaître entièrement de nos langues ; principe d'une portée immense pour qui est à même d'apprécier les siècles écoulés depuis le langage de l'homme

sauvage jusqu'à la langue écrite (1), mais dont les conséquences ne détruisent point l'utilité de la science, car si elles nous empêchent de reconstituer une prétendue langue primitive basée sur des monosyllabes qui ne l'étaient pas il y a quelques siècles, elles ne peut pas nous priver des avantages des recherches linguistiques bien dirigées.

Le nombre de mots assez bien conservés pour nous indiquer leur origine, est toujours suffisant pour fournir à l'explorateur sinon des certitudes, au moins des indices qui n'attendent que l'appui des données scientifiques et le raisonnement pour devenir des axiômes incontestables, des vérités mathématiques.

---

(1) Dans sa *Cronologia de la razon*, après avoir bien distingué

La chronologie de l'univers,

Celle du globe,

Celle des êtres organisés,

Celle des hommes et enfin

Celle des nations qu'on confond ordinairement, quoique des millers de siècles séparent l'une des autres, l'auteur soutient l'opinion d'Hérodote, Aristote, Pline, Diodore, Manéton, Bérose, Lao-tseu, Diogène, Lucrèce, Bally, Volney et de Longchamp, quant à la présence de l'homme sur la terre que M. Reboul porte à 40,000 ans au moins.

DEUXIÈME PARTIE.

—

DE LA PRÉTENDUE LANGUE DES CELTES.

« Il faut, pour former une langue, un grand empire et une grande capitale. »
(Le marquis de FORTIA. Ann. de Hainaut, 2e partie du T. V, p. 221.

§ 1.

PEU D'ACCORD DES AUTEURS SUR LA LANGUE DES CELTES.

Larramendi Masdeu et beaucoup d'autres auteurs espagnols croyaient qu'il n'y avait eu jadis qu'une seule langue dans la Péninsule; Morhof en pensait autant de la Germanie; Micali croît que l'étrusque était la langue de toute l'Italie; Susmilch croit que le germain et le celte étaient deux dialectes de la même langue; Hervas avait cette idée de la langue cantabre et italique ou ibério-européenne; MM. Bullet et Martinière croyaient, au contraire, que le cantabre et le breton étaient la

langue celte; Ihre avait des idées encore plus étranges sur les langues de l'Europe; Pelloutier prétendaient que les Celtes, qui pour lui étaient les peuples de toute l'Europe, avaient une langue commune; et Milford, Scydelius, Bibliander, Court de Gebelin et une foule d'autres auteurs ont cru à une langue primitive, source de toutes les langues qui ont été parlées depuis sur toute la terre. A cela, il faut ajouter qu'aucun de ces auteurs n'a manqué de raisons à l'appui de son système, même en écartant tout ce que *suadere potest religio.*

Ces contradictions ne sont pas bien difficiles à expliquer. On n'écrit pas sur le nom, la langue ou les fastes d'une nation sans un motif, sans un vif intérêt pour le peuple dont on se fait l'historien. Le travail de l'auteur se confond bien vite avec le sujet qu'il traite, et il a bientôt pour l'un et pour l'autre la même tendresse. Rien ne nous est plus précieux que ce qui nous coûte cher, et l'enfant de nos veilles, l'être de prédilection de notre esprit, le devient bientôt aussi de notre cœur. Dans son enthousiasme, l'auteur prend ses désirs pour des réalités; son peuple est le plus sage ou le plus vaillant, le plus nombreux, le plus ancien de tous les peuples. C'est de ce peuple grand,

extraordinaire, unique, que tout est venu; et comment ce peuple n'aurait-il pas eu une langue à lui?

Mais le philosophe, qui ne voit dans tous les peuples, dans tous les hommes, que l'humanité, et ne sent de prédilection que pour la vérité, la cherche, lui, non dans *des faits isolés,* mais dans la pluralité des faits, dans cette masse de données qui forme la règle, et qui est aux exceptions ce que l'Océan est à un verre d'eau, le soleil à un ver luisant, le langage du tonnerre et du volcan à celui de la mouche et de la fourmi.

§ 2.

LES LANGUES N'ONT PAS TOUTES UNE SOURCE COMMUNE.

Nous ne nions pas ce que Maltebrun appelle un *grand fait* : « la connexité primitive entre les langues qu'on a surnommées indo-germaniques, et qu'on pourrait aussi bien, ajoute ce savant, surnommer *persano-gothiques* ou *sanscrito-slaves,* ou rien du tout. » Nous savons aussi les affinités qu'il y a du karalite à l'esquimal, du danois au suédois, du lapon au hongrois, du kirghiz au turc, du semitique au copte, etc.; mais quand sur plus de deux mille

langues, il y en aurait une centaine qui eussent des rapports entr'elles, doit-on dire que toutes les langues dérivent d'une seule ? Je vais plus loin : j'établis que quand sur deux mille langues, on n'en trouverait qu'une seule bien différente de toutes les autres, ce seul fait suffirait pour renverser tout le système des unitaires. Cependant il est bien prouvé par la grammaire et les vocabulaires des langues encore existantes, qu'il y eut et qu'il y a, rien qu'en Europe, sinon 200 langues diverses, comme l'indique la classification de Pallas, mais plus d'une douzaine au moins d'idiômes, dont le fond et la forme sont absolument distincts. Telles sont : 1° le karalit ou groënlandais ; 2° le lapon ou finnois ; 3° le scandinave ou suédois ; 4° le teuton ou allemand ; 5° le turc ou ouïgour ; 6° le slavon ou illyrien ; 7° le basque ou cantabre ; 8° le grec ; 9° le latin ; 10° le breton ou gallois ; 11° l'irlandais ; 12° le batave ; 13° l'étrusque, ainsi que nous le démontrons dans notre troisième partie.

§ 3.

L'ANALOGIE OU LA DIFFÉRENCE DES CARACTÈRES ALPHABÉTIQUES NE PROUVE NI EN FAVEUR NI CONTRE UNE LANGUE PRIMITIVE.

Quoique l'écriture remonte bien plus haut qu'on ne le pense ordinairement, même en mettant de côté ce que Strabon a dit des Turdétans, et Pline des Babyloniens; un peu de réflexion suffit pour voir que la langue alphabétique n'a pu être créée que des milliers d'années après que la langue parlée fût un peu formée; et quand toutes les langues écrites n'auraient qu'un seul et même alphabet, cela prouverait peut-être que cette science, *la plus belle création de l homme,* a pu se propager; mais cela ne prouverait aucunement que les langues parlées qui se serviraient des mêmes lettres eussent les mêmes combinaisons de lettres dans leurs mots, et de mots dans leur syntaxe. Le suédois, le polonais et le français, qui s'écrivent avec des lettres de l'alphabet latin, n'ont rien de commun entr'eux, pas plus que le copte avec le grec dont il a emprunté les caractères alphabétiques; ou le turc avec l'arabe. Cependant il ne faut pas croire pour cela qu'il y ait tant d'analogie qu'on l'a cru entre les différents alphabets connus.

Ni le nombre des lettres, ni la place qu'elles occupent dans l'alphabet, ni leur son, ni leur figure, ne présentent un caractère d'affinité dans les langues alphabétiques. L'alphabet samaritain ne forme point ses lettres comme les alphabets hébreux; l'éthiopien en diffère autant que l'ibérien et l'arménien; et les alphabets indoux, qui différent de tous ceux-ci, ne ressemblent pas non plus aux isocèles du Zend, langue dont on croit que dérive le sanscrit qui est aux langues de l'Inde ce qu'est le latin aux langues du midi de l'Europe. Ce que nous avons dit de ces langues, nous pourrions le dire du russe, de l'illyrien, du mongol, du mandtchoux et de beaucoup d'autres idiômes dont l'alphabet a été inventé plusieurs siècles après la formation de la langue parlée. Ces alphabets sont tous différents les uns des autres ou par le nombre, ou par l'ordre, ou par la figure et le son des lettres.

§ 4.

DES LETTRES.

Le nombre et la qualité des lettres, la manière de les prononcer et d'en former des syllabes; les mots et leur structure grammaticale, la place que ces mots, déclinés ou non, tiennent

dans la syntaxe, leur signification, le mécanisme intime en un mot de beaucoup de langues, et leur génie; tout cela est si différent, qu'il faut vraiment ou ne pas les connaître, ou bouleverser toutes les idées reçues pour en conclure qu'elles sont toutes dérivées d'un seul et même idiôme.

La brièveté de cet ouvrage ne nous permettant pas d'entrer dans de grands détails, nous nous bornerons aux contrastes. Nous en trouverons quelquefois entre des langues dont le fond est aujourd'hui de même origine, mais qui, par la différence de l'accent et de leur manière de tourner les phrases, nous prouvent que l'arbre sur lequel on a greffé la dernière langue n'était pas de même nature que la greffe.

Nous ne parlerons donc pas des lettres *serviles* et *radicales* de l'hébreu, des *solaires, lunaires* et *malades* des Arabes, ni de ces *nunnations* propres au Turc et connues en quelque sorte aux Polonais, aux Francais et aux Portugais dans leurs nasales.

Nous ne dirons rien non plus du *yatac* et du *rotac*, lettres de permutation dans le thibetain ou boutan, ni des accents *rois* et *ministres* de la langue de Moïse, ni de son *daguesh* qui double les lettres, ni de son *raph* qui en adoucit

la prononciation; ni du *yala* mandtchou qui sert à rattacher les phrases entr'elles, ni de cent autres mots explétifs ou remplitifs: idiotismes qu'on remarque dans les lettres, les mots, les phrases et la ponctuation des différentes langues (1).

---

(1) Ce travail, nous l'avons partiellement indiqué dans notre *Cosmoglotte*, ouvrage que nous aurions présenté à l'Institut au lieu de celui-ci, si le sujet (*Essai d'une langue universelle*) ne se fût pas trop éloigné du programme.

La *Cosmoglotte* qui, sans altérer l'alphabet, ni les mots des langues européennes, est un précis des principales beautés des langues les plus remarquables et dont on a retranché tout ce qui nuit à l'économie de temps, de matière et de fatigue dans les autres. C'est le résultat de l'étude plus ou moins intime de plus de cinquante langues. Par son petit nombre de règles toutes sans exception, elle peut être apprise en peu de mois, et, par sa concision, elle pourra contenir en un seul volume ce que les plus précises ne pourraient renfermer en deux.

Elle sera incessamment publiée, si cet *Essai sur les Celtes* est favorablement reçu ; et sera précédée d'une notice sur les onze auteurs qui ont tâché de réaliser le projet de Leibnitz et le désir de Volnay, avec une explication des motifs qui les ont fait tous échouer, écueils que nous croyons avoir évités, éclairé par leur naufrage.

Les langues du Midi prononcent toutes leurs lettres; le français, le danois, l'anglais, l'hébreu, etc., en ont de quiescentes ou muettes.

L'éthiopien n'a que deux voyelles libres : l'*alph* et l'*aïn* qu'on prononce cependant de six manières différentes.

Le tagale et le turc n'ont que trois voyelles, et ce ne sont pas les mêmes.

Le tibétain a quatre voyelles, l'italien cinq, le français six, en comptant l'*ou* qui est le *u* naturel de toutes les autres langues de l'Europe.

L'anglais sept avec son *w;* enfin, le coréen neuf, le russe douze, et l'arménien quatorze, nombre des voyelles hébraïques dans la langue ponctuée, quoiqu'elle n'ait que l'*alph*, le *vau* et le *jod* dans son alphabet.

Tandis que ces dernières langues ont quatorze voyelles, il y a des alphabets anciens dont les lettres arrivaient à peine à ce nombre. On sait combien de nouvelles lettres les Grecs et les Latins ajoutèrent à leur premier alphabet.

Le suédois de l'Edda et l'ouïgour n'ont que seize lettres en tout; le mandtchou vingt; l'italien et presque toutes les langues sémitiques vingt-deux; l'arabe en a trente-neuf; le slave quarante-trois, et le sanscrit cinquante,

ce qui prouve, ainsi que la multitude de ses flexions et de ses synonymes, que c'est une langue composée, comme l'arabe et le grec, de beaucoup d'autres différentes.

Nous ne dirons rien des alphabets syllabiques de quelques langues, tel que l'éthiopien. Le nombre des signes chez ce dernier monte à 202; les caractères idéologiques du chinois montent à près de 60,000; et le P. de Rhodes dit des annamitiques qu'ils sont « *pene innumeri.* »

Il y a plusieurs centaines de langues exotiques qui manquent tantôt de l'un, tantôt de l'autre de nos sons européens; et d'après le P. Hervas, qui a eu plus de moyens et plus de facilité que tous les linguistes du monde pour l'apprendre, les sons nasaux, pectoraux, gutturaux, interpectoraux, interpectogutturaux, propres aux différentes langues du globe, sont presque infinis; même parmi les langues de l'Europe, il n'y en a pas deux dont toutes les lettres se prononcent de la même manière; pas une seule qui n'ait quelque voyelle, quelque consonne ou quelque syllabe ayant un son particulier. Nous n'indiquerons que le *th* et le *ch* grec, le *tio* latin, le *w* anglais, l'*l* polonais et gallois, l'*n* espagnol, l'*lh* portugais

et son *d*, les nunations slaves, puis des *kh*, des consonnes accentuées, des sons doubles, des sons plus ou moins forts, tels, que depuis l'*r* guttural des Provençaux à l'*r* anglais de *morning*, on peut tracer, rien qu'en Europe, plus d'une demi-douzaine de nuances très-distinctes pour une oreille attentive et exercée. C'est surtout par la prononciation de l'*r* que l'Espagnol reconnaît l'étranger et en est reconnu à son tour. Nous avons parlé ailleurs du *c* et du *g*, nous dirons quelque chose du *b*, de l'*f* et de l'*l*.

Le *b*, qui est la neuvième lettre de l'alphabet éthiopien, manque à onze langues américaines, au chinois, au taïtien et à d'autres langues. Les Perses, les Arméniens et les Allemands le prononcent avec un son dur; les Cantabres, les Grecs modernes, les Gascons et les insulaires de la Méditerranée ne le distinguent presque pas du *v* qui est le *bh* gallique et l'*f* breton; le karalite et le mandtchou ne peuvent commencer aucun mot par cette lettre.

Le *d*, qui est la huitième lettre de l'alphabet arabe et la dixième du persan, est prononcée comme un *r* par les Chaymas qui disent *choraro* pour *soldado* (soldat) en espagnol; elle est rem-

§ 6.

LONGUEUR DES MOTS.

Le grec ancien a deux cents monosyllabes, le latin en a une vingtaine de plus; l'espagnol n'en a que la moitié du latin; le portugais en a près de trois cents; l'allemand en a plus de mille; l'italien n'en a que quarante; le hollandais en a deux mille quatre-vingts; et le suédois en a cinq cents dans la seule lettre *s* qui manque au guarani et à l'aztèque.

Quant au français, de même que l'on ne trouve pas un seul vers de la *Henriade* sans un *r* ou un *l*, on n'en trouve pas non plus sans un monosyllabe; il y en a parfois un nombre étonnant; qui ne connaît pas ce vers de Racine :

«Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.»

Tandis que les langues chinoises sont toutes composées de monosyllabes, le sanscrit et plusieurs autres langues de l'Asie, le groënlandais et presque toutes les langues *par aglutination,* peuvent former des mots de trente, quarante, cinquante et soixante lettres.

En parlant de ce que l'on paye à la poste pour en retirer les lettres, nous disons *le port.* Eh bien! pour exprimer ce monosyllabe, les Mexicains sont obligés de dire *amatlaquilolit-*

quitchattaxtlahuili; et Balbi nous a donné dans son Atlas etnographique un mot esquimal (*sanigiksiniariartokasuaromorriatittogog*) qui a treize lettres de plus qu'*anticonstitutionnellement*, le plus long mot de la langue française; mais on en trouve encore de plus longs dans les Litanies de Boudha.

§ 7.

DE LA STRUCTURE DES MOTS.

Le cantabre affixe l'article et la préposition qui a son nombre singulier et son nombre pluriel dans cette langue (1).

Les Lapons et les Hongrois, qui affixent aussi cette partie du discours, ont autant de cas que de prépositions; de *fa* (bois) ces derniers peuvent former *fàtol*, *fabul*, *fàrol*, *faval*, *fahert*, *fàhoz*, *fanal*, *fara*, *fan* et *faba*, qui sont les prépositions correspondantes au *ex*, *de*, *cum*, *pro*, *in*. *ad*, *apud*, *supra* et *subter* des latins. L'italien, le portugais et l'espagnol affixent

---

(1) *Erri-an*, dans l'endroit; *erri-etan*, dans les endroits. *Erria* étant le singulier et *erriac* le pluriel, il faudrait dire *erriac-an* ou *errianac*, si la préposition n'avait pas son pluriel.

le pronom personnel *fargli*, lui faire, *tero*, l'avoir, *decirla*, lui (à elle) dire. L'hébreu et le lapon préfixent la conjonction que d'autres langues affixent; et le premier préfixe aussi, comme le latin et le teuton, la préposition, en même temps qu'il affixe le pronom possessif que l'anglais préfixe dans les mots *mylord* et *mylady*, et le français dans *monsieur*, *madame*, *monseigneur* et *mademoiselle*.

Oubémessib, qui veut dire *et dans la chaise* en hébreu, est composé de *ou* et, *bé* dans, *moussib* siége (d'*issib*, s'asseoir). *Bathou* est composé de *be*, dans, *ath*, temps, et *ou* qui représente le pronom possessif.

Les Latins et les Polonais affixent leurs pronoms personnels; et il y a des langues, comme les américaines et toutes celles que M. de Humboldt a si bien définies, qui préfixent, infixent et affixent tous les mots d'une phrase, tandis que le français n'aime pas plus l'*agglutination* que les langues chinoises qui sont, comme on sait, monosyllabiques.

Les langues germaniques préfixent les prépositions au verbe dont elles se séparent en certains cas; le latin sépare aussi le *nequidem* (*ne ego quidem*), ainsi que les Français séparent le *ne pas* et *ne point*.

L'allemand et le cantabre disent *geben sie : ecatzu* (donnez-vous) pour l'impératif *donnez*, postposant le pronom personnel, ce que nous ne faisons qu'à l'interrogatif.

L'Anglais dit *I give it to him*, je donne le à lui ; nous mettons les trois pronoms ensemble et disons *je le lui donne*.

Le Portugais place le pronom relatif entre le radical et la désinence dans l'optatif et le futur.

§ 8.

DE L'ARTICLE.

Tandis que le grec, qui n'en a aucun besoin, puisque sa langue est déclinante, a trente articles définis, l'allemand n'en a que six, l'espagnol cinq, le portugais quatre, le français trois, le cantabre deux, l'arabe et l'anglais un seul dont se passent les langues latine et polonaise, l'hébreu et cent autres.

Nous disons quel homme, l'anglais quel *un* homme, l'allemand quel *pour un* homme ; le grec met souvent l'article entre l'adjectif et le substantif; le cantabre l'affixe au nom : *sua*, le feu; *suac*, les feux; de *su*. Donnez un peu de feu, *ecatzu sua pisco bat;* mot à mot, *donnez-vous feu le peu un*. Cette construction du can-

tabre doit sans doute nous paraître étrange, mais celle du formosan et de mille langues du vieux et du nouveau continent ne le sont pas moins.

§ 9.

DES NOMBRES.

Le breton a près de cinquante manières de former le pluriel de ses noms, le cantabre une seule. Le chinois, le vallon et quelques autres langues ne donnent pas de pluriel aux choses non animées; le tamanaque, au contraire, leur en donne de particuliers, ce qui porte ses nombres à sept, devant qui le duel des Slavons, des Grecs, des Arabes, des Araucans et des Esquimaux, n'est, comme on le voit, que très-peu de chose. Il n'y a qu'un dialecte des Lapons qui ait le duel, celui de la Finmarke; et les Kymres ne l'emploient que lorsqu'il s'agit des doubles membres du genre humain.

Daon pour le masculin et *dion* pour le féminin, marquent le pluriel en breton; on les place devant le nom qui dès-lors n'altère plus sa terminaison.

En lapon et en hongrois, le substantif qui est accompagné d'un nom numéral ne se met jamais au pluriel, ce qui est assez logique.

Enfin, l'hébreu termine ses pluriels avec *im*, les Allemands en *en*, les Italiens par une voyelle. plusieurs langues en répétant le mot; et il suffirait de parcourir les différentes manières de compter pour voir si, comme le disait Court de Gebelin, les langues ne sont que des dialectes d'une langue primitive, ou si elles sont aussi différentes les unes des autres qu'il est possible de l'être.

§ 10.

DES GENRES.

Il n'y a rien d'aussi arbitraire que le genre des noms de choses dans les langues qui en ont.

Je ne connais pas deux langues chez lesquelles les entités non animées aient les mêmes genres.

Les Chinois, les Cantabres et les Anglais ne donnent de genres qu'aux choses animées. Dans quelques-unes, comme dans le turc et le malais, on ajoute au nom générique le mot *mâle* et *femelle* tout entier. C'est ainsi que *balou laki laki* veut dire veuf en malais, et *balou parampouan* veuve. Le copte forme souvent son féminin rien qu'en ajoutant l'article au masculin; l'adjectif n'a point de flexion, et-

quand il est seul, on en indique le genre avec l'article.

L'anglais fait quelquefois le féminin avec le pronom personnel : *she goat*, une chèvre. Mais il a plus de vingt manières de faire son féminin.

Les rivières, les montagnes et la mort sont du genre masculin en hébreux; les pieds et les bras sont féminins.

Sang, miel, sont féminin en espagnol, comète est masculin; ongle est féminin en italien, planète est masculin; voyage est féminin en portugais, ainsi que carosse, qui n'est masculin en français que depuis Louis XIV.

En grec, la loi, la maison, la guerre, sont masculins; le livre, le rossignol, le cheveu, sont féminins; l'animal est neutre comme en latin et en allemand, langues qui, sans être d'accord entr'elles, donnent un tout autre genre encore aux noms mêmes des choses animées; ainsi, la fille et l'enfant sont neutres dans l'allemand, qui dit encore *la soleil* et *le lune*; la bouche est aussi masculin, les yeux sont neutres, et le nez est féminin. Ce nez est masculin en grec si on l'exprime par *mucter*, et féminin quand on emploie *ris*. Voici le grec qui a plusieurs mots pour dire nez, et le turc, le kirghis, le comman et toutes les langues

ouïgour n'ont qu'un seul mot pour dire bec et nez. C'est sans doute une nouvelle preuve de l'identité des langues; car il doit se trouver très-probablement si peu de nez et de becs dans certains climats, qu'il n'est pas étonnant de trouver des peuples ayant à peine un mot pour les distinguer! En chinois, le caractère *pie* désigne à la fois le nez, les narines et un père de famille.

§ 11.

DES VERBES, DE LEURS VOIX ET LEURS MODES.

Ne parlons pas des voix; le turc en a six : la naturelle, la négative, la coactive, l'impossible, l'égoïste et la mutuelle. Ces six voix pourraient en former plus de cent avec leurs combinaisons mutuelles. La voix passive, qui est commune au slavon et au scandinave, ne s'exprime point par la terminaison dans le copte, *sed è sensu et circumstandis determinanda est*, selon Sholtz. Le karaïte a la voix négative comme le turc et presque toutes les langues *agglutinantes*.

Ne parlons pas des modes; certaines langues n'en ont qu'un, le punique deux (l'indicatif et l'impératif), l'anglais en a trois en y ajoutant l'infinitif qui est le *masdar* en arabe; le français en

a quatre, le latin cinq avec le gérondif et sans le supin, le grec en a six, et d'autres langues en ont encore davantage; le lapon a aussi son gérondif et son supin.

Faut-il parler de leur emploi: le *que* veut le subjonctif dans les langues dérivées du latin, et l'indicalif en turc; le lapon remplace le *ut* des Latins par un affixe.

Ce subjonctif, qui fournit des personnes à l'impératif dans quelques langues, dans d'autres, est remplacé par le futur, et il manque à la langue russe.

Plusieurs langues ont des doubles modes, d'autres n'en ont point; par exemple, le chinois où, comme parfois en anglais et en turc, le substantif est la racine du verbe, *invariable* dans plus d'une langue.

§ 12.

DES TEMPS.

Tandis que le russe a huit temps, le punique matlhésien n'en a que deux; *n'hhob* veut également dire en cette langue j'aime et j'aimerai; c'est ce qui a lieu dans celle des Coptes et dans plusieurs autres; le punique a aussi un seul passé, comme l'anglais et les langues germa-

niques. Rien ne semble plus nécessaire que de se bien entendre sur les temps, et rien n'est pourtant plus négligé. Ne parlons point des temps du mode subjonctif: il n'y a pas deux langues qui en fassent le même emploi dans toutes les circonstances.

Le latin n'est pas le seul qui emploie le *odi*, le *memini* pour le présent, et l'allemand dit : *wann es zeit ist, so verde ich kommen*; mot à mot : *quand il temps est, ainsi devenir je venir*, pour : quand il sera temps je viendrai. Nous disons : je dis, j'unis, je bénis, pour le passé et le présent, et l'anglais a des verbes qui, tels que *put*, *let*, *cast*, *cost*, ne changent qu'à la seconde et troisième personne singulière et au gérondif.

Le russe supplée au subjonctif, qui lui manque, par des prépositions, et le kymre ou breton dit : *Il faut que je ferai* pour *il faut que je fasse*. ce qui est beaucoup plus juste, car l'action ne peut que suivre la réflexion et est forcément future.

L'arabe a plusieurs particularités dans le verbe. Le *masdar* remplace l'infinitif; c'est ainsi qu'on appelle la troisième personne du passé dans les verbes arabes; ce *masdar* est souvent le substantif ou l'adjectif, il peut être

aussi l'adverbe et le participe, le nom de lieu, etc. : en ajoutant seulement un *m*, on aurait le nom de l'instrument, d'*ecrivit*, plume, de *fila*, fuseau, de *ouvrit*, clé; enfin, avec une petite modification encore, on peut former treize autres verbes du *masdar* d'un seul. C'est l'arabe, surtout, qui, pour donner plus d'énergie à l'expression, fait précéder le verbe du gérondif et dit : *en tuant il le tua*.

Les verbes de l'hébreux ont encore un mécanisme spécial. Il y a sept *édifices* ou conjugaisons, et trois genres, puis quatre ordres : *le parfait*, *le définissant*, *le quiescent* et *le gemeté*. Ces ordres se subdivisent en quinze espèces, selon que la racine est une lettre muette ou mobile, que l'on conserve où que l'on perde la lettre radicale, et selon la position des lettres.

Presque tous les verbes qui prennent l'accusatif en latin, ont le datif dans les langues sémitiques, cas que l'espagnol a conservé dans les régimes de personne : *quiero à Pabl, j'aime à Paul* au lieu de *Paul* tout court.

Ses concordances ne sont pas moins bizarres. Tantôt c'est un nom pluriel qui prend le verbe au singulier, ou un participe qui s'accorde avec le nom qui qualifie le sujet, tel que *vox sangui-*

nam fratris tui clamantium ad me; tantôt un substantif qui prend la place de l'adjectif superlatif : *sois benediction* au lieu de *summe benedictus*; tantôt des manières de parler qu'on ne saurait rendre qu'avec des caractères hébreux; tantôt le verbe pour l'adverbe : *magnificat facere* pour *magnifice facit*, outre le *non moriendo moriemini* pour *nullo modo moriemini* qui rappelle l'arabe, et les autres langues sémitiques.

Enfin, les langues slaves ont plusieurs infinitifs qui précisent l'action avec leurs temps correspondants dans le passé et le futur, tandis qu'elles n'ont pas de conditionnel.

Beaucoup d'autres langues ont pareillement multiplié le mode de leurs conjugaisons. Le lombard, le breton, le copte et d'autres langues emploient le verbe *fa*, *ober*, *ihre* qui correspond au *do* des Anglais (*facere*) pour conjuguer le verbe. Les Bretons et les Cantabres ont plusieurs manières de conjuguer leur verbe, et dont une seule, celle que nous venons d'indiquer, aurait quelque point de contact dans ces deux langues ; elle consiste à affixer ce que le celte sépare et met devant l'infinitif. *Eguin* veut dire *faire* en basque, et cet *eguin* peut faire un verbe d'un nom. *Etztul* est la toux, *etztuleguin* c'est tousser; il dit encore *borcatu*

violer, de *borca* violence; *lurindu* parfumer, de *lorea* fleur. Il y a certainement là une forte analogie entre ce *du* et le *do* anglais qui se prononce de même ; mais ni *eguin* ni *do* ne son pas *ober* ; et si la manière bretonne est commune au lombard et à l'anglais, la cantabre l'est avec toutes les langues qui affixent un son à leur infinitif; car, comme nous l'avons déjà observé, que pourrait être le *re* latin et le *en* teuton, sinon un abrégé de *facere*, *agere*, *machen*, *lassen* ou quelqu'autre mot équivalent? Au reste, le cantabre et le breton sont aussi différents qu'il est possible à deux langues de l'être.

Pour en finir, le turc n'a qu'une conjugaison sans verbes défectueux, tandis que le grec n'en a pas une seule parfaite, et que selon Crantz, cité par Balbi, le karalite peut conjuguer un verbe de cent quatre-vingt manières différentes.

La racine du verbe que l'arabe tire de la troisième personne du passé, le hongrois et le lapon la tirent de la troisième du présent, le latin de la seconde de l'impératif, et le breton de ces deux personnes :

Lapon : Lem, lek, le.
Sum, *es*, *est*.
Latin : Facio, facis, facere, fac.

Breton : Karan, karez, kàr, kar.
Amo, amas, amat, ama.

D'autres le tirent de l'infinitif, et quelques-uns n'en ont point de fixe.

Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails sur la différence de structure entre les diverses langues, parmi lesquelles quelques-unes font accorder l'adjectif avec le substantif, et d'autres, comme le chinois, le cantabre, l'anglais, le lapon et le tamoul, s'en abstiennent (1) ; quelques-unes ont des pronoms personnels et d'autres en manquent : une partie s'y prend d'une manière, et l'autre d'une toute différente, pour faire des mots et les caser dans les phrases. Nous passerons donc à l'examen de ces mots qui, d'après M. Klaproth, sont le moyen le plus sûr pour connaître l'affinité des langues. C'est ce que M. Rémusat a laissé dans le doute, et que nous ne déciderons pas.

§ 13.

DES MOTS.

Nous avons déjà vu que ces mots sont composés avec plus de voyelles dans une langue et

---

(1) L'arabe met l'adjectif au féminin singulier pour le faire accorder avec le masculin pluriel.

plus de consonnes dans l'autre; monosyllabes dans celle-ci, polysyllabes dans celle-là; formés d'après des lois différentes, et placés dans les phrases d'après des syntaxes diverses, nous allons démontrer que ces mots, comme l'expression des choses et des idées, des mouvements et des manières d'être, n'ont point cette analogie orthographique et phonique que prétendent avoir trouvé les partisans de la langue primitive dans les acceptions identiques.

§ 14.

1re preuve.

Entrons dans l'intérieur de la famille, et commençons par les mots de parenté. Nous avons expliqué ailleurs les causes physiques qui empêchent l'enfant d'employer d'autres lettres que des labiales ou des linguales pour appeler son père et sa mère; nous ne confondrons donc pas une cause physique avec une cause linguistique; mais laissons là cette règle qui a ses grandes exceptions (1), et nous verrons

---

(1) Voyez ces noms dans les langues de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie, dont Balbi donne le tableau synoptique dans son Atlas ethnographique.

comme tous les autres noms changent. Le turc n'a pas de mot pour dire sœur, il est obligé de dire *frère-femelle*; le hongrois n'a pas le mot frère qui exprime, soit l'aîné, soit le cadet, et est *batya* et *otse* en hongrois; nous n'avons pas de mots collectifs pour dire à la fois frères et sœurs, qui est le *geshwister* allemand; le *sedskende* danois, qui veut dire frère et sœur, s'emploie aussi pour fils et fille en Norwège, dans le sens de progéniture. Les Italiens disent, comme les Latins, *prole* aux enfants des deux sexes pris collectivement, et *genitori* au père et à la mère. L'anglais, les langues germaniques, les scandinaves, etc., ont un mot pour *fille* par rapport aux parents, c'est le mot *dogther*, d'origine grecques, et puis un autre mot, Madchen, *girl*, pour fille, *puella*. Ce *girl* est le féminin du *Kerl* allemand, qui est le *garçon* de la langue française actuelle et semble l'ancien *gars* qu'on prononce *gar* dans plus d'un patois du Nord. Le *bachelor* (garçon) anglais a son féminin dans la *bacel e*, lorrain, qui signifie fille. Le mot *caca* signifie en malais la sœur ou le frère aîné. Le cantabre, au contraire, a deux mots pour exprimer sœur: *arreba* quand c'est le frère qui l'appelle, et *aizpa* quand c'est la sœur. Le turc a un mot

particulier pour désigner la femme du frère du mari, *elti*. Dans le hongrois et le lapon, les noms de parenté augmentent leur richesse. En lapon, les oncles du côté du père, et les tantes du côté de la mère, ont deux noms, selon qu'ils sont plus jeunes ou plus vieux que le père et la mère; à quoi Sajnovics ajoute: *Aliter prolem fratris senioris, aliter junioris appellant*. Le grec a aussi beaucoup de ces mots qui manquent à d'autres langues européennes; mais c'est au fond de l'Asie et en Amérique qu'il faut les aller chercher.

Le timuacana surtout les a par centaines, avec des variantes à ne jamais en finir; non-seulement le père du gendre et de la bru, ses frères, ses oncles et tous les parents de ces parents, jusqu'à une très-grande distance, ont leurs noms particuliers; mais le père qui, vivant s'appelle *itina*, mort s'appelle *silei-nona*; la mère, *ysa* de son vivant, et *ibinema* lorsqu'elle est défunte. Ces parents ont encore un nom s'ils ont des enfants, et un autre s'ils n'en ont point ou les perdent. Les enfants eux-mêmes appellent *itora* (grand-père) leur propre père et leur oncle s'ils perdent leur mère; et si c'est la mère qui devient veuve, ils l'appellent *nibira* ou *aicula*; le survivant des parents appelle *pi-*

licua les orphelins, et ceux-ci cessent de s'appeler du nom de *frère* et s'appellent *hiosa*. Le père ne se sert pas du même nom que la mère pour s'adresser à ses enfants : le père les appelle *kiena* et la mère *ulena*; le nom de frère et de sœur change aussi, comme en tartare, selon l'âge de celui qui adresse la parole, et chacun d'eux a son nom particulier qui est le même dans toutes les familles, comme chez nous l'aîné, le puîné, le cadet; mais sur une plus grande échelle. Il en est à peu près de même pour les cousins. Enfin, j'ai compté cent trente-deux noms d'homme lorsqu'il s'adresse à ses parents des deux sexes; plus de soixante de la femme, sans les épicènes, et plus de quarante collectifs comme les fils des deux frères, la mère et la fille, etc. La langue aimara a quatorze noms caractéristiques pour désigner les différents âges des deux sexes. Le premier, *hua-hua*, répond à nouveau-né; et ce mot, évidemment onomatopéen, loin d'amener aux opinions de M. Eichoff, incline vers celles de M. Charles Nodier qui a établi dans sa *Linguistique* que : « *L'homme a fait sa parole par imitation.* » Nous avons vu dans la première partie que le nom d'homme n'est pas moins varié. Le slavon appelle l'homme *zlonerz*, l'allemand

man, le cantabre *guizona*, le grec *aner* ou *anthropôs*, l'hébreu *adam*, le scandinave *karl*. Le *den* breton est le *hic* et *hæc homo* du latin, mot que M Eichoff dérive du mot *bhû* (naître), tandis qu'il fait dériver bœuf de *gâ* (créer), deux mots de la langue sanscrite qui, pour ce savant, serait, comme nous l'avons déjà dit, la langue type et mère de toutes les langues du monde. Nous ne voyons cependant pas quelle analogie il peut y avoir entre les noms d'homme que nous venons de désigner et le mot *bhû*; pas plus qu'entre ce mot et *orang* ou *katsi* qui sont encore le nom de l'homme en malais et en géorgien, langues qui, comme le grec, ont plus d'un synonyme de ce nom. Ces hommes ou ces familles ont dû avoir une habitation; il est facile de prouver par la linguistique que le nom de maison est aussi divers que tous les autres mots.

L'analogie frappante que j'ai trouvée entre les noms d'habitation et ceux :

De hauteur, de terre, de vallée, de nation, d'eau, de bois ou d'arbres, de caverne et de son entrée, de forteresse, d'animal, de singe, d'homme, de femme, de chef, de famille, de réunion, d'enfant, de scélérat, de bercail, d'auberge, d'hôtel, de barque et de charriot,

dans l'une ou l'autre langue, nous ont fait considérer cette matière comme assez intéressante pour consacrer nos études à un *Essai spécial sur la première habitation des hommes*, dont nous espérons publier bientôt les résultats. Nous nous bornerons donc à faire ici quelques observations sur un petit nombre de ces noms de maison.

Can en catalan; *canaltota* veut dire enfant dans la même langue.

Mas en limousin, de *mansio* ou de *masure, mesnage* (provençal), *ménage* (français).

Dounos et *domos*, grec.

Haus (germanique), *huis* hollandais. *Uscio* veut dire entrée de la maison en italien.

Hut, *cabane* en hollandais, *garde des troupeaux* en allemand. Je ferai remarquer que chez les peuples bergers on se sert souvent d'une petite hutte portative où se place, la nuit et durant le mauvais temps, le pâtre qui garde le troupeau. J'ai vu en Cerdagne de ces huttes où le berger pouvait tout juste se coucher de tout son long. Ce *hut* n'est évidemment qu'un couvert, et ce mot est aussi semblable au mot de chapeau dans toutes les langues du Nord, que le mot *chapeau* l'est à celui de *cabane*.

Les Italiens disent *capello* et *capanna*, *hat*

en anglais et *hut* en allemand signifient le chapeau.

Albergo. bercail, auberge; *meson* en espagnol signifie aussi auberge, de berger et de *berg.*

Ostello hôtel, *ostal* en provençal. Ce mot est à *ost* (fromage en danois) ce que le *casa* et *casale* italien est au *caseus* latin.

Tous les mots qui servent à désigner une maison publique semblent avoir servi d'abord à nommer une habitation quelconque : hôtel, *stathmos*, *taberna*, *caupona* (de cabane), *meson herberg.* Pour une maison, on dit parfois *un chez soi;* ce *chez* ne serait-il pas encore le *casa?*

Le préfixe du mot *intrare* ou mieux la préposition *in,* qui est si générale dans les langues de l'Europe, je crois la reconnaître dans l'affixe du *cabin* anglais, et peut-être dans notre *cabane, benne, sentine, cantine, cuisine, saline.* Ce monosyllabe aurait-il jamais signifié habitation? N'en doutons pas. *Inn* signifie auberge en anglais; *houne,* maison en finnois; et *janua,* porte en latin.

Ce dernier mot a besoin de quelque explication.

Aujourd'hui encore, en Espagne et ailleurs, il y a des villages accolés à des montagnes, dont la plupart des maisons sont creusées dans le

sein de la terre ou du rocher; cela a dû arriver nécessairement chez les premiers hommes qui habitaient des cavernes faute de savoir se construire des maisons. L'histoire nous le dit, et la linguistique nous le démontre. Dès-lors, le mot ouverture, porte, *uscio*, *janua*, a pu être synonyme de *haus*, *inn*, maison. La montagne, qui est à proprement dire la maison, l'habitation, n'appartenant pas tout entière au même individu, celui-ci ne pouvait dire *ma montagne;* encore moins *ma maison,* car il ignorait peut-être qu'il en existait; il n'a pu dire que *ma porte, mon entrée. Baraque* a aussi signifié habitation; et *barque,* qui est encore l'habitation de ceux qui vivent sur l'eau, semble être à baraque ce que le *cabin* anglais est à cabane, ou notre chaloupe au *chalupa* slave qui veut encore dire cabane.

Les Ecossais appellent *benn* l'intérieur de leurs maisons. En Piémont, dans la ville de *Bene*, près de Mondovi, *benna* signifie une cabane.

Benne était encore une hutte de pêcheurs chez les Gaulois, et un chariot.

Le *benar* avait quatre roues; le *beneau* semble avoir été plus petit.

Nous savons que les Celtes connaissaient les



voitures depuis un temps immémorial; or, d'après un auteur cité par M. le marquis de Fortia, ceux qui vivaient ou voyageaient *in eadem benna*, s'appelaient *combennones*, d'où est peut-être dérivé le mot *compagnon*, peut-être le mot *convena*; et les verbes *venire*, *convenire* eux-mêmes ont-ils plus de rapports que nous ne pensons avec le mot *benne* qui, dans le pays où j'écris, est un grand seau de bois au moyen duquel on monte et on descend la houille et les ouvriers dans les puits des mines.

Car veut dire habitation en breton, et *kour* maison en afghan. Ce mot est donc à *carrus* ce que cabane est à *benar*.

Enfin, *kour*, *nha*, *rouma*, *echea*, *dar*, *oui*, *kalli*, *peti*, *abad*, *oka*, *temb*, *egbws*, sont des mots qui signifient maison en afghan, en tonquinois, en malais, en cantabre, en arabe, en turc, mexicain, moxa, persan, tupi et en celte. Ni la structure de ces noms, ni leurs éléments ne semblent prouver l'identité des langues; pas plus que *can*, *mas*, *domus*, *baraque*, *auberge* et *hôtel;* mais ils prouvent, au contraire, que les hommes ont nommé leur demeure d'après les circonstances où ils se trouvaient.

Les noms de maison fournissent donc une

preuve irrésistible contre une langue unique, puisqu'ils expliquent même comment ces noms différents se sont formés.

§ 14.

NOM DU PAIN.

Outre le logement, il faut des aliments. Voyons donc quelle analogie nous fournissent les différents noms que les langues donnent au pain.

Je dois d'abord avertir que le pain est, comparativement, de très-récente invention. Il y a soixante ans, on ne le connaissait pas encore en Ecosse. Les Orientaux le remplacent par le ris, et il y a chez différents peuples plus de soixante espèces d'aliments aussi importants que le pain chez les Européens. Tels sont, par exemple, l'*alcuzcuz* chez le Maure, la *gomme* et la *datte* chez l'Arabe, l'*alfonfon* du Japon, l'*alpiste* des Canaries, l'*ignam*, la *yuca* ou *cassave*, la *batate*, l'*arduran*, l'*almandia*, l'*ananas*, l'*algarroba*, les différentes pistaches, l'*aguacate*, les œufs de tortue, les fruits du jaquier, ceux des diverses espèces de palmier et leur moëlle dans la Zône-Torride; les lichens, la racine de l'angélique et de l'achante, les poissons et leurs



œufs dans la Zône froide; le maïs, le blé-sarrasin, la châtaigne et la pomme de terre chez nous; et enfin, la chair des animaux chez tous les peuples du globe (1).

---

(1) On sait que sur les marchés de la Chine on vend des petits chiens et des rats pour les manger.

Ainsi que les Chinois, les Tartares orientaux engraissent des chiens à cet effet.

Des corbeaux, on en mange partout. Des lézards et des chats, les soldats et les *gitanos* ou bohémiens s'en régalent en Espagne quand ils peuvent.

Les nègres de Surinam mangent la chair du *sapo-pipa*, gros crapeau.

Les Birmans et les habitants du royaume d'Assan mangent les serpents, comme plusieurs peuples ophiophages de l'Afrique. Pomponius Mela dit que les Troglodites s'en nourrissaient.

Sur la côte de Berbarie, il y a une espèce de chat dont mangent tous les indigènes.

Les Tartares, les habitants de l'*An-Nam*, du *Tonquin*, de la *Cochinchine*, de *Camboya*, de *Lao* et du *Bin-Tuan*, ont des boucheries publiques de chair de chevaux; les Tartares les engraissent quand ils sont vieux, et vendent leur chair au prix de la vache et du mouton, selon M. Beauplan. On mange les chauve-souris à Madagascar et aux Philippines.

Les femmes des indigènes américains mangeaient

Mais plus le pain est de récente date, et plus le nom qu'on lui donne est ici important, puisqu'il a eu moins de temps pour s'altérer. Voici ce nom en une quinzaine de langues :

Oguia, cantabre ; *lechem*, hébreux ; *artos*, grec; *keneyr*, hongrois; *brodt*, allemand ; *etmek*, turc ; *chlieb*, slave ; *bara*, celte ; *leibe*, lapon; *rotay*, afgan ; *peri*, copte ; *hlaf*, saxon ancien ; *callest*, égyptien ancien; *bek*, ancien phrygien; *xobz*, arabe ; *mi-banh*, anamitique.

Si nous exceptons le lapon, qui pourrait l'avoir pris des Slaves, nous ne voyons vraiment pas de rapports entre ces mots. Mais ce n'est pas tout : le persan a plusieurs synonymes du mot pain; outre le *khub*, évidemment arabe, ou *vice versâ*, il a *nan*, *jurzum*, *weeri*, *jaubur* et

---

des vers d'un pouce de longueur, cuits ou frits : « *Para hacerse venir la leche.* » comme dit le savant Oloa. Le baron de Humboldt a vu leurs enfants croquer des mille-pieds tout vivants. Les Grecs mangeaient le cossus *(curculio palmarum)* et le considéraient comme un mets délicat. Sur le marché d'Athènes, on vendait aussi des cigales et des sauterelles; enfin, à Siam et en Afrique, on mange de plusieurs espèces de chenilles et de vers de marais, comme nous mangeons les vers du fromage et les huîtres ; tous vivants.

pukmaukh; ce dernier est l'*ekkripios* des Grecs, le *panis focarius* des Latins, dont on trouve aussi l'analogue dans l'hébreu.

On pourrait peut-être dire que la langue-mère était formée avant qu'on sût faire du pain; mais le mot *pain* ne signifie pas un morceau de pâte cuite au four, du moins dans aucune langue que je connaisse; il signifie l'aliment essentiel.

§ 15.

L'EAU ET LE FEU.

Quel que soit l'état de barbarie de l'homme sauvage, il connaîtra sans doute l'eau qui rafraîchit, désaltère et nettoie, et le feu qui l'échauffe en tout temps et l'éclaire; ce feu qui épouvante les bêtes féroces, rend doux les fruits les plus acides et les racines les plus âcres, sert à creuser la pirogue et à endurcir la pointe de la flèche. Voyons donc s'il y aura dans les diverses langues parlées du globe identité de nom pour ces deux objets si communs, si utiles à la fois et si redoutables.

Dans ses *Principes de l'Etude comparative des Langues*, le baron de Mérian suppose, comme M. Eichoff, qu'il n'y a eu dans l'origine qu'une seule langue, et que toutes ces langues si di-

verses ne sont en réalité que des dialectes de la langue primitive.

« La forme des mots varie, dit-il, leur essence ne varie jamais. »

Nous serions bien curieux de savoir ce que M. de Mérian entendait par l'essence des mots séparée de leur forme. Si au lieu de *bouche* j'écris *bèche,* si au lieu de *fruit* je dis *froid,* si en changeant la forme de *blanc* je fais *bleu,* quelle *essence* reste-t-il aux mots? N'est-ce pas, au contraire, la bonne orthographe et la bonne prononciation d'un mot qui en constituent l'essence et nous empêchent de le confondre avec le signe d'une autre idée, d'un acte divers, d'une entité différente?

Voici une douzaine de noms de l'eau et du feu, extraits des vocabulaires de ce savant :

	Eau,	*feu*	
Sanscrit	*va,*	*vo*	Sibérie.
Loule	*to,*	*tu*	samoyède.
Algonkin	*nipi,*	*naüp*	tanna.
Latin	*aqua,*	*ekka*	nouba.
Péruvien	*yaka,*	*yago*	tsingane.
Madura java	*aîng,*	*ignis*	latin.
Angola	*massa,*	*masse*	chillouk.
Turc	*sou,*	*sou*	basque.
Kurd	*apa,*	*api*	malais.

Japonnais	*mitsou,*	*mitsa*	caucase
Basque	*our,*	*our*	afgan.
Malabar et sanscrit	*nir,*	*nar*	arabe.

Nous croyons qu'un pareil rapprochement n'a pas besoin de commentaire.

Vraiment, il faut être bien enthousiasmé, bien entraîné par l'esprit de système, pour ne pas voir l'inutilité de tant de recherches, de tant de travail. Comment! vous voyez que les mots qui indiquent ces deux éléments opposés ont plus d'affinité entr'eux que les différents noms du même élément, et vous persistez à chercher dans l'analogie des mots les preuves d'une langue primitive? (Prin. de l'ét. comp. des langues. Depuis la p. 42 jusqu'à la 56.)

§ 17.

2e preuve.

Après avoir divisé l'alphabet en huit séries, M. de Mérian fait voir l'affinité qui existe entre l'une et l'autre, ce que Court de Gebelin avait fait aussi, et M. Bullet surtout qui a prouvé dans ses *Mémoires sur les Celtes* qu'il n'y a pas de voyelles ni de consonnes qui ne se soient quelquefois changées en une autre lettre. Persuadé de cette vérité et à la portée de toutes ses conséquences :

« Qu'on jette les yeux sur le *Vocabulaire hogiologique* de l'abbé Chastelain, imprimé en tête du *Dictionnaire de Ménage*, dit le marquis de Fortia, et l'on se convaincra, par les prodigieux changements qu'ont subi les noms des Saints, depuis un petit nombre de siècles, qu'il n'y a aucune étymologie, quelque bizarre qu'elle paraisse, qu'on ne puisse justifier par des exemples avérés. »

Dès-lors, que ne peut-on pas soutenir? Mais vraiment! les voyelles *a* et *e*, qui veulent dire terre, la première en langue loule et l'autre en guarani, auront-elles la même étymologie que *tobrak* turc, *boumi* malais, *ialaw* islandais, *earth* anglais, *sourou* darfour, *houokh* arménien, *mezœ* hongrois, *ourrake* aimare, *toukhouka* homagoua, *zemlia* slave, *tchonechti* kora, *lurra* basque, et *doundra* toungouse, mots qui tous signifient aussi terre dans chacune de ces langues?

La voyelle *o*, qui veut dire *mère* en tembu, sera-t-elle identique avec *ighroof*, *pakkabel* et *groupnitshimat*, qui signifient *mère* dans les langues ertana de l'Atlas, mangreque des mandingos et la kamtshatkadale propre?

La voyelle *u*, qui veut dire *lune* en malabar et *eau* en jaconte, aura-t-elle enfanté ou sera-t-elle dérivée de *matsakar* (lune) en kora, *vour-*



ruhu (lune) en tiggry, *gaïlghen* (lune) en koriaika, *tchandra* (lune) en sanscrit, *yankhou* (lune) en sibérien, *charouppa* (lune) en doungola, et *totrig* en souake?

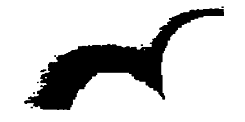
Et les noms de l'*eau?* nous en avons vu quelques-uns dans le rapprochement de ses noms avec ceux du *feu*; mais il ne serait pas difficile d'en faire une liste alphabétique tels que *aa, ab, ac, be, co, du, eau, fofi, ag, ul, ma, nam, oi, peh, aqua, ree, su, ti, u, vy, water, zari,* mots qui tous veulent dire *eau* en danois, persan, celte, samoyède, chilien, gallois, français, sérère (Afrique), hindoustani, jenissey, arabe, littéral, siamois, en langue bima, kamtshatkadale, latine, tenasserime, turque, malabare, jaconte, tonga, anglaise, et lazienne? Ces noms ont-ils donc tous la même origine?

Mais voici la voyelle *i*; elle est l'article masculin singulier dans un des patois de la Lorraine, et celui du pluriel dans la langue italienne.

La lettre I est le pronom de la première personne singulière en anglais, et *le son* de *i* (*he*) celui de la troisième; le son français (*y*), qui veut dire *unité et perfection* en chinois, *volonté*, et *intention* en annamitique, adverbe quand nous disons: « Il *y* est, » et relatif quand nous disons : « J'*y* crois »; les

Allemands le traduisent de dix-sept manières différentes (1). Cet *i*, que les Toungouses et les Tibétains ne connaissent pas, est préposition en scandinave, pronom démonstratif en latin (*hi*) et [illegible]e (*i*) où il est tout à la fois le radical du verbe, le signe de la voix, du mode, du temps, de la personne et du nombre. C'est de l'*eau* chez les Guaranis, les Tupis, les Samoyèdes (*i*), et les Amsterdamois (*y*); c'est le pronom *vous* en danois et suédois, et un adjectif (*i-summer*, l'été prochain). Cet *y*, qui est conjonction en espagnol, interjection en allemand; enfin, cet *i*, qui est *lune* en turc, *bouche* en osage, *dent* en colombien, et, en un mot, substantif et adjectif, cas direct et indirect, singulier et pluriel, première, seconde et troisième personne, article, nom, pronom, verbe, adverbe, conjonction, préposition et interjection, sera donc la clé et le type de toutes les langues du monde; car c'est sans doute pour cela que l'*y* signifie *unité et perfection* en chinois. Qu'il serait facile de bâtir là-dessus un beau système! Mais malheureusement l'*y*

(1) Da, dabei, daran, darauf, dahinter, darin, darunter, dazu, dazwischen, hin, dahin, hinauf, hinunter, hinaus, hinein, hinüber, hindurch.



chinois, qui veut dire *perfection et unité*, n'est qu'une abréviation récente du *ye*, comme l'*i* latin l'est de l'*ito*, et les deux *i* scandinaves, l'un de l'*in* et l'autre du *yi*; tandis que l'*y* tout seul signifie des choses toutes différentes dans la langue du céleste Empire. Enfin, cet *y* a le son d'*uaï* en anglais, d'*u* en suédois et de *yi* en italien, tandis que le simple *i* est prononcé *aï* et le son de l'*i* est rendu par *e* ou *ee* en anglais; sons divers qui demanderaient à être indiqués par des caractères divers dans l'alphabet général du langage.

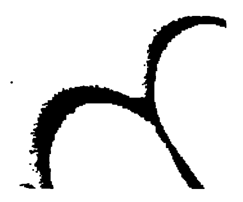
Avant de penser à exhumer la chimère, il aurait peut-être mieux valu s'assurer si elle a jamais été enterrée, si elle a jamais existé.

§ 19.

OBJECTION ET RÉPONSE.

On ne manquera pas de dire que tout en combattant le système des unitaires, nous leur avons parfois fourni des armes, en admettant des étymologies identiques dans des mots de langues diverses, et que nos arguments donnent ainsi des résultats diamétralement opposés à ceux que nous promettions. Voici notre réponse. Nous n'avons jamais nié les relations qui ont existé entre les différentes nations depuis

le fond de l'Asie jusqu'aux extrémités de l'Europe et de l'ancien avec le nouveau continent; mais encore une fois, parce que l'ascendant d'un peuple plus avancé dans la civilisation est parvenu, soit par l'effet de la conquête ou de tout autre cause à introduire des mots de sa langue dans celle d'autres peuples, faut-il en conclure que ces peuples n'avaient pas de langue propre? Parce que le latin avait remplacé la langue des peuples soumis à l'empire romain, et que, dans quelque temps, on parlera russe chez plus d'un peuple conquis par l'autocrate; parce qu'on parle en Amérique des langues européennes, et l'anglais dans l'Inde; parce qu'on trouvera des mots latins partout où les missionnaires ont pu pénétrer, faudra-t-il conclure qu'il n'y a jamais eu qu'une langue? On n'a qu'à parcourir l'Atlas etnographique que nous avons cité plus haut pour voir le peu d'analogie qu'il y a entre une infinité de langues, malgré les mots qu'elles ont adoptés de leurs voisines. La langue géorgienne, dit l'abbé de Petity dans son *Encyclopédie*, ne ressemble à aucune des langues connues, et certainement la langue chinoise n'a rien de commun avec les autres langues alphabétiques de l'Asie et les nôtres. Presque toutes



ont des qualités spéciales qui les distinguent des autres, même indépendamment de la structure de leurs mots. Le malais, par exemple, répète souvent le mot pour exprimer une seule idée. *Bayan bayan*, ombre, *laki laki*, mâle, *boya boya*, berceau, *calla calla*, en tout temps, (de *calla*, temps). D'un seul radical, il compose plusieurs mots, ainsi de *matta*, œil, et *hari*, jour, il fait *soleil* ou *œil du jour*; de *matta* et *ayer*, eau, il fait *larmes* ou *eau des yeux*; et il dit encore *bouta matta* pour dire aveugle, ce qui n'a point lieu dans d'autres langues; et pour ne parler que des deux précédentes, le soleil se dit *mse* en géorgien et *je* en chinois; l'œil se dit *ian* en chinois et *chorali* en géorgien; et l'eau se dit *choui* en chinois et *tskali* en géorgien, ce qui n'a pas plus de rapport avec le *ayer* malais que les autres mots.

Tana veut dire terre en malais, et *tien* terres en chinois; mais le malais dit aussi *boumi* et *darat* pour la terre, et *tien* veut aussi dire le ciel en chinois. Quant au géorgien, il appelle la terre *mitsa*. Ces mots n'ont donc d'autre analogie que celle que doivent nécessairement avoir tous les mots composés de voyelles et de consonnes.

Les langues ayant toutes des milliers de

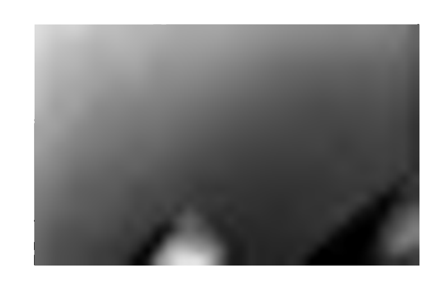
mots que nous ne pouvons représenter dans les nôtres qu'avec des linguales et des labiales, il serait beaucoup plus surprenant qu'on ne trouvât jamais de ressemblance entre les mots des différentes langues, que d'y en trouver; aussi, voyons-nous que si *tana* veut dire terre en malais, *tuna* veut dire eau en tamanaque, *tan* feu en breton, *toïn* soleil en souake, *taanis* cheveux en chiquita, *taun* œil en syouah, *tunnia* bouche en sanscrit, *tan* dent en frison, *thianna* langue en irlandais, et *tian* ventre en tagale, sans compter nos *tant, tiens, ton, tonne* à n'en plus finir.

Nous pourrions en dire autant du mot *tien* chinois, qui veut dire aussi ciel, Dieu, esprit, et tant d'autres choses; mais ce que nous dirions de ce mot, il faudrait le dire de tous les autres. Dans une langue comme la chinoise, qui n'a que quelques centaines de sons pour exprimer des milliers d'idées, il faut certainement que le même son veuille dire plusieurs choses; au contraire, les langues qui ont plusieurs sons pour exprimer la même idée doivent avoir beaucoup de synonymes. De ce nombre est la langue grecque qui a soixante-dix synonymes de *tromper*, le mandtchou qui en a plus de cent pour nommer le *cheval*, et l'arabe qui en a plus de mille pour dire *épée*.



[illegible] distinguent
[illegible] la struc-
[illegible] exemple.
[illegible] une seule
[illegible] mâle.
[illegible] tout temps.
[illegible] compose
[illegible] et *hari*.
[illegible] et
[illegible] et il
[illegible] aveugle, ce
[illegible] langues ; et
[illegible] précédentes, le
[illegible] en chinois.
[illegible] en géor-
[illegible] et *tkali*
[illegible] de rapport
[illegible] mâle.

[illegible] terres
[illegible] et
[illegible] ainsi dire le
[illegible] appelle
[illegible] d'autre ana-
[illegible] nécessairement
[illegible] voyelles et de
[illegible]
[illegible] des milliers de



mots que nous ne pouvons représenter dans les nôtres qu'avec des linguales et des labiales, il serait beaucoup plus surprenant qu'on ne trouvât jamais de ressemblance entre les mots des différentes langues, que d'y en trouver ; aussi, voyons-nous que si *tana* veut dire terre en malais, *tuna* veut dire eau en tamanaque, *tan* feu en breton, *toïn* soleil en souake, *taanis* cheveux en chiquita, *taun* œil en syouah, *tunnia* bouche en sanscrit, *tan* dent en frison, *thianna* langue en irlandais, et *tian* ventre en tagale, sans compter nos *tant, tiens, ton, tonne* à n'en plus finir.

Nous pourrions en dire autant du mot *tien* chinois, qui veut dire aussi ciel, Dieu, esprit, et tant d'autres choses ; mais ce que nous dirions de ce mot, il faudrait le dire de tous les autres. Dans une langue comme la chinoise, qui n'a que quelques centaines de sons pour exprimer des milliers d'idées, il faut certainement que le même son veuille dire plusieurs choses ; au contraire, les langues qui ont plusieurs sons pour exprimer la même idée doivent avoir beaucoup de synonymes. De ce nombre est la langue grecque qui a soixante-dix synonymes de *tromper*, le mandtchou qui en a plus de cent pour nommer le *cheval*, et l'arabe qui en a plus de mille pour dire *épée*.



Toute analogie entre le son et l'idée est donc rendue par là insuffisante pour juger l'affinité des langues, si la logique et l'histoire ne viennent pas préfixer leurs chiffres devant les zéros linguistiques; mais l'histoire nous dit que les premiers peuples vivaient en petites sociétés (V. le paragraphe 2 de la première partie), qu'ils n'avaient que des rapports hostiles avec leurs voisins. La logique ne peut expliquer la diversité des déclinaisons et conjugaisons, le nombre parfois extraordinaire des synonymes d'une langue, qu'en supposant l'union en une seule de plusieurs de ces nations, soit par la conquête du plus fort, soit par une alliance utile contre un ennemi commun, comme l'histoire de la Chine, de l'Arabie et de la Grèce nous l'explique, et ce que confirme la diversité des dialectes, de l'accent et de la prosodie dans toutes les provinces de l'Europe et de l'univers; diversité non moins réelle que celle des mœurs et des préjugés, des chansons, des danses et des autres coutumes qui n'ont pas changé depuis des milliers d'années.

§ 19.

3e preuve.

Pour celui qui réfléchit que beaucoup de mots

homophones ou homonynes ont des significations aussi diverses que *voler* avec les ailes, et *voler* avec les mains; pour celui qui sait que le changement d'un accent suffit dans presque toutes les langues pour augmenter le nombre de ces homonymes, comme *ancora* et *ancóra* en italien, et *theótocos* et *theotócos* en grec; et que le changement du genre produit en d'autres langues le même effet, comme *der see* le lac, *die see* la mer en allemand; pour celui qui a approfondi l'étude des langues et vu les altérations auxquelles les mots sont sujets en passant d'une langue à l'autre (1); qui sait que les anciens monosyllabes se sont usés et que les existants étaient jadis des polysyllabes; qui n'ignore pas enfin combien la religion, les mœurs et les habitudes peuvent influer sur les langues (2), celui-là ne bâtira pas des systèmes sur

(1) *Seil*, corde en danois, *sail*, voile en anglais; *seiler*, cordier en danois, *sailor*, marin en anglais; *leim*, colle en danois, *lime*, chaux en anglais; *schmal*, étroit en allemand, *small*, petit en anglais; *largo* en espagnols signifie *long* en français; *gross* en allemand, *grand* en Français, *gum* palais en suédois, gencive en anglais, *dw* eau en gallois, et *dew* rosée en anglais.

(2) Parmi celles-ci, il est assez remarquable que chaque pays semble avoir une province particulière-

des analogies de sons. Mais si, malgré tout ce que nous avons dit, il reste encore un doute, voici une liste de mots qui tendront, je crois, à le détruire; liste qu'on pourrait grossir à volonté.

Il, elle, ellem signifient en lapon il vit, vif, vie.

Ill en cantabre signifie mort, mourir, tuer.

Cald en anglais signifie froid; *caldo* en italien chaud.

Call en anglais signifie appeler; *callar* en espagnol se taire.

Hell en anglais signifie l'enfer; *helle* allemand, la clarté.

Empty anglais, vide; *empito* italien, rempli.

Himile, le ciel, idée élevée en théostique; *humile*, humble en latin, de *humus* la terre.

---

ment destinée à fournir les hommes les plus utiles. Les Darlecarliens en Suède, les Irlandais en Angleterre, les Gallegos en Espagne, les Auvergnats en France, les Savoyards en Piémont, les Bergamasques à Gênes, etc., sont synonymes de portefaix, crocheteur, homme de peine, ramoneur, décroteur. Lombard était jadis synonyme en France de prêteur sur gage, et Suisse de portier. Allemand en Espagne signifie presque partout quincailler, et Italien maître-d'hôtel, ainsi que *dutch* (hollandais) en Angleterre est synonyme de colporteur.



Dune français, élévation; *down*, en bas en anglais.

Cima, la cime en italien; *sima*, l'abîme en espagnol.

Strech de *strecken*, allemand, allongé; *strech*, piémontais, de l'italien *stretto*, étroit.

Kara, noir en turc; *kir*, blanc en sibérien.

Deutlich, distinct, clair en allemand; *douteux*, obscur en français.

Ge, soleil en chinois; *ge*, la terre en grec.

Ho, feu en chinois; *eau*, l'élément liquide en français.

Tetri, blanc en géorgien; *tetro*, noir en italien.

Pas, non en français; *pa*, oui en tupinamba.

Sin espagnol, sans; *syn* grec, avec.

Heri, hier en latin; *aurion*, demain en grec.

Nay en anglais et *nai* en grec affirment, *nein* en allemand et en slave nie.

Pæ, tête en finnois; *pé*, pied en piémontais.

Ber, pierre en kurde et beurre en plusieurs patois de la France et de la Suisse.

Our, eau en basque; *our*, feu en afghan.

Su, feu id. *su*, eau en turque.

Kare, pluie en touchi (Caucase); *kari*, vent en géorgien.

Noup, terre en zamouka (Amér. méridion.), *neb*, ciel en copte.



J, moi en anglais; *j*, vous en danois.

Monos, un seul en grec; *many*, plusieurs en anglais.

Ochi, 4 en géorgien; *ocho*, 8 en espagnol.

Fur, voleur en latin; *fur*, sage en kymre.

Mad, bon en kymre; *mad*, furieux en anglais.

Verano, été en espagnol; *ver*, le printemps en latin; *verno*, hiver en italien.

Nœjet plaisir en danois; *noja*, ennui en italien.

Gift, cadeau en anglais, et *poison* en suédois et allemand.

Frygo, je rôtis en grec; *frigor*, froid en latin.

Vala, hauteur en persan; *valle*, vallée en italien.

Waep, niais en scandinave; *guapo*, habile en espagnol.

Gul, rose en turc, la couleur jaune en scandinave.

Dal, haut en catalan; *dal*, vallée en danois, etc., etc.

Le changement de la flexion, de la préposition et de son régime font encore changer la signification des mots en grec, en latin; et la circonstance particulière au préfixe *a* de cette première langue, lequel est tantôt privatif, tantôt augmentatif, fait que le même mot signifie les

choses les plus opposées; ainsi, *abios* veut dire riche et pauvre, et fort et faible.

§ 20.

Dernière preuve.

« Les langues sont à la fois le produit de l'intelligence, et l'expression du caractère individuel de l'homme. »

(W. DE HUMBOLDT.)

Nous croyons avoir prouvé que les langues ne semblent pas être toutes dérivées d'un seul et même idiôme; il nous reste à établir qu'elles s'appartiennent à elles-mêmes et sont le résultat des circonstances, des habitudes et de l'état de civilisation auquel sont arrivés les peuples qui les parlent; ce que nous avons déjà insinué et qu'il nous sera très-aisé de prouver.

Parcourez le dictionnaire hollandais, et vous verrez aussitôt, par l'abondance des termes de marine monosyllabisés, que le peuple qui parle cette langue vit depuis longtemps sur l'eau et de l'eau.

Pourquoi, en hollandais, *vide* et *oisif* sont-ils synonymes? C'est que la barque vide attend la charge et ne vogue pas, ne travaille pas.

Je prends un autre dictionnaire et j'y trouve des verbes qui répondent à : *je m'épaissis, je deviens comme du bois, je m'endurcis, je commence à me pétrifier, je deviens comme un os, je crève avec bruit, je deviens liquide, je deviens bleuâtre, j'étincelle comme l'éclair,* je ne vais pas plus loin et je dis : Cette langue appartient à un peuple accoutumé à vivre dans les glaces du Nord, dans le pays de l'aurore boréale, et c'est en effet du russe. Pour qu'on ait composé des verbes tels que *sineou*, devenir violet ou bleuâtre, il ne faut pas seulement que cela arrive, mais que cela arrive souvent, et c'est l'effet du froid de tous les hivers dans ce climat.

Au contraire, je prends le dictionnaire pampamgo, et j'y trouve un nom *(ablang)* qui veut dire ouverture de la terre par sécheresse, puis quatre mots pour exprimer l'eau : un, l'eau pour se laver *(vias)*, l'autre, l'eau douce *(tabang)*, le troisième, l'eau de mer *(alat)* et le quatrième, l'eau chaude *(sub)*. Point d'effet sans causes; je me dis : Un mot tout seul pour désigner l'eau chaude ? l'eau de mer ? c'est l'habitant maritime de quelque contrée où il y aura plus d'eau chaude qu'ailleurs ; enfin, je trouve que le pampango est un idiôme parlé aux Philipines où six mois de chaleur, qui succèdent à



six mois de pluie, font crevasser la terre; et on sait que dans l'île de Luçon, la plus grande des Philippines, il existe un lac d'eau à 77 degrés de chaleur. Le besoin de distinguer une eau de l'autre aura donc fait créer des mots particuliers pour chacune d'elle; cette langue porte encore avec elle des preuves évidentes qu'elle n'a copié que la nature dans ses mots onomatopéens qui ne sont pas en très-petit nombre (1).

Je trouve dans la langue française citadelle, parapet, contrescarpe, etc.; je dis : Les Français ont appris des Italiens l'architecture militaire; et puis je trouve quartz, feldspath, nikel, cobalt, zinc, etc., et je dis : La géologie est née dans le Nord. Enfin, je trouve dans différentes langues des termes de modes, de chimie, de politique, qui sont évidemment venus du

---

(1) Frapper à la porte, *tigtig*; sonner, *dîldil;* poule, *coccoc;* tambour de roseaux, *patung*, etc. Il y a quarante espèces de bruits dont chacun est exprimé par un mot particulier, soixante manières de tirer et se tirer; il y a dormir, *nigtu;* dormir accompagné, *saling;* dormir déshabillé, *olas*, etc.; puis des mots tels que *abao*, ce qui reste du dîner; *cumun*, porter un enfant dans les bras; *saluc*, ouvrir les jambes; *mulat*, ouvrir les yeux, etc.



français, et je vois ce que le bon goût et les sciences doivent à la France. C'est ainsi que du nom du fusil, de la poudre, du miroir, de la colle, de l'image, du vinaigre, etc., on devine, dit M. Balbi, que le peuple letton a reçu sa civilisation des Allemands; car un peuple ne crée des mots qu'au fur et à mesure que la nécessité l'y force, et ces mots sont le plus souvent des modifications de ceux qu'il a déjà, ou des termes onomatopéens, s'il ne les emprunte pas à ses voisins.

Presque toutes les langues ont des expressions propres; en voici quelques exemples en une vingtaine de langues :

Le **pampango** a quarante espèces de bruits: bruit de l'eau, des plats, des épées, des pieds, etc., tous représentés par un mot unique.

Il a vingt-trois manières d'étendre et de s'étendre; soixante manière de tirer et se tirer, à l'eau, à terre, de côté, dessus, en arrière, dehors, etc., toutes exprimées encore par un seul nom.

Comme la langue tamanaque, il a aussi des mots uniques pour exprimer :

Ouvrir la bouche, *sagpang.*

Ouvrir de haut en bas, *bislac.*

Ouvrir avec la clé, *sulut.*

Ouvrir les yeux, *mulat.*

Ouvrir les jambes, *lalac.*

Ouvrir le poisson, *busbus.*

Enfin, il a plusieurs manières d'attaquer et d'être attaqué, et une abondance incroyable de nuances dans chaque circonstance ajoutée à l'action simple. Le plus extraordinaire, c'est le peu d'analogie linguistique entre un mot et l'autre; ainsi :

Etendre ce qui est ramassé, *apis.*
— ce qui est doublé, *lantang.*
— le cou, *anglao.*
— la vue, *aclap.*
— la main, *adduang.*
— les ailes, *silod,* etc.

Je lis le vocabulaire espagnol, et j'y trouve des mots tels que les suivants :

Recental, l'agneau qui tête,

Borrego, celui qui n'a pas encore un an,

Cordero, corderuelo, corderito, corderillo, corderico, borrequillo qui est le même *borrego,* mais dont les nuances indiquent l'état de prospérité et de force de l'animal.

Borro (mot qui est encore indostan), le mouton qui passe d'un an et n'en a pas deux encore,

Carnero, le mouton fait.

Chibato, petit chevreau de six mois,



Cegajo, bouc de deux ans,

Cabron, bouc tout fait; puis *cabra*, *cabrito*, *cabritillo*, etc.

Mostrenco, *res* qui n'a pas de maître.

Res, tête de bestiaux quelconque, du *res* latin (*respublica*, troupeau de la cité).

Mesta, assemblée des propriétaires de troupeaux qu'on appelle *ganaderos*.

Rabadan, maître berger.

Zaleo, la peau d'un mouton à moitié mangée.

Sirle, les excréments des bêtes à laine pour les distinguer de ceux du chien, du cheval, des pigeons, des vaches, des poules et du dindon, qui ont chacun leur nom particulier en espagnol.

Dehesa, le terrain destiné au pâturage.

Trashumante, nom qu'on donne au troupeau qui passe de la montagne à la *dehesa* ou *vice versâ*.

Cinquena, troupeau commun gardé par un pâtre que le village paye, et dans lequel chaque particulier a le droit d'envoyer cinq *reses*; outre cent mots différents pour le troupeau et le pâtre, selon l'âge, le sexe et le genre d'animaux qu'il dirige; et nous disons : Les Ibériens étaient essentiellement pasteurs.

Le **Tamánac** dit :

Yemeri, je mange du fruit.

Yan ri, je mange de la viande.

Yacuru, je mange du pain, etc.

La langue **cora** dit :

Antacu, ouvrir la porte.

Anticu, ouvrir la caisse.

Acacuaya, ouvrir la bouche.

Atatoa, ouvrir la main.

Aëtche, ouvrir les yeux, etc.

Porter des choses vivantes, c'est un mot ; les porter étendues, un autre ; vides, un autre ; rondes, encore un autre.

Lapon. Il y a quinze manières de *donner,* vingt de *montrer,* vingt-neuf modifications de de *vivre,* telles que *ellegodam*, je commence à vivre ; *ellem*, la vie ; *eled*, la durée de la vie ; *ellalam*, je vis peu de temps, etc. ; et puis encore des manières de rendre des sons.

Sigvam, sonum edo ut aqua in qua animal incedit.

Sudam, strepo ut ignis effusâ aquâ.

Julam, tinnio ut vas vacuum percussum.

Gurkam, je fais *glou-glou,* c'est-à-dire sonum liquidi dum in gutture delabitur.

Géorgien. *Dô*, petit lait.

Kmeli, terre qui tient au continent.



Breton. *Par*, le mâle et la femelle.

Pried, l'époux et l'épouse.

Timuacana. *Pilicua*, fils du veuf ou de la veuve.

Itina, le père vivant, etc.

Mexicain. *Ceccan*, dans un endroit;

Occan, dans deux endroits;

Yexcan, dans trois endroits.

Anglais. *Weed*, arracher les mauvaises herbes.

Tether, tourner autour de quelque chose.

Starve, mourir de faim.

Italien. *Scarseggiore*, n'avoir pas beaucoup de quelque chose.

Infellonire, s'irriter avec démonstration d'en venir à des voies de fait.

Allemand. *Grundeis*, glaçons que charrie la rivière.

Justossen, fermer en poussant.

Norwois et **danois**. *Stab*, état-major.

Mod, à peu près.

Suédois. *Trä*, désirer avec ardeur.

Framsto, ferrer les pieds de devant d'un cheval.

Turc. *Baldiz*, la sœur de la femme.

Guarumdge, la sœur du mari.

Hollandais. *Kant*, ni vide ni plein.

Hal, dureté de la terre produite par la gelée.

Byt, trou fait à coups de hache dans la glace.

Portugais. *Fazer saudade*, regarder avec anxiété du côté où l'on croit l'objet qui cause la *saudade* qui est un sentiment mixte d'amour et d'inquiétude.

Slave. *Sorna*, le chemin quand la neige gelée peut supporter le traîneau.

Gruda, le chemin quand les ornières gelées rendent le voyage en voiture fatiguant.

Kra, le *grundeis* de l'allemand.

Russe. *Woloch*, la distance qu'il y a entre deux rivières navigables à travers lesquels on est obligé de traîner les barques.

Polonais. *Polarz*, mourir sur le champ de bataille.

Espagnol. *Madrugar*, se lever de bonne heure.

Chinois. *Kou*, ruisseau entre deux montagnes.

Arabo-malthésien. *Srap*, cécité momentanée produite à yeux ouverts par l'impression de la lumière du soleil.

Eskuf, mitre que portaient les janissaires.

Français. *Baisotter, endimancher, rater*, etc. Peu de langues rendraient ces mots et bien d'autres sans périphrase.

Latin. *Ægroto*, je suis malade.

Valeo, je me porte bien.

Invitus, de mauvaise volonté, etc.

Guarani. *Yuruae*, bouche qui trouve du goût à ce qu'elle mange.

Teçanga, yeux qui pleurent.

Yurub, bouche fermée.

Yurua, bouche ouverte.

Yurucaru, bouche qui mange, du verbe *caru*, manger.

Le mot *teça*, yeux, a plus de cent composés de cette espèce; et le radical *yuru*, bouche, en a aussi une très-grande quantité.

Hongrois. *Magyarul*, à la hongroise.

Nene, la sœur aînée.

Huga, la plus jeune.

Batya, frère aîné.

Otse, puîné.

Tudok magyarul, (cognosco ungarice) pour *tudom a magyar nyelvet*, je sais la langue hongroise. (*Om* est la désinence du verbe actif, et *ok* du neutre.)

Limousin, languedocien et **catalan.** *Ray*, ce mot a plus de dix acceptions différentes dans toutes lesquelles on ne peut le rendre que par une périphrase.

Cantabre. *Bayona*, bon port de mer.

Baliatu, faire usage de quelque chose,

Barnacoya, endroit profond.

Annamitique. *Hung-vo*, veuf de plusieurs femmes,

Hung-chong, veuve de plusieurs maris.

Mon-nam, le cinquième jour de tous les mois.

Phé-nam, le côté du temple réservé aux hommes.

Kham, courber le dos.

Grec. *Antagonizomai*, je me porte partie adverse.

Anogeon, salle à manger.

Adacrus, qui ne pleure pas, etc.

Un gros livre ne suffirait pas pour tous les mots de cette sorte qu'on trouve dans le grec. Aussi riche que toutes celles dont nous venons de parler, cette langue a une infinité de synonymes et de nuances pour exprimer les moindres détails d'un mode d'être ou d'une action. Elle a entr'autres vingt mots pour dire je marche, sans tenir compte de *nuctoporeô*, je marche de nuit; *acrobateô*, je marche sur la pointe des pieds; *erpô*, je marche sur le ventre, et d'autres qui correspondent à *eo coram*, *eo extra*, *eo frequenter*, *eo impetuose*, et jusqu'à *apopsileô*, *eo nudato preputio !*

Nous nous résumerons.

1° L'homme naît muet, mais avec la faculté d'apprendre à parler.

2° Les hommes peuvent non-seulement répéter les mots qu'ils entendent, mais en créer.

3° Les circonstances et les besoins donnent lieu à cette création, mais les circonstances et les organes ne sont pas les mêmes chez tous les hommes.

Donc les hommes n'ont pas dû parler tous la même langue.

TROISIÈME PARTIE.

Le nom de Gaulois est vague ; il comprenait plusieurs populations différentes d'origine et de langage.
. . . . Cette fusion fut lente ; elle fut l'œuvre des siècles.
(M. Aug. Thierry.)

PREMIÈRE SECTION.

§ 1.

MULTIPLICITÉ DES LANGUES DANS LA CELTIQUE.

Puisque l'existence d'une langue primitive est une chimère, et que les anciens peuples de la Celtique ont vécu, comme tous les autres peuples, épars, isolés (1), ennemis les uns des autres, que devait-il arriver ? Ce qui est arrivé là où il y a eu des peuples dans les mêmes circonstances ; ce qui a lieu en Asie, en Afrique

(1) Voyez la première partie.

et en Amérique, où il y a une infinité de langues différentes, devait avoir lieu dans la Celtique (1).

Nous avons vu que la Celtique de Pelloutier et des anciens était l'Europe tout entière.

Salluste va même plus loin : « Dans la division du globe terrestre, dit-il (*De Bello Jug.* c. 17), la plupart considèrent l'Afrique comme la troisième partie du monde ; quelques-uns, en très-petit nombre, ne mentionnent que deux parties : l'Europe et l'Asie ; d'après ceux-là, l'Afrique fait partie de l'Europe. »

Dans un temps où l'on voyageait si peu, et où *fabulare* était synonyme de parler, il n'est pas étonnant qu'on eût des idées très-inexactes, très-fausses en géographie. En effet, presque tous les anciens, comme Pelloutier l'a prouvé, croyaient que les Alpes étaient la continuation des Pyrénées, et le mot de *Riphéens* désignait à la fois ces deux chaînes de montagnes. Hérodote semble même croire que ces monts Riphéens tenaient aux montagnes de l'Afrique, car il croit que le Nil et le Danube en sortaient; tant il est vrai que les choses éloignées nous

---

(1) La *Tabula philolagica* de M. F. Galli est la classification de 3,000 idiomes existant ou ayant existé sur les trois continents.



semblent plus petites et plus ramassées; tant il est vrai que, dans les connaissances humaines, l'unité, c'est-à-dire la pauvreté, la confusion, précèdent l'abondance, la distinction et la clarté. Nous ne regarderons cependant la Celtique que comme l'Europe, et voici les langues que nous y trouvons.

§ 2.

LANGUES DU NORD.

Le groënlandais ou esquimal est une langue que personne, sans doute, ne confondra avec les langues de l'Europe. C'est un des idiomes, dit Balbi, qui abondent le plus en formes grammaticales pour les noms substantifs et les verbes; mais il est extrêmement pauvre à l'égard des noms de nombre, des adjectifs, des prépositions et des mots qui se rapportent à des idées abstraites. M. Crantz suppose qu'il a de l'analogie avec les langues de l'Amérique, je le crois aussi; mais ces analogies sont comme celles du chien et du chat, qui ont tous les deux une tête, quatre pattes et une queue, et qui, tous les deux, sont composés de chair et d'os, ce qui est loin cependant de constituer l'identité. Que l'on compare surtout la pauvreté des

noms de nombre du karalite et l'abondance effrayante de l'aztèque qui a plus de dix manières diverses de compter; puis ce *tl* continuel des mots mexicains avec les *k* groënlandais! Nous avons dit ailleurs que le verbe groënlandais peut se conjuguer de cent quatre-vingts manières, et certainement aucun verbe européen n'est dans le même cas. Le cantabre n'arrive pas à vingt manières, et il est justement considéré pour cela comme l'écueil des unitaires; mais le cantabre n'a rien de commun avec l'esquimal. Le seul point de contact est que les deux langues ajoutent le verbe faire comme auxiliaire à tous les verbes. Nous avons dit plus haut qu'il est naturel à l'homme sauvage d'employer ce verbe pour ajouter à la chose qu'il désigne l'idée de l'action; et quand nous nous adressons à un petit enfant dont nous voulons emprunter les manières, au lieu du verbe tout court, nous lui demandons s'il veut faire telle ou telle chose, en parlant de toutes ses nécessités, sans en excepter aucune, dormir, manger, boire, etc. C'est pourquoi, cette manière de conjuguer le verbe est commune à d'autres langues, car le *pyok* des Groënlandais est le *thun* des Allemands qui ne l'affixent pas comme les Cantabres leur *eguin*; et,

linguistiquement parlant, du *pyok* à l'*eguin*, il y a certainement autant de distance que :

Groënlandais.	Cantabre.	
Du *sakanac*	à l'*egusquia*,	soleil,
Du *Kaumek*	à l'*ilarguia*,	lune,
Du *ullak*	à l'*egun*,	jour,
De l'*imak*	à l'*ura*,	eau,
De l'*ignak*	au *sua*,	feu,
Du *Niakoa*	au *burua*,	tête,
De l'*irsich*	au *beguia*,	œil,
Du *Kanera*	à l'*agoa*,	bouche,

et tant d'autres mots qu'on peut voir dans Crantz, Balbi et Adelung.

Ce dernier, scandalisé par le propos du jésuite Roubaud, qui prétendait avoir vu un Esquimal et un Basque parler chacun sa langue et s'entendre : *Das Konnte, s'écrie le savant allemand, der gute pater wohl nicht anders als in traume gesehen haben*, c'est-à-dire : Le bon père pouvait bien n'avoir vu cela qu'en songe.

Saynovics, après avoir démontré *idioma Ungarorum et Laponum idem esse*, ajoute : *de groënlandica lingua diligenter prœterea perlustravi, tum grammaticam, tum lexicon groënlandicum à claro doct. Paulo Egede linguœ groënlandicœ professore editum, vidique omnino idioma Ungaricum à groënlandico penitus esse diversum.* Ce hongrois qui, d'après Fischerius et Eccardus,

est très-ressemblant (1) à l'esthonien, le finnois, le syran, le permien, le morduin, le theremisse, le votiaque, le vogule, le livonien, le samoyède, l'ostiaque et le lapon n'a donc aucune analogie avec le groënlandais.

Le lapon appelle *giatze* l'eau que le groënlandais appelle *imak*, et le finnois *vetzi;* on peut rapprocher le dictionnaire comparatif dans l'Atlas etnographique de Balbi.

Les langues tshoudes, dont nous venons de parler, ont bien des points de contact, mais elles ne sont pas non plus identiques; ainsi, lune, qui est *hold* en hongrois, est *viru* en samoyède, *tilas* en ostiaque, *yon-kob* en vogoule, etc. (2)

---

(1) L'analogie du lapon avec le finnois et le hongrois est de toute évidence.

Soleil, c'est *beivas* en lapon, *pêtus* en finnois.

OEil, *szem* en hongrois, *tsalme* en lapon.

Finnois { *paa* (*fo* hongrois), la tête.
{ *suu* (*szai* hongrois), la bouche.

(2)

	Lapon.	Hongrois.
Pierre,	gedja,	ko.
Terre,	ednam,	fold.
Bois,	mura,	fa.
Tête,	ojve,	fo.
Bouche,	nialme,	szai, etc.

Mais accordons, si l'on veut, que les langues sames, tshoudes et madjares soient une seule langue, ce qui n'est pas, nous en aurons toujours deux, le lapon et le groënlandais.

Le scandinave de l'Edda fera la troisième. Des langues vivantes, la suédoise est celle qui en a retenu le plus; et ce serait faire tort au lecteur que de supposer qu'il ignore que le hongrois et le lapon ne sont pas du suédois. Au surplus, en voici quelques exemples :

	Hongrois.	Suédois.
Nuit,	ej,	natt.
Neuf,	kilentz,	nie.
Langue,	nyelv,	spraek.
Cinq,	ott,	fem.
Feu,	tuz,	eld.
Jambe,	szar,	bein.
Main,	kez,	hand, etc.

On peut comparer les dictionnaires de Balbi.

Slave. Le slave diffère aussi des langues dont nous venons de parler. Nous donnerons quelques mots hongrois, suédois et slaves, pour qu'on puisse en apprécier la différence.

	Hongrois.	Suédois.	Slaves.
Sang,	ver,	blod,	krew.
Doux,	lagy,	mild, blid,	dobri, lagodni.
Poitrine,	mely,	brost,	piers.
Animal,	allat,	djur, fa,	zwierz, bydle.

	Hongrois.	Suédois.	Slaves.
Poisson,	hall,	fisk,	ryba.
La gelée,	armat,	frost,	mroz, szron.
Champ,	mezo,	faelt,	pole, nivra.
Cou,	nyak,	hals,	szyja.
Main,	kez,	hand,	reka, dlon, ramie.
Troupeau,	tzorda,	hjord,	trzoda, owiec.
Cerf.	szarvas,	hjort,	jelen.

Il est facile de voir que, sur une dixaine de mots, disons mieux, sur plus de trente mots, il en est à peine deux ou trois un peu semblables; cependant, l'*uniformité* et l'*unité* qui nous évitent la peine d'étudier et de nous rappeler les distinctions, conviennent si bien à la paresse de notre esprit, que je sens par moi-même que les mots dissemblables, quoiqu'en grande majorité, ne sont d'aucun poids dans la balance, tandis que les autres, bien moins nombreux mais qui trouvent des consonnances dans les cordes de notre mémoire, appellent toute notre attention. Il arrive ici, comme dans certaines réunions où la minorité qui crie fait beaucoup plus de bruit que la majorité qui se tait, de manière que nous avons toute la peine du monde à dire, si trois prouvent l'identité et trente-trois la différence; mais il y a dix chances de plus pour la différence que pour l'identité.

Le petit nombre d'éléments que nous avons à notre disposition pour fournir tant de mots divers en tant de langues différentes;

Certaine analogie de construction et de disposition dans nos organes;

Les mêmes besoins qui suggèrent souvent les mêmes moyens de les satisfaire;

L'onomatopée qui peint à l'oreille ce que le hiéroglyphe dit aux yeux;

La famine, la peste, l'inondation, la guerre, qui mettent en mouvement des populations entières; les alliances qui les réunissent, la politique ou l'envie qui les sépare, l'ambition qui les subjugue, la propagande religieuse qui a fait plusieurs fois le tour du monde; la curiosité ou l'amour, la cupidité ou la science, le besoin de se soustraire à de justes ou injustes persécutions, l'influence des peuples plus avancés sur ceux qui le sont moins; l'affectation, la vanité, la mode; le contact, en un mot, le frottement et le mélange des peuples et des hommes entr'eux, tout explique comment il peut et il doit y avoir dans presque toutes les langues des mots semblables.

Mais parce qu'on a trouvé une demi-douzaine de mots semblables dans le copte et le basque, faut-il dire que les Egyptiens et les Cantabres



parlaient la même langue? Aucunement, selon nous. Les Egyptiens confinaient avec les Carthaginois; ceux-ci dominèrent en Espagne quand le cantabre était une de ses langues les plus répandues, quand le peuple qui la parlait n'avait pas encore été obligé par les armes romaines d'aller demander un asile au génie des montagnes; et voilà comment ont pu s'introduire ces quelques mots coptes dans la langue basque, de même que les mots *fedea, feria, cerua, airea, anima, catea*, etc., qu'elle a évidemment pris de *fides, feria, cœlum, àer, anima, catena*, quoique le fond de la langue basque ne soit pas plus du latin que du copte.

D'après le calcul du docteur Young, il suffirait de trois mots semblables dans deux langues pour qu'il y eut six chances contre une que ces trois mots ont une source commune.

Nous savons fort bien que si le nombre limité des éléments oraux doit souvent amener des analogies graphique et phonique, la double coïncidence de cette analogie avec celle de l'idée est beaucoup plus difficile, et c'est sur cette difficulté qu'est basée la certitude de la science; mais le docteur Young ne semble pas avoir tenu compte de toutes les raisons que nous avons données plus haut; et, du reste,



quand son calcul serait rigoureusement vrai, quand ces trois mots semblables viendraient d'une langue mère ou d'une langue sœur, que prouverait cette similitude pour l'identité des langues? On trouve dans la langue espagnole plusieurs mots mexicains, goths, grecs, arabes et cantabres, sans qu'il y ait la moindre analogie avec la masse des vocables ou la structure grammaticale de ces langues. Si pour quelques mots qu'une langue peut avoir en commun avec une autre, il fallait conclure qu'elles sont identiques, dès-lors le français serait du breton, l'italien de l'allemand, l'allemand du slave, le slave du hongrois, le hongrois du turc, le turc de l'arménien, de l'arabe et du persan, le persan de l'indou, l'indou du malais, et ainsi de suite jusqu'à conclure, comme on l'a fait, à l'identité des langues. Mais si l'allemand est de l'italien, pourquoi nous faut-il tant d'années pour l'apprendre? Si le breton est du français, pourquoi les Français n'en comprennent-ils pas une seule phrase ni prononcée ni écrite? Et si les mots ne se corrompent pas et si les langues ont une source identique, pourquoi le même mot est-il polysyllabe dans une langue et monosyllabe dans l'autre? pourquoi, dans certaines

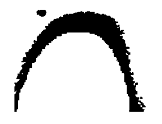
langues, y a-t-il quatre ou cinq consonnes pour une voyelle, et dans d'autres, quatre ou cinq voyelles pour chaque consonne? Enfin, pourquoi, dans l'une, trouvons-nous plusieurs mots pour indiquer une idée qui manque d'expression dans l'autre?

Si, quand il y a trois mots semblables dans deux langues, on doit croire que ces mots dérivent d'une même langue; cent, mille, dix mille mots n'offrant aucune espèce d'analogie ni de signe ni d'idée avec une autre, ne prouveront-ils pas aussi quelque chose à leur tour? Ne devons-nous pas reconnaître qu'il ne peut y avoir identité entre deux langues que lorsque plus de la moitié des vocables et des règles grammaticales de l'une sont en rapport avec le vocabulaire et la grammaire de l'autre?

Pour revenir au point d'où cette digression nous a un peu éloignés, nous dirons que nous avons déjà distingué en Europe cinq langues : le karalite ou esquimal, le lapon ou finnois, le hongrois ou madjar, le scandinave ou suédois, et le slave.

Continuons.

Il est de fait qu'en Norwége, on parle des dialectes qui ne sont ni danois, ni suédois; et que le danois qui diffère du suédois n'est pas



non plus identique avec les dialectes du jutland, dont les mots, comme dit Balbi, diffèrent au point d'être inintelligibles à qui n'en a pas appris la signification. Cependant, pour faire voir que nous ne mettons pas d'exagération dans la revue que nous faisons des langues celtes, nous allons passer de suite au teuton.

Teuton. Ce que nous venons de dire ne nous fera pas nier les ressemblances réelles quand elles existent; et ceux qui connaissent l'allemand et l'anglais auront déjà vu qu'il y en a de fort prononcées entre le suédois et ces deux langues. Cependant, *eld*, feu, *blid*, doux, ne sont pas des mots teutons; l'allemand dit *feuer* pour le feu; et sur une vingtaine de mots synonymes correspondants à *doux*, *liebich* est le seul qui s'en rapproche un peu, mais il vient de *liebe*, amour.

Il serait très-facile de tirer, soit de la langue suédoise, comme du norwois de la campagne, soit du danois actuel et des différents patois du jutland plusieurs centaines de mots qui prouveraient l'existence d'une langue scandinave autre que la teutonique et la batave dont nous parlerons bientôt.

On trouve aussi beaucoup de ces mots dans la langue *angle* que les Danois et les Angles

importèrent dans les Iles Britanniques, et que des Ecossais reportèrent en Norwége.

Ce qui semblerait prouver surtout que, malgré toutes les apparences, ce ne doit pas être le teuton qui s'est greffé sur le scandinave mais le scandinave sur le teuton, c'est que beaucoup de mots suédois n'ont pas encore leurs équivalents en allemand; tel est, entr'autres, le mot suédois *beltz*, champignon, qui est encore traduit en allemand par *erd* ou *feldswamm*, mot à mot : éponge de la terre.

Quelques mots scandinaves passés dans la langue anglaise ont altéré sensiblement leur signification; ainsi, *gom*, qui veut dire palais en suédois, signifie gencive (*gum*) en anglais. Ce mot est encore rendu par chair des dents en teuton. Quand on trouve un mot comme *disk*, qui est à la fois suédois, allemand (*tisch*), italien (*desco*), et anglais (*dish*), il serait bien difficile de dire s'il était d'abord suédois ou teuton. En anglais, il change encore de signification, et de *table* qu'il signifie dans les autres langues, c'est un *plat*, un *mets*, en anglais.

Plusieurs écrivains ont fait remarquer l'effet de la conquête des Normands sur la langue des Anglais, effet qui s'est surtout manifesté sur le

nom des animaux qui conservent, vivants, le mot saxon du peuple qui les soignait, et morts, le nom que leur donnait le conquérant qui les mangeait. Il ne serait pas difficile de voir aussi les effets que produisit sur les Anglais la domination saxonne : le verbe *bid*, par exemple, signifie *ordonner* en anglais; il vient évidemment du verbe *bitten* saxon, qui ne signifie que *prier, demander* en allemand; mais nous savons ce que c'est que la prière d'un maître. Un seul mot peut donc décider, comme on le voit, toute une question dans un fait historique où l'amour-propre de deux nations compliquerait l'obscurité de la tradition. Et on méprise la science des mots!

Nous allons donner une petite liste de ces mots scandinaves qui ne se trouvent pas dans l'allemand :

MOTS SUÉDOIS NON ALLEMANDS.

	Suédois.	Allemand.
Aiguillon,	gadd,	stachel.
Infécond,	gall,	unfruchtbar.
Vautour,	gam,	Geier.
Abîme,	gap,	abgrund, schlund.
Silvain,	gast,	satyr, waldgott.
Gai,	glad,	munter, lustig, frolich.

ssi que le cantabre était
rétendu que l'irlan-
haldéen, de l'hé-
adruple liste
.s, irlandais
.er davantage
.n : — que le lec-

	...que.	Breton.	Irlandais.
	...gusquia	heaul	grian
	ilarguia	loar	gealach
...na	egun	deiz	la
...raa	lurra	duar	fon
maia	ura	dwr	visge
noura	sua	tan	abhteine
ab	aita	tad	athair
ama	ama	mamm	matair
aina	beguia	lagad	suil
rischa	burua	pen	cean
afa	surra	trwyn	sron
...he foume	agoa,aboa	guenon	beul
...ue lischen	minia	tead	teanga
jad	escua	dourn	lamh
rigle	ona	troad	cas

...us ces mots sont en polonais ou slave
...ne il suit :
...l, slonce, monstrancya, roslina.

	Suédois.	Allemand.
Glaive,	glaf,	schwert.
Regarder fixement,	glo,	
Lucarne,	glugg,	dachfenster.
Bruit sourd,	gluuk,	
Jeune garçon,	glunt;	knabe, bube, junge,
Glouton,	glupsk,	gefraessig.
Picoterie,	gnabb,	stichelei.
On peut ajouter les mots :	gnag,	
	gnat,	
	gnet,	
	gno,	
	gny,	
	gnael,	

qui n'ont point d'analogues en allemand, et beaucoup d'autres, comme on peut le voir par la liste de ces quelques mots de la seule initiale *g* que l'on n'a pas épuisée.

Langues de la Grande-Bretagne. — Puisque nous avons parlé de l'anglais, examinons un peu si les Iles Britanniques suivirent la même règle que nous avons établie plus haut.

Les unitaires prétendent que l'irlandais et le gallois sont la même langue. Ce n'est pas

étonnant : on disait aussi que le cantabre était du breton. D'autres ont prétendu que l'irlandais était du phénicien, du chaldéen, de l'hébreux. Nous donnerons ici une quadruple liste de mots basques ou cantabres, bretons, irlandais et chaldéens. On peut en trouver davantage dans les vocabulaires de Balbi : — que le lecteur juge.

	Chaldéen.	Basque.	Breton.	Irlandais.
Soleil	shemesch	egusquia	heaul	grian
Lune	jarka	ilarguia	loar	gealach
Jour	jauma	egun	deiz	la
Terre	araa	lurra	duar	fon
Eau	maia	ura	dwr	visge
Feu	noura	sua	tan	abhteine
Père	ab	aita	tad	athair
Mère	ama	ama	mamm	matair
OEil	aina	beguia	lagad	suil
Tête	rischa	burua	pen	cean
Nez	afa	surra	trwyn	sron
Bouche	foume	agoa,aboa	guenon	beul
Langue	lischen	minia	tead	teanga
Main	jad	escua	dourn	lamh
Pied	rigle	ona	troad	cas

Tous ces mots sont en polonais ou slave comme il suit :

Soleil, slonce, monstrancya, roslina.

Lune, ksiezyc, miesiac.
Jour, dzien, doba, swiatto, okna, srodek, sposob.
Terre, ziemia, grob, glina, podloga, posadska, kraj, lad, ziemie.
Eau, voda, deszez, rdzequi.
Feu, ogien, zar, komin, ognisko.
Père, ojciec, radzic, tworca, sprawca.
Mère, matka, rodzicielka.
OEil, oko, wzrok, wejrzenie, otwor, dziura.
Tête, glowa, leb, rozum, ozoba, dusza.
Nez, nos, veçh.
Bouche, usta, geba, twarz, poliezki, lica, jagodi.
Langue, jezyk, morra.
Main, reka, dton.
Pied, noga, stopa, pochilose.

Je reviens encore à la manie que nous avons de nous laisser impressionner par un mot, par un son connu, plutôt que par dix ou cinquante qui ne le sont pas. Ce mot est vraiment, ainsi que nous l'avons déjà dit, comme le doigt qui pince une corde tendue et prête à vibrer, tandis que toutes celles qui n'ont pas de sympathies acoustiques dans la harpe mnémonique passent inaperçues sans produire le moindre effet; c'est ainsi que lorsque nous nous promenons dans la foule, notre attention n'est appelée, au

milieu de mille inconnus, que par le petit nombre de personnes que nous y connaissons.

Cet *oko* et ce *nos* nous ont tellement frappés, qu'il importe fort peu que ce ne soit que deux mots sur cinquante-sept. Il importe fort peu que cet *oko* soit *beguia*; *lagad, suil, aina, irsich, szem* en cantabre, breton, irlandais, chaldéen, karalite et hongrois, *netra* en sanscrit et *mattu* en malais, *berka* en arabe et *koz* en turc, *mou* en chinois et *iassa* en mandtchou: ce qui épuise à peu près toutes les combinaisons possibles des éléments des mots, avant d'arriver à des rapprochements presqu'impossibles à éviter(1). Ce qui nous frappe, c'est eux, eux seuls; car,

(1) Il est indubitable que l'*oculus* latin a fait l'*œil* français et l'*auge* allemand, deux mots qui n'ont déjà plus une seule lettre en commun, comme le *bishop* anglais et l'*évêque* français, tous deux dérivés de l'*episcopus* latin. L'*oculus* a encore fait l'*eye* anglais et l'*ojo* espagnol, lesquels aussi n'ont pas une seule lettre identique, ni graphiquement, ni phoniquement parlant, ni entr'elles, ni avec *oculus* leur source; mais le *ju* savoyard, l'*eui* piémontais, l'*ull* catalan, ont-ils rien de commun avec l'*oko* slave? Cependant c'est vers lui seul que se tournent nos yeux, parce que seul il nous a salué par un son connu.



disons-nous, voilà l'*oculus* latin, voilà le *nasus!*

Cependant, quand on pense qu'œil est synonyme de visage dans certaines langues, comme l'*ops* grec; quand on sait que ce *nos* est en polonais synonyme de bec, ainsi que dans presque toutes les langues turques; quand on réfléchit que la langue latine est composée de lydien, de teuton, de grec, d'osque, de gaulois, de salien, d'étrusque et de sarmate; faut-il s'étonner si nous y trouvons encore des noms qui ressemblent aux langues dont elle a tiré son origine? bien certainement non. Nous allons passer aux langues de la Celtique de César. N'oublions pas que nous avons au moins neuf langues sans le batave.

DEUXIÈME SECTION.

—

L'abbé de Pétiti, dans le troisième volume de son *Encyclopédie élémentaire* (page 573 et suivantes), rapporte une conversation que le P. Parrenin aurait eue avec le prince héréditaire de la Chine, au sujet de la langue mandt-

choue que celui-ci mettait au-dessus des langues européennes; et dans cet entretien, nous notons, entr'autres choses, que ce prince trouvait nos caractères mal distingués les uns des autres, et *la langue parlée, un gazouillement perpétuel* assez semblable au jargon de la province de Fo-Kien. Cette opinion est frappante de vérité pour un mandtchou qui ne connaissait pas nos langues. Si nous entendions parler dix langues inconnues, ce qui nous frapperait, ce n'est point la différence qu'il pourrait y avoir entr'elles; mais nous serions surtout impressionnés de ce qu'elles pourraient avoir de semblable; et les langues que nous ne connaissons point ont cela de commun, que leurs sons engendrent tous également la surprise, la curiosité et le désir de savoir ce qu'ils signifient; dès-lors nous croyons qu'elles sont la même langue ou qu'elles ressemblent à quelqu'autre langue inconnue qui a produit chez nous des sensations analogues.

Tels devaient être les motifs qui ont fait croire à César que les Celtes ne parlaient que trois langues. Il faut cependant être juste: César ne dit pas absolument qu'il n'y eût que trois langues chez les Celtes; mais en parlant des Aquitains, des Belges et des Celtes ou

Gaulois, il dit tout simplement : « *Hi omnes linguâ, institutis, legibus inter se differunt.* »

Mais les Belges et les Germains avaient-ils la même langue? Quoique les Pays-Bas aient eu bien des rapports politiques et commerciaux avec l'Allemagne, et que leur langue soit aujourd'hui bien germanisée, il suffit cependant d'ouvrir un dictionnaire hollandais ou flammand pour voir que la langue belge ou batave avait un fond propre ; on ne saurait en effet à quelle langue rattacher une infinité de mots qui ne sont ni français, ni grecs, ni latins, ni goths, ni allemands (1). César lui-même dit

---

(1) *Baak*, balise.
Baar, vague, lame.
Baas, maître chef des ouvriers.
Bak, gaillard d'un vaisseau.
Bars, fier dédaigneux.
Bas, pierrier.
Bee, prière; *beun* en danois, *bing* en piémontais.
Bas, vieille femme.
Bies, jonc.
Bil, fesse.
Blind, voile de beaupré, civadière.
Brem, du genêt.
Bril, lunette.
Bron, source.

(liv. II, *de Bello gallico*), que les envoyés de Rheims l'avaient assuré « *Plerosque Belgas esse ortos a germanis, Rhenumque antiquitus*

Bruy, coup de poing (*baragliarsi*, italien; *se brouiller*, français?)

Buis, bâtiment hollandais équipé pour la pêche du hareng.

Buy, bourasque (*buyo*, obscurité, italien?)

Byl, hache.

Byt, trou fait à coups de hache dans la glace.

Nous avons laissé de côté les mots qui ont des analogies, bien qu'éloignées, avec le suédois, l'allemand, le français et l'anglais, quoiqu'il soit aussi probable que les Néerlandais, bien avant César, aient plutôt donné que reçu ces mots, si nous voulons nous rappeler que les Belges occupaient les ports de l'Angleterre et s'étendaient jusqu'au Rhin dans les Gaules.

Nous n'avons laissé que le *bril* parce que les lunettes sont d'invention hollandaise et que les allemands disaient *augenglass* avant de dire *brille*.

De ces monosyllabes, tirés rien que du dictionnaire hollandais et de la seule lettre *b*, on peut juger du total de ces mots dans tout le corps de la langue, qui n'a ni la même prononciation, ni la même structure grammaticale que ses langues voisines; et peut-être la batave et la belge étaient-elles au commencement deux langues différentes, ce que nous ne pouvons cependant affirmer.



transductos propter loci fertilitatem ibi (de ce côté-ci du Rhin) *consedisse; Gallos qui ea loca incolerent expulsisse.*»Or, le *plerosque,* qui veut certainement dire un grand nombre, ne signifie pas cependant la totalité ; et si nous voulons bien y réfléchir, c'est même la preuve du contraire, car *qui de uno dicit, de altero negat.*

Après avoir parlé des mœurs des Celtes, César nous parle des Germains qui « *multum ab hac consuetudine differunt,* » qu'ils n'ont point de Druides, et ne pensent qu'à chasser et à faire la guerre; ce qui dit déjà quelque chose; mais en donnant les motifs qui l'ont déterminé à choisir Valerius Procillus pour l'envoyer parlementer avec le roi des Germains, il dit : « *Propter fidem et propter linguæ gallicæ scientiam, quâ multâ jam Ariovistus longinguâ consuetudine utebatur.* » Il est donc clair que si Arioviste eut besoin d'un long usage pour connaître et pour parler la langue des Gaulois, il est évident que les Gaulois et les Germains avaient chacun une langue différente dès le temps de César, car les mots *tudesques* des lois ripuaires avaient été apportées dans les Gaules par les Francs, peuple germanique (1).

(1) «Il y a eu jusqu'à quatorze opinions sur l'origine des Francs. On pense assez généralement aujourd'hui

§ 2.

LA LANGUE GAULOISE N'ÉTAIT PAS LE BRETON.

Les Gaulois avaient une langue à eux, et ce n'était pas celle des Aquitains, ni des Belges, ni des Allemands. Quelle était donc cette langue? L'opinion à peu près générale est que c'était le breton; mais qui le prouve? Des noms géographiques, dit-on, et quelques mots restés dans la langue française. Examinons la force de ces prétentions.

La nomenclature géographique est-elle une preuve suffisante pour établir que la langue du peuple, dans laquelle elle a des significations, était celle de tous ses habitants?

Les Lapons s'appellent eux-mêmes *Sames*; les Bretons *Kimres*.

---

que les Francs étaient Germains. C'était le sentiment du savant Leibnitz. » (M. Poncelin, *Origine des Français*, p. 12.)

Ce que Leibnitz croyait, l'abbé de Vertot et M. Aug. Thierry l'ont prouvé : *Hlod* veut dire célèbre en tudesque; *wig*, guerrier; *mero*, *mir*, éminent; *rik*, puissant; *bert*, brillant; *ode*, riche; *hug*, intelligent, etc.

Les Finnois appellent les Suédois *Rossalins* (ce qui suffirait pour confirmer ce que l'histoire dit des Goths, qu'ils vinrent de l'est).

Toutes les nations du Nord appellent *Volsques* les Italiens.

Les Cantabres s'appellent eux-mêmes *Escualdunacs*.

Les Hongrois s'appellent *Madjars*, et sont ainsi appelés par les Turcs.

Les Polonais appellent *Czechy* ou *Kraj* la Bohême (*Tchéh* en Turc), et *Niemen* l'Allemagne, que les Turcs appellent *Nemché*. Ils appellent encore *Wlochy* l'Italie, et

Inflanty la Livonie.

Les Turcs appellent *Adjemistan* la Perse,

Boghdan la Moldavie,

Romili l'Europe,

Arnoudly l'Albanie,

Cham la Syrie (nom que les Arabes donnent à la Méditerranée),

Erdel la Transylvanie, etc.

Les Grecs changeaient en noms nationaux les noms étrangers.

Les Cantabres donnent des noms basques à leurs villes; ils appellent, par exemple, *Donosticoa* la ville de Saint-Sébastien.

Les Allemands appellent *Ofen* la ville de Bude.

Les Turcs appellent Vienne (en Autriche) *Betche*, et *Betche Eulkesi* l'Autriche que les Allemands appellent royaume de l'Est (*Œsterreich*); enfin, ils appellent encore *Aiazlyk* Ephèse, et *Koudsi-Cherif* Jérusalem. Mais pourquoi aller si loin de nous pour voir sur quel sable mouvant nous bâtirions notre système, si nous lui donnions des mots géographiques pour base?

Je connais plus de six étymologies pour le seul *Canada*; et c'est pourtant d'hier que nous l'avons nommé.

Une erreur analogue à celle qui a créé les *antichtones* de Pomponius Mela nous a donné les *Indes Occidentales*; l'ingratitude et l'intrigue changèrent ce nom en celui d'*Amérique*.

Un malheur fait appeler en Angleterre îles de *Sommers* celles qui avant étaient les *Bermudes*, nom de l'Espagnol qui les avait découvertes. Les Anglais appellent encore *Mauritius* l'île de France, et *Deutchlad* la Hollande.

Rien n'est plus fragile, rien n'est plus changeant que les noms géographiques. Il n'y a pas une contrée, une ville, une montagne, un fleuve, qui, simultanément ou successivement, n'ait eu plusieurs noms; et puis il y avait des Pyrénées dans les Alpes et dans l'Epire;



des monts Taurus en Europe comme en Asie, et des Ebres et des Ibéries partout. Le seul *Amour*, dont on a fait un Saint en Europe, est fleuve, mer, île et détroit en Asie. La ville d'Ilios ou de Troye a déjà pris successivement quatre noms différents, et les Turcs l'appellent aujourd'hui *Eski Istamboul*.

Rome s'appelait *Valentia*, Paris *Lutetia*, Constantinople *Bysance*, etc.; Pékin lui-même est appelé *Chun-Tien* par les Chinois.

Pour ne parler que des villes d'un seul radical, il y a en Espagne vingt-un *Gallegos*, trois *Galleguillos* et un *Gallejones*; puis :

Galeria en Sicile et en Corse;

Galera en Sardaigne et en Catalogne;

Gales en Angleterre;

Galea en Biscaye, en Asturie et en Gallice;

Deux *Galcazza*, *Galiato*, *Galguera*, *Galizano*, *Galgaligas*, *Galisteo*, *Galiana*, en Espagne et en Italie; *Galibia* ou *Aklibia* (Lybie blanche) en Berberie;

Galibu, Haute-Egypte;

Les *Galitzies* en Autriche;

Galitch en Russie;

Galilée près de la Phénicie;

Galita ou *Calathe* dans la Méditerranée;

Calais en France;

Calcutta dans l'Inde;
Callen en Irlande;
Cali (Popayan) en Amérique;
Californie, id., etc., etc.

Cela étant, on voit combien il est facile de trouver des situations favorables à l'interprétation d'un mot qu'on suppose dériver d'une langue quelconque.

C'est ainsi que l'on s'est efforcé de soutenir toute espèce de systèmes, que le seul mot *gammadin* de la Bible a été traduit par pygmées, géants, Cappadoces, Mèdes et Gardiens, et qu'on a trouvé des mots juifs, irlandais, cantabres et flammands partout.

Malgré tout ceci, nous n'ignorons point que le breton était un des dialectes de la Gaule; c'était même la langue sacrée des druides, et il est donc possible que l'on trouve des mots bretons dans la langue française; mais cela ne prouve pas que ce fut la langue primitive des Gaules, comme nous allons le démontrer.

M. de Fortia, après nous avoir donné un nombre considérable de mots que les auteurs grecs et latins croyaient Gaulois, conclut ainsi: « Parvenu à la fin du glossaire d'anciens mots celtiques, nous observerons que la plupart de ces mots ne se trouvent plus dans nos langues

modernes, ni même dans nos patois. » M. de Fortia donne encore une liste de mots provinciaux que lui a fournis un savant alsacien, et puis la traduction de l'Oraison dominicale en huit idiômes; et il ajoute : « La simple lecture de ces huit idiômes fait voir combien il serait absurde de vouloir les réduire à trois. »

Il n'y a presque pas de province en France qui ne puisse fournir son patois souvent inintelligible pour la province voisine. J'ai déjà fait observer (article VIII) que « *pour former une langue, il fallait une grande nation civilisée, et que c'était une absurdité de chercher une langue primitive chez un peuple encore sauvage.* »

Il est difficile de répondre à de pareils arguments, et nous croyons trouver dans César et Polybe des passages qui ne laissent pas le moindre doute sur cette matière.

Dans le Livre VII de la *Guerre des Gaules*, en énumérant les forces que la ligue des Celtes, *consilio principum indicto*, avait demandées à chaque peuple pour grossir l'armée de Vercingetorix; après en avoir nommé plus de trente, César continue ainsi : « *Rauracis et Boiis tricena;* » et ensuite : « *Universis civitatibus, quæ Oceanum attingunt quæque* EORUM CONSUETUDINE ARMORICÆ APPELLANTUR *(quo sunt in numero*

Curiosolites, Rhedones, Ambilari, Caletes, Osismii, Lemovices, Veneti, Unelli) Sena.» Or, *Armorique* est un mot breton; nous savons que le breton qui, comme le basque, tend tous les jours à s'éteindre, était beaucoup plus étendu autrefois. Il est donc possible qu'on le parlât alors chez tous les peuples auxquels se rapporte le *eorum consuetudine*, et dont quelques-uns, comme les Rennois et les Vannois, le parlent encore aujourd'hui ou le parlaient naguère.

Pourquoi César dit-il *eorum* et non *Celtarum, Belgarum* ou *Gallorum consuetudine?* Parce que la langue des Bretons n'était pas celle de tous les Celtes, ni celle des Belges, ni celle des Gaulois.

Pour ceux qui n'ont pas de parti pris, ceci est, ce me semble, concluant; cependant, s'il reste encore des doutes, voici un passage de Polybe qui doit les faire entièrement disparaître. Il est question des *Veneti* de César, les Bretons de Vannes.

On sait qu'il y eut plusieurs émigrations de Gaulois en Italie, où ils allèrent se fixer avec leurs femmes et leurs enfants, et qu'une partie de la Péninsule dont ils chassèrent les Etrusques était appelée Gaule Cisalpine par les Romains qui appelaient encore Transpadane la partie de

la Gaule qui était au-delà du Pô, et Cispadane celle qui était en deçà; énumérant donc les habitants de cette partie de l'Italie, voici ce que dit l'histoire de Polybe, la plus ancienne de toutes celles que nous ont conservées les Romains après Fabius Pictor: « Vers la source du Pô, dit Polybe, étaient les Laëns et les Lébicéens; ensuite les Insubriens, nation puissante et fort étendue; après eux les Cenomans; auprès de la mer Adriatique les *Venètes*, peuple ancien, qui avait à peu près les mêmes coutumes et le même *habillement* que les autres Gaulois; mais qui *parlait une autre langue* (1). » Ensuite il décrit le pays qu'occupaient les Sénonais, les Boiens et d'autres

(1) L. II, C. 3. Voyez le *Précis historique sur les Gaules*, par T. Berlier, p. 61. Quelqu'ancien déjà que soit Polybe, comparativement à César et à Tacite, il est évident que ce passage doit se rapporter à des faits antérieurs encore à l'époque où il écrivait son *Histoire;* on voit donc que bien avant César le breton n'était pas le gaulois. C'est peut-être cette circonstance qui induisit les Romains à envoyer des ambassadeurs aux Venètes pour les détacher des autres Gaulois, ce qu'ils réussirent à obtenir, d'après le même Polybe.

peuples émigrés de la Gaule, comme les *Veneti*, qu'il est dès-lors impossible de confondre avec les *Vencdi* de la Sarmatie. Le breton n'est donc pas le gaulois? Non.

Le breton, le cantabre et le belge n'étaient pas les seules langues de la Gaule de César. Et maintenant que nous venons d'en avoir la preuve, combien de réflexions ne viennent pas en foule à son appui? En effet, comment est-il possible que le breton ne se soit conservé que dans l'Armorique, si c'était la langue de toute la Gaule? N'y a-t-il pas dans les départements du Jura, des hautes et basses Alpes, des Pyrénées orientales, et dans les montagnes de l'Auvergne des lieux aussi inaccessibles que la Bretagne? Comment se fait-il que les mots de cent patois de la France, qui s'éloignent du latin, de l'allemand, du belge et du cantabre, n'aient aucune relation avec le breton? Mais de toutes les considérations celle qui est la plus frappante à mon avis, est la suivante :

Les Gaulois Sénonais établis en Italie ont quelques démêlés avec les Clusiens leurs voisins; ceux-ci invoquent le secours de Rome, l'ennemie des Gaulois. Trois commissaires romains, de la famille des Fabius, sont envoyés pour



concilier les belligérants. Ces ambassadeurs, dépassant les limites de leur mission, se joignent aux Clusiens pour combattre les Gaulois qui, indignés, en demandent satisfaction au sénat romain. Le sénat refuse. Les Gaulois lèvent le siége de Clusium et marchent droit à Rome dont ils s'emparent. Après sept mois de blocus et plusieurs assauts, le capitole lui-même, où s'était réfugiée la jeunesse romaine, demande à capituler. Les Gaulois rançonnaient la ville qui fut quelque temps après la reine du monde. L'amour-propre, l'intérêt de tous les Gaulois devait évidemment faire regarder la cause de Brennus comme une cause nationale, et tous devaient faire des vœux pour que son triomphe fût complet. Eh bien! c'est précisément ce moment critique que les Bretons choisissent pour favoriser les Romains, pour attaquer les Sénonais. « Les Venètes, dit Polybe (L. II. C. IV.), s'étant jetés sur leur pays, les Gaulois firent un accommodement avec les Romains, leur rendirent leur ville, et coururent au secours de leur patrie. » Comment les Venètes ou Vannois auraient-ils été le même peuple que les Gaulois?............... La Gaule avait et devait avoir plusieurs dialectes dont un était certainement le breton; mais les Bretons,

comme dit Polybe, *parlaient une autre langue que les Gaulois*.

La langue bretonne venait de la Grande-Bretagne, d'où elle fut transportée avec les doctrines druidiques. César dit que pour la bien approfondir, on allait s'instruire dans l'île (*de Bello gal.* VI. XIII). La Gaule proprement dite, abstraction faite des Aquitains, Armoricains et Belges, parlait une autre langue, si elle n'en parlait pas plusieurs autres.

Mais quelle était donc cette langue gauloise, si ce n'était pas le breton? Car peut-on supposer un seul instant, comme semble le faire Ménage, qu'un peuple si nombreux et si puissant n'eût pas de langue propre (1)?

---

(1) On ne peut nier la vaste érudition de Ménage, mais il paraissait ignorer les langues scandinaves d'où sont dérivés nombre de mots français importés par les Normands et les Goths, et il partage avec beaucoup d'autres le préjugé dont nous venons de parler. Menage avoue quelquefois son ignorance sur l'étymologie de certains mots de la langue française; il fait, par exemple, cet aveu au mot *bobèche;* d'autres fois, il élude les difficultés en sautant les mots; ainsi il saute de homard à hommée, pour ne pas connaître peut-être l'étymologie d'*homme*, car il sait bien que



M. de Fortia remarque que la difficulté de retrouver le premier idiôme des Gaulois est

---

dans l'ancien latin c'était *nero*, et ne peut pas s'imaginer que les Gaulois eussent une langue propre, laquelle a dû donner autant de mots au latin qu'elle a pu en recevoir; il se l'imagine si peu, qu'on le voit quelquefois désespéré de ne pouvoir trouver une étymologie étrangère à des mots gaulois. Voici ce qu'il dit au mot *gauche :*

« Après avoir longtemps médité sur l'origine de ce mot qui est une des plus difficiles de toute la langue, voici ce qui m'est venu dans l'esprit. » Ici, par une série de suppositions dont je ne contesterai pas le mérite, il conclut qu'il doit venir du grec *skaios*. Il est évident qu'il lui faut une étymologie à tout prix; il faut cependant rendre justice à Ménage, car il a le bon sens d'ajouter que : « *Tout n'est pourtant que conjecture.*» Je ferai observer en passant que si *gauche* et *besoin* sont Gaulois, *étude* ainsi que le *studium* latin vient du danois *stud. Ruminer* en catalan veut dire penser, réfléchir, méditer, ce qui semble être en effet l'occupation de l'animal quand il rumine. *Stud* veut dire bœuf en danois, et le nom de l'animal est identique en plusieurs langues avec les actions, les habitudes ou les sifflements, les cris qui leur sont particuliers, tels que sauterelle, paresseux, moqueur, serpent, coq. Par une semblable raison, peut-être, *thaô* signifie allaiter et méditer en grec.

aujourd'hui si grande, qu'il serait inutile de le tenter. Certainement, dans un pays où, malgré les plaintes réitérées des savants, les bibliothèques publiques offrent encore si peu de ressources aux linguistes, et où la linguistique elle-même (1) est regardée comme si peu importante, il est assez difficile de se livrer à des études de quelque étendue avec des ressources ordinaires; et, après tout, nous ne voyons pas non plus l'utilité d'un pareil travail. Cependant,

(1) J'ai déjà fait remarquer qu'en général les savants français cultivent plutôt la littérature des langues étrangères qu'ils ne se livrent à l'étude intime de leur mécanisme; cependant je n'ai pas encore bien expliqué mon idée; je vais tâcher de le faire.

Comparons les langues à la matière terrestre.

La géologie ne s'occupe guère que de la position relative des couches de la terre ;

La minéralogie observe la physionomie de ses moindres aggrégations ;

Et ensuite vient la chimie qui étudie l'essence elle-même des molécules élementaires.

Les philologues qui se consacrent uniquement à la littérature des langues, aux *résultats* de la parole, sont les *géologues* de la linguistique; et ce n'est qu'à l'étude des éléments à l'aide desquels se produisent ces *résultats* que je donne ici le nom de *Linguistique*.



tout en avouant les difficultés et son peu d'utilité, nous ne croyons pas qu'il soit impossible de retrouver, de reconstituer la langue gauloise.

Le savant académicien que nous venons de citer en donne lui-même les règles : « Otez, dit-il, de la langue française tout ce qui appartient évidemment aux autres langues connues, et ce qui en restera sera du gaulois. Cette règle est très-logique ; et si, comme l'a fait M. de Fortia, on veut profiter des ressources que peuvent encore fournir les différents patois, quel vaste champ ouvert aux recherches sur la langue gauloise !

Dans son précieux travail sur la langue romane, M. Renouard était d'avis que le provençal était du latin tout pur. Nous nous permettrons ici quelques réflexions.

D'abord, qu'est-ce ou mieux qu'était-ce que le latin? Selon le savant Maltebrun, le latin est un mélange très-singulier de grec éolien ou plutôt d'albanais ancien, introduit par les colonies illyriennes avec le Pelasge hellénique apporté par les émigrations arcadiennes, épirotiques et troyennes, et enté sur un fond d'ancien italique, peut-être DÉJA MÊLÉ DE CELTIQUE et d'étrusque.

Si nous pensons avec quelle facilité les Romains prenaient les mœurs, les armes et les dieux de toutes les nations, il est impossible de supposer que leur langue ne reçût pas aussi un grand nombre de mots étrangers, comme cela arrive dans toutes les langues. Nous savons même que la population primitive de Rome était assez peu importante et toute formée d'éléments hétérogènes; que, dès les temps les plus reculés, la ville de Romulus eut des rois et des augures qui n'étaient pas nés dans le Latium; nous savons qu'elle ne tuait pas les prisonniers; qu'elle donnait asile aux transfuges, et que dès les premières années de son existence, deux cents ans avant la prise de Clusium, comme l'assure Tite-Live, Bellovèse vint avec une armée de Gaulois, que Justin fait monter à cent cinquante mille hommes, s'établir en Italie. Est-il donc croyable que la langue latine n'adoptât pas alors des mots gaulois, de même que la langue gauloise commençait à en adopter de latins?

Nous savons bien que de deux peuples, c'est le moins avancé qui enrichit le plus facilement sa langue avec des mots pris à la langue du plus civilisé; mais qu'était Rome à son origine? Plus rapprochée de l'Asie, où l'histoire



nous représente les foyers primitifs de la civilisation, elle a eu plus de facilité à se polir, à s'instruire, à marcher; mais il y eut un temps où elle était certainement plus barbare que l'Etrurie et aussi arriérée que les Gaules, lesquelles n'étaient pas aussi sauvages qu'on le pense ordinairement (1).

Selon Pline, on y connaissait de temps immémorial la bière, le savon, le matelas, la charrue à deux roues, le crible de crin et quatre espèces de chars dont deux suspendus. Celui où se promenait le roi des Auvergnats était même *argenteus*, d'après Florus. En parlant de la monnaie, Cassiodore assure que les Gaulois la connurent avant les Romains : « *Pecunia enim*, dit-il *(epist. XXXI)*, *à pecudis tergo nominata, gallis autoribus sine aliquo adhuc signo ad metalla translata est.* »

Nous savons que les anciens Romains allaient sans culotte, tandis que les habitants de la *Gallia bracata* en portaient, et que l'empereur

---

(1) Nous rappelons le Mémoire qu'un savant a présenté à l'Académie de Saint-Pétersbourg, dans lequel il prouvait que les lois des Romains et leur langue appartenaient à un peuple nomade.

Caracalla reçut ce nom de celui de la simarre gauloise qu'il fit distribuer au peuple de Rome. C'est Aurelius Victor qui l'assure.

Les nombreuses armées que les Gaulois ont souvent rassemblées contre les Romains, les amendes qu'ils leur payaient, les vivres qu'ils leur fournissaient quand ils étaient vaincus ou alliés, et la promptitude des secours de toute sorte qu'ils portaient à leurs propres chefs, supposent une administration, des magistrats, la connaissance des arts et de l'agriculture; de l'aisance, en un mot, et un certain degré de civilisation que n'avait peut-être pas Rome à sa naissance. Nous savons encore qu'il y avait un sénat chez les Eduins, un collége de druides à Autun, où un grand nombre de jeunes gens accouraient s'instruire; et qu'on se servait, plusieurs siècles avant César, des caractères grecs pour écrire. Enfin, s'il faut en croire Lucien, ils ne connaissaient pas seulement les caractères des Grecs, mais quelques-uns d'entre eux en parlaient la langue et en cultivaient les sciences. Voici ce que, en parlant de l'*Ogmios*, l'Hercule gaulois, il dit dans un de ses dialogues *(Poslalia)*. Après avoir avoué qu'il ne comprend pas l'allégorie de ce vieillard qui a des chaînes d'or et d'ambre qui partent de sa langue et



aboutissent aux oreilles d'une multitude qui ne paraît rien moins que fâchée de cette captivité, il ajoute : « Un Celte se trouvait alors près de moi ; c'était un homme instruit dans les sciences de la Grèce ; l'élégance avec laquelle il parla notre langue le témoignait assez. » Et ensuite il lui met des vers d'Homère et d'Euripide dans la bouche et même des ïambes d'un auteur dont les ouvrages, d'après le marquis de Fortia, se seraient perdus. Enfin, le Gaulois lui explique que cette allégorie représente la force de l'éloquence.

Ce peuple n'était donc pas si sot, ni si arriéré qu'on pourrait le croire, et il n'y a pas de raison pour que sa langue reçût plus de mots de la langue latine, que la latine de la gauloise.

On objectera peut-être que les Gaulois devaient être bien barbares, puisqu'ils sacrifiaient des victimes humaines ; ces sacrifices étaient certainement affreux ; mais ils ne prouvent rien.

D'abord, l'histoire nous signale malheureusement de pareils excès chez toutes les nations. Les Romains eux-mêmes, comme Plutarque nous le dit dans la vie de Camille, sacrifièrent deux Grecs et deux Gaulois à l'occasion d'une guerre contre ces derniers ; et le sang humain a ensanglanté les autels de tous les dieux. Mais

les sacrificateurs ne sont pas la nation. Ce sont les prêtres, et rien ne serait plus inexact que de juger des mœurs progressives d'un peuple par les habitudes stationnaires de la caste sacerdotale qui est, presque toujours, ou plus avancée ou plus arriérée que la nation. Les prêtres civilisent toujours assez les hommes pour qu'ils perdent leur sauvage indépendance et obéissent à leurs volontés ; mais il est dans l'intérêt de leur caste d'empêcher ces hommes d'arriver à en savoir autant et plus qu'eux-mêmes, car ils pourraient alors sortir de cette tutelle qui sied si bien au sacerdoce. Les sentiments des peuples sont parfois si loin d'être ceux de leurs prêtres, que la plupart des Français et des Espagnols gémissaient sur le sort de ces soi-disant sorciers ou hérétiques que les prêtres voyaient sans s'émouvoir monter sur le bûcher pour y être brûlés tout vifs. Et d'ailleurs, nous ne parlons de la civilisation de la Gaule que comparativement à celle des premiers Romains.

Mais enfin, la langue latine a-t-elle vraiment emprunté du gaulois?

Polybe dit qu'il y avait une si grande différence entre le langage ancien des Romains et celui qu'ils parlaient de son temps, que les plus habiles, avec toute l'attention et la peine



possibles, n'y pouvaient presque rien comprendre.

L'hymne arvalique, dit Micali, le plus ancien monument connu de l'ancienne langue latine que Tite-Live déclare *abhorens et inconditum*, a été déclaré indéchiffrable par un des maîtres les plus habiles dans la science des inscriptions. Les Romains ont donc emprunté assez de mots aux peuples avec qui ils étaient en contact pour que leur langue devînt bientôt méconnaissable; mais quels étaient ces peuples ou plutôt ces idiomes où la langue latine a puisé? Le grec sans doute, l'étrusque, l'ombrien, le sabin et l'osque, la langue des Marses et des Herniques, celle des Lydiens, des Pélasges, des Liguriens et des Samnites, mais surtout celle des Volsques. Nous allons consacrer un paragraphe à ce dernier peuple qui se trouve en Angleterre, dans les îles britanniques, en Belgique, en Allemagne et en Russie, comme nous le voyons en France et en Italie.

§ 5.

DES VOLSQUES.

Le nom de *Falisques*, *Pelasges*, *Volsques*, *Volscii*, *Welsks*, *Basques*, *Volg*, *Welsh*, *Belges*,



Bulgari, *Burgundii*, que Polybe appelle *Phrougoundiones*, *Phrigi*, *Volcæ*, *Polac*, *Valaques* et *Velocasses*, semble n'avoir voulu indiquer jadis qu'un mot générique comme *folk* en anglais, *volk* en allemand, *wojsko* et *wielka* en slave; mots qui signifient troupe, multitude, réunion de gens, nation, ainsi que *mancher* en allemand *teut* en sycambre et *siklab* ou *sclave* en langue slavonne, mais si ce mot a pu être donné avec le temps à un peuple par antonomasie, il faut bien croire que cette nation ou ces nations ont dû jouer un rôle remarquable dans les époques anté-historiques. Nous rappellerons ici ce que nous avons dit plus haut sur les rapports existant entre les noms de hauteur; *dun*, *dune*, *berg*, *bricca*, *balkan*, *vala* (persan);

De terre; *bra*, *bro*, *barro* (irlandais, celte et espagnol); *park* (allemand et français); *tana* malais, *doune* tougouse, *veled* arabe, *feld* allemand, *veld* hollandais;

D'habitation, *barraque*, *auberge*, *donjon*, *burg*, *borg*, *berghem*, *briga* (1), *dounos*, *dom*, *dom*,

---

(1) Buchanam, cité par M. de Fortia, dit que *briga* signifie ville : *Briam*, dit-il, *Strabo*, *lib*. 7, *et cum eo consentiens Stephanus*, *ait urbem significare* ; *id*, *ut*

doma, *domus*, *dunus*, *hall* anglais, *polys* grec.

De bas-fond, *down* en anglais, *vallis* en latin, *volgi* en hongrois, *vogi* en lapon (1).

---

confirment hæc nomina inde facta proferunt, Pultobria, Brutobria, Mesimbria et Solimbria; sed quæ illis est Brutobria, et quæ Ptolemæo finiuntur in briga Plinio exeunt in brica.* » Nous savons en outre que Troie s'appelait *Pergamos* ou la ville par excellence, ainsi que Londres s'appelle *The Town*, et *urbs* signifiait la ville de Rome chez les Latins.

(1) *Faule*, c'est lac en lapon.
Folgo, fleuve en hongrois.
Palus, marais en latin.
Well, puits en anglais.
Pool, étang en anglais.
Foulque, poule d'eau en français.
Hélos, marais en grec.
Hell, l'enfer en anglais.
Hole, trou en anglais.
Solco, sillon en italien.
Svælg, abîme; *geule* en danois.
Helsch, infernal en hollandais.
Vak, vide en hollandais (*vacuum* latin?)

Tous ces mots, ainsi que le *volga* (le *bulgari* des Latins) désignent la demeure de l'homme lorsque la retraite des eaux lui permit de quitter les hauteurs et se fixer sur les terrassements des fleuves. Quant



Il n'est donc pas impossible que du nom des habitations, on ait encore tiré une fois

---

au mot *terre*, on sait qu'il est souvent synonyme de *pays*. En Espagne, on demande encore de quelle terre vous êtes; de manière que voilà expliquée cette analogie entre les noms de hauteur, de plaine et de vallée. Il reste à expliquer comment la contrée ait nommé l'homme. *Den*, c'est l'homme en breton, et *wara* en saxon; *witch*, c'est l'enfant en hollandais, *wits*, fils en russe, *fitz* en anglais, *bâtard*; peut-être le *filius* latin en est-il. Cicéron l'emploie quelquefois pour *homme de rien*, dans le sens du *hère* français. Il est facile de reconnaître le *wicht* dans le *czlowick* polonais, mot qui veut dire homme dans cette langue, et dans les pronoms suédois, anglais, allemands et hollandais, *hwar*, *wich*, *welcher* et *welk*; car, pour ceux qui ont fait des études linguistiques un peu profondes, il est désormais clair que les pronoms et les verbes *avoir* et *être* ont des relations constantes avec les noms d'homme et d'habitation.

Some veut dire QUELQUE en anglais, *same* HOMME en samoyède, *som* QUI en suédois, *jama* CAVERNE en polonais, *can* MULTITUDE en breton, radicale qu'on trouve dans toutes les langues indo-européennes: dans le *zusammen* allemand, dans l'*ensemble* français, dans l'*insieme* italien, dans le *cum* latin, le *sun* et *sum* grec (syntaxe et sympathie); et ce *sum* est le verbe



doma, *d*·
De b:
volgi (

con
*B*r
B
c

...mme nous l'avons vu
...*reste*, signifie encore en

...*sce* en latin. L'*s* initial se change
...*latin* au grec, comme dans *sol*, *serpo*,
...*ani*, et se perd en passant des langues
...*le* du Midi comme :
...*pon*, *horde* français, troupeau;
...*ngle*, *kant* hollandais, pas abondant;
...*n*, allemand, *tricoter* français;
...*g* danois, *bolgia* italien, abîme;
...*ri* suédois, *cri* français.

...*lors* le *same* et le *sum* ont pu devenir *homo*, ...*ini*; et le *heim* et *home* allemand et anglais ont pu ...*re* l'habitation du *same*. Expliquons cependant ...mment le *berg* et le *balk* ont pu fournir aussi aux *Volsques* des habitations plus spéciales, outre bergerie, auberge, bercail et berceau. Pour cela, il faut connaître un peu les habitudes des hommes du Nord: les uns vivent dans des cavernes, comme les Samoyèdes et les Lapons, et *bergen* veut dire cacher dans la terre, ainsi que *bergman*, c'est le montagnard et le mineur.

D'autres vivent sous des tentes couvertes de peaux d'animaux, et *balg* veut dire peau en suédois ainsi que *hud* d'où est venu la hut ou hutte.

D'autres sont riverains, et leur habitation est la *barque*;

Les plus anciens vaisseaux hollandais dont on ait

habitation et habitants, comme en espagnol *pueblo*, et *povo* en portugais. Nous allons voir en combien d'endroits on trouve les Volsques ou les Phrygiens, car Polybe fait *phroug* de *bourg*, et *phragma*, *phregma*, *phryganon*, signifient encore enclos, palissade, haie, fortification, comme le *dongeon* du *dun*, et le *burgt*, qui signifie aussi château en hollandais, du *berg*, montagne en allemand et suédois.

---

souvenir s'appelaient *houlks*, et sont appelés *borka* en polonais, et *barque* en français.

Enfin, d'autres ont des maisons, comme les Finlandais, faites comme des bûchers, avec des poutres jetées les unes sur les autres, et *balk* veut dire grosse poutre en hollandais, et *balken* en allemand; *baal* un bûcher en danois, *bulk* tas en anglais, *belegen* couvrir en allemand, et *baraque*, petite maison en bois.

Un mot de plus quant aux pronoms.

Dans la grammaire anglaise de M. Siret, il y est dit page 36 :

« Le mot *self* signifie proprement *personne*........ *My own self*, ma propre personne; *the queen's self*, la personne de la reine. Le *self* anglais vient du *sjelf* suédois, et le *sjelf* de *sjal*, âme, cœur. Le pronom réfléchi des langues sémitiques qui disent : *Ne tue pas mon âme* pour *ne me tue pas*. (V. les notes justificatives.) Le *sjal* suédois est le *soul* anglais.

Dans l'île de Sainte-Kilda, une des Hébrides, il y a un ancien fort, vers l'extrémité sud de la baie, qui s'appelle *Dun fir volg*. John Knox, qui l'a visité ; dans son *Voyage aux montagnes d'Ecosse et aux îles Hébrides* (tome II, page 247, traduction de 1790), traduit *Dun fir volg* par le fort des *Volscii*.

Mais ce nom de *Volscii* ou *welsh*, les Anglais le donnent aux Gallois ; et, chose, vraiment remarquable, depuis les Suédois jusqu'aux Allemands (le peuple du moins), tous les gens du Nord appellent *Walsk* ou *Welsk* les Italiens. Le mot *volg* et *belg* est par trop semblable pour qu'il ne donne pas aussi un un peu à penser. Peut-être trouvons-nous encore ce mot dans les Allobroges ou le Latobrigi, où il s'approche de plus en plus du *Phroug* de Polybe, peuple d'où les rois des Francs prétendirent être sortis après s'être établis dans les Gaules. Nous observerons encore en passant que le nom de *Tectosages* que l'on donna aux *Volcæ* qui, conduits par Sigovèse, furent s'établir dans la Germanie, *prisco Tarquinio Romæ regnante*, comme dit Tite-Live, rappelle un peu ce *Teut* qui veut dire la même chose que *Folk* ou *Volcæ*. Le *tectum* latin, le *dek* anglais et le *dach* allemand et slavon (couvert)



suivent cette chaîne constante de relations déjà indiquée entre l'habitation et l'habitant.

Tacite dit que le mot *Bohême* vient de *Boii*, peuples gaulois qui y émigrèrent. *Heim* signifiant demeure en allemand, rien n'est plus possible. Mais ce *Boii* étaient les *Volcæ* dont parle César (1).

Or, pendant qu'un des fils d'Ambigat marchait en Germanie, Bellovèse passait les Alpes et venait s'établir en Italie.

Si nous en croyons Justin, c'est par centaines de milliers que ces Volsques quittèrent les Gaules; mais, quel que soit leur nombre, il ne pourrait être insignifiant quand nous nous rappelons que leur nom fut bientôt à l'Italie ce qu'a été depuis celui des Francs dans les Gaules et celui des Angles dans la Bretagne insulaire; car aujourd'hui encore, comme nous l'avons fait remarquer, les peuples du Nord ne connaissent que ce peuple en Italie. Ceci une fois posé, la langue latine ne pouvait éprouver les changements dont parle Polybe sans que les Volsques établis en Italie, c'est-à-dire sans que

---

(1) *Bey* en suédois, *by* en anglais rappellent l'habitation primitive d'où auraient pu être nommés les Boii, si ce n'est pas une contraction de *Bolci*.

la langue du peuple que Rome regardait avec le moins d'indifférence contribuât à cette altération; si après ceci nous ajoutons que la politique de Rome réussit à faire des alliances avec des peuples gaulois déjà établis en Italie contre les Gaulois nouveaux venus, et que des corps entiers des uns et des autres précédèrent et accompagnèrent Annibal en Italie où il fit treize ans de guerre aux Romains, il est facile de voir que le latin devait nécessairement avoir beaucoup de mots gaulois ou d'origine gauloise, de même que le gaulois devait avoir beaucoup de mots latins, depuis surtout que des corps gaulois militaient sous l'aigle romaine et que des colonies latines s'étendaient dans la Celtique. Je crois donc qu'il n'y a pas plus de motifs pour dire que la langue romance est venue du latin, que pour dire que le latin est venu du gaulois (1).

---

(1) Pline nous dit que le *Latium antiquum* n'avait que 1050 pas en longueur (L. III. IX. 4.). *Tam tenues primordio imperii fuere radices.* Dès-lors les Gaulois étaient beaucoup plus nombreux que les Romains en Italie, et il y en avait de ces Gaulois ou Volsques jusqu'au-delà du Tibre, entre Rome et la Campanie, entre le Latium et les Osques. (Pline, *ut supra.*)



Un auteur d'une réputation méritée, celui qui a le mieux écrit en latin depuis le beau siècle d'Auguste, le Bembo, avoue que la langue italienne avait beaucoup emprunté de la provençale. Nous donnons dans la note qui suit les mots que Bembo dit dériver du provençal ou gaulois (1), avec quelques mots

---

(1) MOTS ITALIENS TIRÉS DU GAULOIS OU PROVENÇAL.

D'après le Bembo.

Poggiare
Obbliare
Rimembrare
Assembrare
Badare
Riparare
Gioire
Calere
Guiderdone
Arnese
Soggiorno
Orgoglio
Arringo
Guisa
Uopo
Bisogno
Donneare
Onta
Quadrello
Talento
Tenzone
Gaio
Isnello
Guari
Sovente
Altresì
Dottare

Employés par le Dante.

Aranda *pour* appena
Bozzo *pour* bastardo
Gaggio
Landa
Miraglio
Smagare, le desmagar espagnol.



français dont je ne trouve pas d'étymologie ailleurs, et auxquels on pourrait ajouter

---

Employés par Pétrarque.

Drudo	Inveggiare
Lasso	Scoscendere *pour* rompre
Serrare	Bieco
Ligio	Forsennato
Marea	Tracotanza
Vengiare	Oltracotanza
Approcciare	Trascuraggine.
Giugiare	

Mots gaulois.

Arranger	Grêle
Breuvage	Ne pas
Regret	Poser
Regarder	Avant
Chatouiller, catouiller (ancien)	Après
	Pendant
Pâmer, pasmer (ancien)	Encore
Avec, avecques (ancien)	Gauche
Bouter *pour* tirer	Gai
Endurer	Aussi
Oster pour ôter	Fois
Blâme	Outre, (préposition)
Donzel (provençal)	Costume
Bourgeois	Brique
Hôtel, ostal	Bruit

presque tous ceux pour lesquels Ménage n'a point trouvé d'étymologie ou n'en a trouvé qu'une forcée, comme au mot *besoin* et à beaucoup d'autres.

On a dit que la langue provençale s'appelait romane, parce qu'elle était parlée à Rome. C'est une erreur: elle était ainsi appelée par les indigènes non encore soumis à Rome, parce qu'elle naquit dans les provinces habitées ou colonisées par les Romains. Les Basques appellent encore aujourd'hui romance la langue espagnole, et latine la latine.

Soit à cause de leur concurrence avec les Carthaginois, ennemis de Rome, soit par d'autres motifs, on sait que les Marseillais étaient très-liés avec les ennemis de leurs en-

---

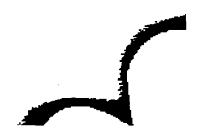
Auberge	Craquer
Bourg	Plume
Bel, beau	Bouche
Flâner	Brette
Goujat	Carquois
Groin	Etroit (stretto)
Matelas	Serrer
Rideau	Marcher
Bijoux	Beaucoup
Berret	Sabot, etc.



nemis. Des peuples gaulois ayant attaqué Nice et Antibes, villes massiline, Rome envoya le consul Quintus Opimus pour faire lever ce siége aux Oxibiens et aux Décéates qu'on chassa des environs de Marseille. L'an de Rome 628 à 631, les Saliens ou Salviens ayant fait une incursion sur le territoire des Marseillais, les Romains revinrent et les en chassèrent. Comme c'était trop loin de Rome à Marseille, et que les Romains voyaient bien qu'aussitôt retirés les Gaulois reviendraient molester leurs amis, le proconsul Sextius fonda la colonie d'Aix, *Aquæ sextiæ*, qui tira son nom, comme dit M. Berlier, tant de celui du proconsul vainqueur que des eaux minérales de ce lieu. Cette colonie prit et a encore aujourd'hui le nom de *Provence* ou *provincia romana,* habitée par des Latins et des Gaulois qui, mêlant la langue du pays avec le latin, en firent la langue de la province romaine ou le provençal romance. Ceci nous semble la chose du monde la plus facile, si nous songeons que déjà les deux langues devaient avoir beaucoup de mots communs, de ces doubles mots surtout qui désignaient le même objet, la même idée, et dont l'un était d'origine latine et l'autre d'origine gauloise. C'est ainsi que le mélange des peuples enrichit

les langues des nations d'une foule de synonymes dont l'existence serait autrement inexplicable; car quand un homme, une famille un peuple, ont appelé *pain* le pain, *eau* l'eau, *bouche* la bouche, ils n'ont aucune raison pour changer le nom connu de ces choses en un autre qu'on ne comprendrait pas. Il n'y a que la longue habitude et le besoin de comprendre un mot qui puisse le faire rappeler et adopter.

Les soldats gaulois devaient surtout se trouver dans ce cas; ils devaient comprendre les deux langues et employer tantôt les mots latins, tantôt les mots gaulois, selon les gens à qui ils avaient à parler. C'est ce qui arrive aujourd'hui encore aux Anglais dans les Indes, au soldat italien en Autriche, aux Castellans dans les provinces basques et aux Français en Afrique. Cependant, après avoir passé des Orientaux chez les Romains, la civilisation fut portée par ceux-ci dans leurs colonies; et ce fut un autre motif pour employer de préférence les mots et la construction de la langue parlée dans la colonie romaine ou la langue provençale; mais nous insistons sur le rapprochement des deux langues latine et gauloise avant les conquêtes des Francs et l'invasion des Goths, des Bourguignons et des Normands; avant même la



formation de la langue provencale romance.

Lorsque les Mantchoux envahirent la Chine, ils furent obligés de se faire entendre des Chinois et de les entendre; dès-lors la langue des conquérants s'enrichit d'une foule de synonymes qui étaient les noms des choses en chinois; mais comme les Tartares, ou se marièrent avec des chinoises, ou moururent sans postérité, les mots mandtchoux tombèrent peu à peu dans l'oubli, et la langue des plus civilisés, des plus nombreux, et des plus attachés à leurs habitudes, fut la seule *qui resta*. Alors, les empereurs tartares se virent obligés d'instituer des tribunaux composés de savants pour rédiger de bons dictionnaires dans les deux langues, et prendre tous les soins possibles pour que leur langue natale se conservât en Chine. Voilà comment le P. Amiot, MM. de Fortia et Langle nous expliquent la conservation du mandtchou; mais rien de semblable n'ayant été fait dans les Gaules, rien ne put sauver le corps de la langue gauloise, dont les membres épars ne se retrouvent plus que dans les patois de la France et dans les langues et patois des peuples qui eurent quelque contact avec eux; et pour les langues étrangères, il arrive ce que le baron Zur-Lauben a observé



pour le suabe, que les mots qui leur viennent d'une autre conservent rarement avec exactitude leur signification primitive (1).

Nous avons vu comment s'est formée la langue romance, dans les *castra* romains qui furent bientôt des castels entourés de maisons ou de villages et de villes. Cette langue, appelée ainsi par les peuples alliés ou ennemis des Romains, avait un autre nom à Rome. Avant d'en parler, nous reviendrons encore sur l'étymologie du mot gaulois.

Dans la première partie de cet ouvrage, nous avons expliqué les raisons que nous avions pour préférer à toute autre l'étymologie que nous avons adoptée quant aux Celtes : elles

---

(1) *Frons* et *front* en latin et *ride* en hollandais; *froncer* semble venir du verbe *fronsen* dérivé de ce *frons* dans la même langue. *Grim* veut dire *laid* en danois; *gramo* veut dire *triste* en italien, et le français en a fait *grimace* qui se rend par *face* en anglais, autre altération du mot *visage*, qui signifie *grimace* en espagnol. Le *moue* français se rend par *maul* en allemand; *maula* en espagnol signifie celui qui fait semblant d'être malade lorsqu'il ne l'est pas. *Grimace* c'est *careta* en portugais; *cara* signifie le *visage* en espagnol et *careta* un masque.



sont suffisantes, croyons-nous, pour convaincre le plus sceptique. Cela ne nous empêche pas cependant de voir que si *ward* a pu faire guard, *war* guerre, et *welsh* gallois, *wolsci* a pu faire aussi gaulois. Notre *guêpe* est *vespa* en latin, *wasp* en anglais et *abispa* en espagnol, d'où l'on voit la facilité avec laquelle le *v* se changeait en *g*. Il y a même dans l'adverbe et l'adjectif latin *gallice*, *gallicus*, tous les éléments nécessaires pour le *volci*, *volski* ou *vallaques*. — Je n'affirme rien; mais serait-ce trop hasarder que de dire que la langue romance parlée à Rome était la langue des Gaulois, de ces Gallici, Vallici, Volci, Belgi, VULGI, mêlés depuis si longtemps avec les Latins, et appelée *vulgaire* ou VULGARE à cause de cela, ainsi qu'on appelait *vulgus* la plèbe, composée de ce peuple soldat, à moitié Volsk d'origine, qui revenait à Rome après avoir servi avec des Gaulois dans la Celtique? Le mot *volk* veut dire peuple chez ces mêmes Germains qui appellent Wolsques les Italiens.

Si ce que nous venons de dire était vrai, comme il est vraisemblable, il ne resterait plus de doute sur la langue gauloise qui était la langue du peuple chez les deux peuples, de même que la latine était leur langue écrite,

savante, polie, officielle et sacrée, après les druides. On sent que je parle ici d'une époque comparativement récente.

Les raisons que donne le Bembo contre l'existence de la langue vulgaire à Rome sont appuyées sur ce qu'on n'a trouvé aucun monument écrit dans cette langue.

Au mot *lenguas* du DICIONARIO DE LAS ANTIQUIDADES NAVARRAS, que vient de publier l'archiviste de Pampelune, ouvrage plein de faits intéressants, et que nous n'avons pas trouvé encore à Paris, il y est dit qu'aucun document officiel n'existe dans les archives de l'ancien royaume Bigarré (*Navarro Bigarré* en cantabre) en langue basque; nous y trouvons cependant des priviléges très-anciens (1).

(1) Le privilége donné par don Sancho aux habitants de Castellon de Sangüesa est de l'année 1171. Nous en donnerons un morceau pour faire voir que dès cette époque l'espagnol était déjà aussi formé que l'italien au temps du Dante.

« E dò à los pobladores de Castellon (de Sangüesa) que qual se quiesere mercaderia trayan en todo mio regno ; non den peage ni en tierra, ni en mar, etc. Dolis franqueza que lures ganados pascan, e veyen por todo mio regno foras en los vedados de los caballos. »

On trouve du mauvais latin, mais encore du latin, beaucoup de siècles après, dans les écrits des notaires.

Faudra-t-il pour cela nier l'existence du cantabre en Navarre? Cela n'est pas possible, car on le parle encore aujourd'hui dans la montagne, dans la Borunda, dans toute la Navarre de ce côté-ci de l'Ebre, et dans Pampelune même qui en est la capitale; et partout où j'ai demeuré, soit dans la Navarre, soit dans l'Alava ou dans la Biscaye, partout j'ai pu me convaincre que le cantabre, qui tend aujourd'hui, comme le breton, à se concentrer, à se perdre, était jadis beaucoup plus répandu. Les vieillards ne parlent presque que le basque, quoiqu'ils entendent le romance, c'est-à-dire l'espagnol; les hommes d'un âge moyen entendent le basque et ne parlent guère que l'espagnol qui est la langue presque exclusive des enfants, dans les écoles du moins, où l'on punit celui qui parle basque.

Les raisons du Bembo ne sont donc pas ici convaincantes; il me semble même, au contraire, qu'elles confirment ce qui est aujourd'hui bien prouvé : que le *vulgus* de Rome avait un idiôme *vulgare*, et que cet idiôme étant méprisé soit parce qu'il était commun aux *barbares*, soit parce qu'il était relégué à la basse classe, ceux qui savaient écrire n'avaient aucun désir de l'employer. Peut-être le son des

voyelles ou des consonnes que personne ne s'était encore donné la peine d'analyser n'étant pas tout-à-fait le même que celui de la prononciation latine, offrait-il des difficultés à ceux qui auraient voulu le tenter.

Encore aujourd'hui, on chercherait en vain en Piémont une inscription écrite en Piémontais, quoique ce dialecte gaulois soit plus ancien qu'on ne le croit, et parlé dans la capitale et à la cour de préférence à toute autre langue. L'objection du Bembo tendrait donc plutôt à confirmer qu'à détruire notre supposition.

Nous allons maintenant jeter un coup d'œil sur les langues des deux Péninsules.

LANGUES DE L'IBÉRIE.

Le P. Hervas a certainement prouvé l'identité de plusieurs mots basques hors de la Cantabre, en Italie et en Espagne; d'où il conclut que la langue ibérienne était anciennement la langue des deux Péninsules.

Nous avons d'abord à opposer à ce principe unitaire toutes les raisons que nous avons énoncées plus haut.

D'abord la différence des races. Sous ce

rapport, le docteur Virey a victorieusement réfuté Blumenbac, et M. Desmoulins a démontré l'invariabilité de la couleur de la peau, de l'iris et des cheveux; de même qu'il a démontré la distance qu'il y a de la race des Hottentots à celle des Bushiman, et les différences des races blanches entr'elles. Or, comme nous l'avons dit, le Cantabre blond, blanc; aux yeux bleus, n'a rien de commun avec cet Ibérien que les poètes latins nous peignent noir et frisé, sinon comme un nègre, comme un Andaloux du moins. *Comme les Lusitains*, dit Romei, les Celtibères affectionnaient la couleur noire. *Spanus* en latin était synonyme de brun, et c'était la couleur des laines noirâtres de l'Hispanie.

Il faut être très-prudent pour se prononcer en fait de langues.

Si un idiome a quinze mille mots, il ne suffit pas qu'il en ait cinquante ou cent ou même mille d'une autre langue pour dire que toutes deux sont identiques. Nous le répétons :

1° La religion, les émigrations, les modes, la civilisation, le commerce, l'onomatopée, le hasard, peuvent faire que sur quinze mille mots il y en ait certainement un quinzième d'analogues, sans que pour cela il y ait le

moindre rapport entre une langue et l'autre.

L'italien a plus que ce nombre de mots identiques avec l'allemand, rien que dans les mots qui commencent par *c*; l'allemand en a près de deux cents que comprendrait un italien. S'ensuit-il que la langue allemande et l'italienne aient le moindre rapport? La propagande de Rome a envoyé des missionnaires partout, et leur zèle et leur influence a semé des mots européens dans les langues de toutes les parties du monde; mais ces langues seront-elles pour cela du latin ou de l'italien, de l'espagnol ou du français? Des Polonais, des Italiens, des Espagnols ont émigré en France; des Français en Angleterre, en Allemagne; ces émigrés ont donné des leçons de leur langue, ils ont fait voir les beautés des auteurs de leur nation; et c'est encore du bon ton que de naturaliser, par ci par là, des mots étrangers, mais quelque soit le nombre de ces mots, cela fait-il autre chose qu'augmenter les synonymes de la langue hospitalière? Cela en détruit-il l'essence? cela implique-t-il identité entre la langue qui reçoit et celle qui donne? Pas le moins du monde.

2° Les langues qui se ressemblent peuvent encore avoir puisé les mots qu'elles ont en commun à la même source, sans qu'elles aient

pour cela d'autres titres à l'identité, pas plus avec celle qui donne qu'avec celle qui reçoit, à moins que ces mots ne soient par milliers, comme les mots saxons, danois et français dans la langue anglaise, greffés sur le kymre, le gaëlique et le belge, lesquels sont les trois troncs antérieurs aux trois dernières espèces d'invasions. Nous savons bien d'où venait l'arabe, le goth, le latin, le grec, le carthaginois, le phénicien et le celte qu'on a parlé en différents lieux en Espagne, langues qui toutes ont laissé quelques mots dans les dialectes ibériques; mais outre celles que le cantabre explique, il y a des *medaillas desconocidas* qui prouvent que l'Espagne ne sortait pas de la règle, que nous avons établie, de la pluralité nécessaire des langues. Les patois fournissent encore ces preuves. Je voudrais bien qu'on me dise d'où sont venus les mots *marfaga* (paillasse), *ensiam* (salade) et cent autres mots catalans; et pour ceux qui sont habitués à regarder le portugais comme de l'espagnol ou de l'italien tout pur, afin qu'ils voient que ce n'est pas tout-à-fait cela, nous donnerons quelques mots dans les trois idiômes, en avertissant que la grammaire et la syntaxe ne manquent pas non plus de différences très-remarquables; différences

dont nous avons du reste implicitement parlé quand nous avons établi qu'il n'y a pas deux langues dont le mécanisme soit entièrement semblable. Nous ajouterons à ces observations que le catalan, outre les mots hollandais comme *cuitar*, anglais comme *mushcmon*, latin comme *capsa*, turc comme *thurange*, et beaucoup de mots français, arabes, basques et italiens, qui ne se trouvent pas dans le castillan, il en a aussi qui ne se trouvent que dans le portugais. Dans la liste que nous présentons, il y en a beaucoup auxquels je n'ai pu trouver d'étymologie dans les langues que je connais et que je crois de quelques-unes des langues éteintes de la Péninsule.

Nous ne parlerons point du patois des *Paciegos*, rempli de mots étrangers à toutes les langues et patois de la Péninsule et de l'Europe peut-être; mais nous ne finirons pas ce paragraphe sans dire quelque chose du castillan.

Portugais.	Espagnol.	Italien.	Français.
Aba	estremidad	estremita	extrémité
Abafo	estufa	stuffa	poële
Abalisar	senalar	indicar	de balise
Abalo	motin	commozione	agitation
As ilhargas	las costillas	le coste	les côtes
O bofe	el pulmon	il pulmone	le poumon

Portugais.	Espagnol.	Italien.	Français.
As crianzas	las criaturas	i bimbi	les enfants
Menino	criatura	bambino	enfant
Rapaz	muchacho	fanciullo	garçon
Rapariga	muchacha	fanciulla	fille
Cheiro	olfato	odorato	odorat
Orvalho	rocio	rugiada	rosée
Espirro	estarnudo	stranuto	éternument
Janella	ventana	finestra	fenêtre
Canhoto	izquierdo	manmanco	gaucher
Ciume	Celos	gelosia	jalousie
Enteado	gendro	genero	gendre
Enteada	nuera	nuora	bru
As lùvas	los guantes	i guanti	les gants
Brincos	aracadas	orecchini	boucles d'oreilles
Touca	mantilla	velo	coiffe
Leque	abanico	ventaglio	éventail
Fita	cinta	nastro	ruban
Mariola	mozo de cordel	fachino	crocheteur
O açougue	matadero	macello	boucherie
As lojas	las tiendas	les botteghe	les boutiques
Lido	sabio	erudito	instruit
O remate	la fiesta	la festa	la fête
Castiçal	entòrcha	fiaccola	flambeau

Portugais.	Espagnol.	Italien.	Français.
Balde	pozal	secchia	seau
Fàca	navaja	coltello	couteau
Tampa	tapadera	coperchio	couvercle
Bilha	cantaro	vaso	cruche
Peneira	sedazo	setaccio	tamis
Modorra	entresueno	sopore	assoupissement
Alfaces	acelgas	lattughe	des laitues
Cogumelos	hongos	fungi	champignons
Trevas.	oscuridad	oscurità	obscurité
Galho	ramos	rami	branches
Garamufo	principiante	tirone	novice
Senaô	falta	diffetto	défaut
Esmagar	pisar	calpestare	fouler aux pieds
Fero	amenaza	minaccia	menace
Leme	timon	timone	gouvernail

Ce que nous avons dit du portugais n'empêche pas que le fond de la langue ne soit du latin. Un moine portugais a même fait des distiques également latins et portugais; le maestro Oliva a aussi composé des phrases en castillan et latin, et les italiens ont cette ode fameuse :

In mare irato, in subita procella,
Invoco te, nostra benigna stella,

qui, à quelques inexactitudes près, est vraiment aussi bien italienne que latine; le distique que nous venons de citer est presqu'aussi correct dans l'une que dans l'autre langue. Voilà ce qui caractérise la parenté irrécusable des quatre langues; mais l'espagnol comme le portugais et toutes les langues européennes sont pleines de mots de langues étrangères. Rien que le mexicain lui a donné *pulque*, *xicara*, *tomates*, *maïz*, *tocayo*, *pita* et un très-grand nombre d'autres mots de plantes, de fruits et d'animaux.

Chico, *gordo*, *yermo*, *barrenar*, *botar*, *arrebatar*, *minio*, *esparto*, *cogote*, *soga*, *risso*, *zapato*, etc., sont cantabres ou celtibères.

Ciudad, *incognito*, *rueca*, *nuncio*, *bufo*, etc., sont italiens.

Artesa, *bailar*, *broma*, *tio*, *cima*, *pelear*, etc., c'est du grec.

Taza, *vellota*, *zamarra*, *javali*, *cifra*, *albanil*, *alguazil*, *almudi*, *alkohol*, *alkali* et cent autres mots avec cette initiale qui est l'article, viennent de l'arabe, ainsi qu'une quantité de mots de villes comme *Beceite*, *Medina*, *Velez*, *Valladolid*, etc.

Agora (hac hora), *ocano (hoc anno)*, *luego (illico)*, *hoy (hodie)*, etc., viennent du latin.

Balcon, *gato*, *caballo*, *bonete*, *cable*, *cierzo*,

daga, bando, bosque, capa, gelato, catino, etc., viennent du gaulois, du goth et du breton.

Malgré cela, il n'y a qu'à parcourir le dictionnaire de Taboada pour voir qu'il y reste encore beaucoup de mots dont l'existence ne peut être expliquée que par celle d'une ou plusieurs langues qui ne sont plus.

Nous allons parler maintenant de la langue ou des langues de l'Italie.

Supposons que la langue ibérique ait été importée en Italie par les Sicani, repoussés de de l'Espagne, selon Denis d'Alicarnasse, par les Liguriens (dix-sept générations avant le siége de Troye); ou par les Liguriens eux-mêmes.

Supposons que les Tusci d'Aulu-Gèle fussent les Etrusques, et mettons de côté le gaulois et le grec qu'on parlait aux deux extrémités de l'Italie; il n'en resterait pas moins trois ou quatre langues outre ces quatre dans le beau pays *ch'Appennin parte, il mar circonda e l'alpe*. Dans son premier livre, Denis d'Alycarnasse nous dit des Etrusques, qu'ils ne ressemblaient à aucun autre peuple, ni par les mœurs, ni par le langage; à qui pourrait se rapporter cette expression *aucun autre*, si ce n'est aux peuples de l'Italie? Si Denis eût dit qu'ils ne ressemblaient point aux Latins, nous ne verrions en-

core que deux langues en Italie; mais ce *aucun* désigne un terme de comparaison plus vaste; les peuples aux langues différentes, selon l'expression de Denis, devaient donc être au moins trois ou quatre.

La langue osque n'était donc pas semblable à l'étrusque. Pour le dire en passant, *osch* signifie *nation, multitude* en égyptien.

Ennius disait qu'il avait trois cœurs, parce qu'il parlait le grec, l'osque et le latin.

Nous avons donc déjà ici l'osque, l'étrusque, le latin et le grec.

Titinnius, dans *Feste,* se sert de cette expression : « *Qui Osce et Volsce fabulantur; nam latine nesciunt.* » Le volsque n'était donc pas non plus du latin, ni de l'osque, ni de l'étrusque *qui ne ressemblait à aucune autre langue.* Mais est-il bien prouvé que les Tusci fussent les mêmes peuples que les Etruriens? Ce *Tusci* ne ressemble-t-il pas un peu au *Deutsh* que se donnent à eux-mêmes les Allemands? Et quand Aulu-Gèle dit : « *Nescio quid Tusce aut Gallice dixisset,* » ne voulait-il pas indiquer l'idiome d'un de ces peuples comme les *Marses* que nous voyons à la fois en Italie et en Allemagne, et qui, comme les Gaulois, seraient venus habiter une contrée de l'Italie? Cependant Pline nous

dit que les Tusces étaient des Lydiens; c'était l'opinion de toute l'antiquité : et quand je vois leur nom synonyme de *sage* dans une langue de la Celtique, je pardonne au savant Denina, dans les travaux duquel j'ai puisé plus d'une idée, la prédilection qu'il avait pour ce peuple. Pline croit que ces Lydiens prenaient leur nom de leurs sacrifices *thusia* en grec. Et les Humbriens n'avaient-ils pas une langue à eux comme les autres peuples (1)?

Le géographe Eudoxe, dans *Etienne de Bysance*, dit au mot *opici* que la langue opique était mêlée de plusieurs langues et n'était pas très-différente du sabin. Voilà donc deux nouvelles langues encore; puis le samnite qui avait de fortes relations avec l'osque, mais qui pour cela même n'était ni le latin arvalique, ni celui

(1) Ces peuples anciens, que chassèrent de l'Etrurie les Pélasges chassés à leur tour par les Lydiens, avaient-ils une origine commune avec ce peuple qu'Antoine battit en Egypte, auxquels Pline assigne le premier *nome* de la Thébaïde (*Ombiten*), et que Ptolémée appelle *Ombroi*? ou en traduisant *Um-bria* par *terre des hommes*, dirons-nous que c'était le peuple Authoctone qui avait nommé le fleuve *Umbro* qui coule encore aujourd'hui sous ce nom (*Ombrone*) et se jette dans la mer à 8 kilom. de Piombino?



d'Ennius, ni celui d'Horace; ni l'étrusque, ni le gaulois, ni le sabin, ni le volsque qui pourrait bien être le valaque : de toutes les langues du Nord la plus rapprochée de l'italien. Nous aurions donc déjà une dizaine de langues avec le grec et avec ce latin que l'on n'entendait déjà plus du temps de Polybe.

Ces langues avaient presque toutes leur alphabet particulier, à l'exception du gaulois qui diffère encore du breton en ce que celui-ci avait son alphabet, d'après John Knox, et que le gaulois empruntait les caractères grecs.

D'après les auteurs *latins dont l'opinion* est confirmée par les inscriptions des monuments, l'étrusque semble avoir été le premier alphabet connu en Italie; selon Mazzochi, l'osque aurait été parlé jusqu'à l'an 663 de Rome, à quoi Micali ajoute que plusieurs inscriptions trouvées à Pompeia font connaître que cet idiome était encore la langue vivante du peuple plus d'un siècle et demi après cette époque, c'est-à-dire au temps même de la catastrophe de la ville.

Ceci fera peut-être croire à quelqu'un que l'osque était tout simplement le latin. Nous avons déjà dit plus haut qu'Ennius le distinguait du latin et du grec; et si cela ne suffisait

pas, nous citerions Tite-Live qui nous dit que le consul Volumnius envoya dans le camp des Samnites des *gnaros linguæ oscæ*, ce qui fait clairement voir que l'osque adopté par les Samnites n'était pas compris des Latins sans interprète.

Mais parmi les écritures trouvées dans les tombeaux de l'Italie, il y aussi les caractères *euganei;* à quelle langue se réfèrent-ils? Enfin, le continent de l'Italie ne s'éloigne pas plus que ses îles de la règle générale, et nous croyons avoir bien établi que dans la Celtique, au lieu d'une seule langue, comme le croyait Pelloutier, ou trois selon d'autres, il y en avait plus de vingt, sans compter le lithuanien, le letton, le bohémien, l'allobroge, l'helvétien, le varne, l'épirote et tant d'autres idiomes dont nous ne pouvons maintenant nous occuper.

Il nous reste à dire un mot sur la langue ou les langues grecques.

En réfutant MM. Lévêque et Fréret, qui faisaient venir du Nord la langue grecque: « Feu M. Hemsterhuis, dit Larcher dans la note 132 de son *Hérodote* (T. 1, p. 276), l'un des plus savants hommes qui aient existé depuis la renaissance des lettres, avait une opinion bien différente de la langue grecque. Ce savant,



qui l'avait cultivée avec le plus grand succès pendant près de soixante-dix ans, pensait qu'elle était née dans son propre sol, et qu'à l'exception de quelques termes orientaux qui y avaient été apportés par des marchands phéniciens ou par des étrangers venus de l'Orient, tout le reste était grec. Rien de si vrai que cette assertion, et c'est cette vérité qui engagea, il y a quelques années, un homme célèbre à soutenir, dans une dissertation, que la langue grecque ne tirait son origine d'aucune autre langue, et que si l'on excepte un petit nombre de termes qui concernent *l'art militaire* et la marine que les Grecs ont empruntés des Phéniciens, quelques autres qu'ils ont pris des Perses, peut-être aussi des Thraces et des Scythes, tout le reste est grec d'origine. Ainsi, conclut-il, « ceux qui dérivent cette langue des différents dialectes de l'orient, de la langue des anciens Perses, du Celte, etc., perdent leur temps et le font perdre aux autres. » J'ajoute à cela une observation que j'ai faite il y a bien des années : que ceux qui se repaissent de ces vaines idées sont précisément ceux qui n'ont qu'une légère teinture de la langue grecque. »

Il faut une grande conviction pour parler de cette manière ; et ce savant traducteur du

père de l'histoire, un des meilleurs hellénistes de son temps, n'aurait pas avancé, ce nous semble, une semblable opinion, si elle était en contradiction avec les données de la science; car il ne saurait avoir aucun intérêt à compromettre son mérite littéraire par un jugement que rien n'appuyerait. Il faut donc croire que le grec a en soi-même comme le hollandais, le slave, le pampango, etc., des marques évidentes, des caractères incontestables pour faire croire que ses éléments sont le fruit du sol et du climat, des hommes qui la parlent et des circonstances qui les entourent. Jusqu'ici nous sommes parfaitement d'accord avec M. Larcher; mais dans sa note 137 du même volume, où il croit, contre l'opinion d'Hérodote et de Thucydides, que le pélasge n'était pas différent du grec, nous ne voyons pas les choses comme lui.

Les Hellènes, dit-il, et tous ceux qui parlaient leur langue formant un seul corps, donnèrent le nom de barbares à tous ceux qui ne faisaient pas partie de leur association, et nommèrent langue barbare celle que parlaient les nations qui leur étaient étrangères. C'est par cette raison qu'Hérodote assure que les Pélasges parlaient une langue barbare. »

Je commencerai par avouer mon ignorance

de la langue grecque, et par reconnaître tout ce qu'il y a de téméraire à oser mesurer mes forces avec un athlète comme M. Larcher; cependant je ne me rappelle pas avoir jamais lu que les Grecs ayent appelé barbares des peuples qui auraient parlé leur langue, ou barbare la langue qu'ils parlaient eux-mêmes. Ce n'est pas du tout parce que les Pélasges ne faisaient pas partie de l'association des Hellènes qu'Hérodote assure que les Pélasges parlaient une langue barbare; Hérodote dit (p. 41 du même livre), d'après la traduction de M. Larcher lui-même : « Le langage des Crestoniates et des Placiens, qui est le même, n'a rien de commun avec celui d'aucun de leurs voisins; preuve évidente que ces deux peuplades de Pélasges conservent encore de nos jours l'idiome qu'elles portèrent dans ces pays en venant s'y établir. Quant à la nation hellénique, elle a toujours parlé la même langue, du moins cela me paraît ainsi. » L'opinion d'Hérodote n'est pas isolée; dans la note 134, M. Larcher lui-même cite ce passage de Thucydides qui semble la partager. En parlant des Pélasges Crestoniens d'Hérodote établis en Thrace, après avoir nommé quelques-unes de ses villes, il dit qu'elles sont habitées par deux nations

barbares mêlées ensemble et parlant deux langues; il y a quelque peu de Chalcidiens, mais la plupart sont des Pélasges, c'est-à-dire de ces Tyrrhéniens qui ont habité autrefois Lemnos et Athènes. »

Si les Pélasges eussent parlé le grec, Thucydides dirait-il *deux langues* tout court, après avoir dit que les peuples qui les parlaient étaient *barbares?* (V. les notes justificatives.)

C'était en effet l'opinion de M. Fréret, que les Grecs s'appelèrent d'abord *Graici* et *Pélasges*, c'est-à-dire indigènes et étrangers, jusqu'à ce qu'ils se mêlèrent et se fondirent en une seule nation qui prit le nom d'Hellénique. Faible dans son commencement, la nation hellénique est devenue peu à peu très-considérable, principalement, dit Hérodote, depuis qu'un grand nombre de peuples barbares se sont incorporés avec elle.

Quoiqu'il soit arrivé à ces peuples ce qu'Hérodote suppose des Pélasges :« qu'ils oublièrent leur langue en devenant Hellènes, et apprirent celle de ce dernier peuple; » ce qui arriva aux Goths en Europe, et aux Tartares en Chine, qui tous adoptèrent la langue de la nation la plus civilisée ; il est probable et même certain que chacun de ces peuples devait avoir sa



langue (1); ce n'est que de cette manière qu'on peut expliquer les nombreux synonymes de la

(1) On sait qu'outre le pélasge, le thessalien, le béotien, le lacédémonien, le cretois, le macédonien, etc., il y avait plusieurs dialectes dans la langue grecque, tels que l'éolien, le dorien, etc. Pour ne parler que des peuples qui parlaient l'ionien, voici ce qu'en dit Hérodote :

« Milet est la première de leurs villes du côté du Midi, et ensuite Myonte et Priène : elles sont en Carie, et leur langage est le même. Ephèse, Colophon, Lébédos, Téos, Clazomènes, Phocée, sont en Lydie. Elles parlent entr'elles une même langue, mais qui ne s'accorde en aucune manière avec celles des villes que je viens de nommer. Il y a encore trois autres villes ioniennes dont deux sont dans les îles de Samos et de Chios, et la troisième, qu'on appelle Erythres, est en terre ferme; le langage de ceux de Chios et d'Erythres est le même, mais les Samiens ont eux seuls une langue particulière. Tels sont les quatre idiomes qui caractérisent l'ionien (Clio CXLII). Ces langues avaient cependant des relations entr'elles. Ces Ioniens qui, même après avoir été subjugués par les Perses, ne cessèrent point de s'assembler au *Panionium* où Bias et Thalès continuaient à les conseiller, étaient depuis trop longtemps liés ensemble pour que leurs langues ne finissent pas par avoir des

langue grecque, ces diverses manières de conjuguer les verbes et décliner les noms et leurs irrégularités. Une langue formée d'une seule pièce n'a pas besoin de seize mots pour dire *femme*, vingt pour dire *noire*, trente pour dire *rouge*, et un plus grand nombre encore pour exprimer d'autres idées. Si l'anglais dit *bread* et *loaf* au pain, c'est que l'un est scandinave et l'autre est saxon. Si le français dit *miroir* et *glace* au *speculum* latin, c'est que l'un est gaulois et l'autre allemand.

Si le verbe substantif des Anglais a plus d'une irrégularité, c'est qu'il est composé du *beza* kimre, du *eimi* grec, du *sum* latin, et qu'il emprunte des temps à l'allemand.

Si le verbe *sum* latin lui-même s'altère, c'est qu'il a l'imparfait germanique, et se sert du

---

rapports; mais, du temps d'Hérodote, chacune d'elles avait encore sa flexion particulière. Nous ferons en outre remarquer que les noms donnés par les divers peuples de la Grèce aux mois sont aussi différents. Le premier mois des Macédoniens était *dius*, celui des Paphiens *aphrodisius*. Le premier mois des Athéniens était *hécatombéon*, celui des Beotiens *hippodromus*. Le *métagitnion* de l'Attique était *carnius* à Syracuse, etc.

verbe *fuô* grec au passé, au plusque-parfait et au conditionnel.

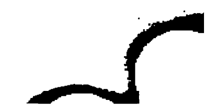
Au reste, la Grèce n'était pas et ne pouvait pas être une exception à la règle. Si nous la comptons comme faisant partie de l'ancienne Celtique, nous avons vu que le nombre de ses langues était considérable (1). Peut-être notre supposition fera-t-elle sourire quelqu'un; car, dira-t-on, jamais la Grèce n'a été regardée comme faisant partie de la Celtique. — Quelles en sont les preuves? Elles ne sont que négatives; cependant nous savons une chose, c'est qu'avant de s'appeler Doriens, Ioniens, Œoliens et même Hellènes, les Grecs s'appelaient *Graici*; et ce *Graici* est bien semblable au *Callaici* et *Galathi*; mais j'ouvre Hésiode, et je lis le vers 270 de sa *Théogénie* : « Les *Grias* furent ainsi appelées, parce qu'elles étaient *ex genetès polias*, blanches dès leur naissance; je cherche comment m'expliquer la synonymie de *grec* et de *vieillard* (*graici* et *geraios* en grec), et je ne le

(1) Pline l'ancien ajoute même le ligurien aux idiomes de l'Italie, et dans cette langue, le nom *Bodincum*, qu'on donnait au Pô, aurait signifié, d'après lui, *fundo carentem*. (Lib III. XX. 8.)

puis que par la *canities* du dernier ; je considère que les Grecs étaient vraiment plus blancs que les Scythes, les Thraces, les Orientaux et les Africains ; et que souvent on les appelait *Argivi* ou blancs ; enfin, je vois que le mot *gria* veut dire peuple dans l'ancienne langue de l'Inde, où il y a tant de mots grecs, où les *Graici* allaient puiser la science, et suis-je bien sûr que la terre habitée par ce peuple blanc ou *celte*, aux yeux des Orientaux qui l'étaient moins, ne fût pas regardée, quelques milliers d'années avant Hérodote, comme faisant partie de la Celtique ? Je me garderais bien de l'affirmer.

Je dis donc que si nous les considérons comme Celtes ; les Celtes parlaient plusieurs langues différentes, même quand nous admettrions, ce qui ne peut pas être, que les Grecs ne parlaient qu'une langue ; et si nous les considérons comme des Asiatiques, l'Asie aussi était peuplée de nations aux langues différentes.

En parlant de la ville de Dioscuriade en Colchide, Pline dit avec Thimostène, et Strabon avec eux, que trois cent nations *dissimilibus linguis* venaient y commercer, et il ajoute (L. VI. V. 1.) : *Postea à nostris* CXXX *interpretibus negotia ibi gesta*. De quelque côté que



nous nous tournions, nous voyons donc la multiplicité des langues; et la Celtique aurait été un phénomène inexplicable, si elle eût pu parler une seule langue sans que l'histoire nous la montre une seule fois sous une même loi, ce qui seul pourrait opérer de pareils prodiges. Bien au contraire, la taille, la couleur, la conformation physique des différentes nations du globe, leurs diverses superstitions, leurs mœurs et leurs institutions différentes, tout nous prouve ce que la géologie et la linguistique nous démontrent *à priori*, et chaque page de l'histoire confirme qu'il y a eu plusieurs races d'hommes, et que leurs idiomes étaient aussi différents que leurs organes physiques et les circonstances qui influèrent sur leurs développements (1). Nous respectons cependant les opinions qui ne s'accordent pas avec la nôtre, et nous prions ceux qui ne se sentent pas disposés à la même tolérance envers nous à ne pas perdre de vue que nous appuyons nos principes sur les faits; que les faits sont CE QUI EST, et que CE QUI EST est DIEU.

---

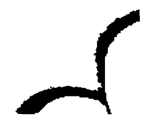
(1) « Les premiers dialectes, ceux qui donnèrent naissance aux autres, sont barbares; la nature les a dictés. » (Saint Clément d'Alexandrie. *Stromat* 1.)



NOTES JUSTIFICATIVES.

NOTE A L'APPUI DE CE QUI A ÉTÉ AVANCÉ CONTRE L'OPINION DE M. CH. NODIER, QUE DANS LA LANGUE PARLÉE ON N'A PAS PROCÉDÉ AUTREMENT QUE DANS LA LANGUE ÉCRITE.

Lorsqu'un homme ignore l'existence d'une chose, il en ignore ordinairement le nom, et quand il veut désigner un objet qu'il voit pour la première fois, il cherche à en faire une description, une peinture avec des mots qu'il connaît déjà. C'est ainsi que nous nommerions, nous, chaque outil, d'un atelier que l'ouvrier désigne par fois avec un monosyllabe, et que dans l'enfance de chaque science on se sert de la périphrase pour nommer cent choses; cependant le fréquent usage de certain objet, ou de certaine expression nous fait sentir tout ce qu'a d'incommode et de long cette sorte de désignation, et alors on crée un nom technique, ou l'on mutile peu à peu chaque terme de la périphrase jusqu'à ne plus faire qu'un seul mot qui finira par être réduit au monosyllabe si l'usage qu'on fait de ce mot est très fréquent. Pour pren-



dre la nature sur le fait on n'a qu'à entrer dans un restaurant, et entendre le langage des garçons de table lorsqu'ils demandent un plat au cuisinier. *Une langue sauce, un bœuf cornichon, une tête poulète*, etc. *Une langue de bœuf à la sauce piquante* a huit mots; *une langue sauce* n'en a que trois, et comme ces trois renferment tout ce qu'il faut pour être compris, et que les mots d'une langue n'ont pas d'autre objet, ces garçons font ici ce que l'on a toujours fait.

C'est ainsi que dans les pays chauds les langues n'ont point de mots particuliers pour indiquer la *débâcle ;* et que le français dit gelée blanche, au *reif* allemand, tandis que *cachaza* et *srap* sont des mots des langues du Midi. L'un veut dire la paresse que produit la chaleur, et l'autre la cécité momentanée à yeux ouverts, causée par l'excès de la lumière. Ce premier mot est castillan, *srap* est arabo-malthésien. Il n'est pas toujours facile aujourd'hui de reconnaître les pièces de tous les mots pour les recomposer; mais il est facile encore d'en reconnaître une grande partie et de juger l'inconnu par le connu. En voici quelques-uns de ceux que nous trouvons encore dans la langue allemande, outre ceux mentionnés dans le texte :

Saison	*jahreszeit*	*jahr* année *zeit* temps.
Mine	*bergwork*	*berg* montagne *work* travail.
Synagogue	*judenschule*	*jude* Juif *schule* école.

Instant	*augenblick*	*auge* œil *blick* regard.
Annulaire	*goldfinger*	*gold* or, *finger* doigt.
Pension	*jahrgeld*	*jahr* année, *geld* argent.
Charité	*mildtætigkeit*	*mild* tendre, *tætigkeit* violence.
Ivoire	*elfenbein*	*elfen* éléphant, *bein* os.
Foire	*jahrmarkt*	marché annuel.
Coqueret	*judenkirshe*	cerise de Juifs.
Eteignoir	*lichthut*	chapeau de la lumière.
Mercredi	*mittwoch*	milieu de la semaine.

Il n'y a presque pas de fruit qui ne porte le nom du peuple d'où il est venu ou était sensé venir. Ainsi le maïs est appelé *blé de Turquie* en France et en Allemagne; *blat de Moru* par les Catalans, et *indian corn* ou blé de l'Inde par les Anglais.

Le français dit : pointe du jour ; printemps ; chèvre-feuille ; saule pleureur ; le jour avant ; c'est pourquoi, etc., pour des mots qu'on trouve uniques dans d'autres langues, soit bissyllabes comme le *pridie* latin, soit même monosyllabe comme le *ó* grec et le *dies* hollandais.

Um veut dire *autour de* en allemand.
Till — *jusqu'à ce que* en anglais.
Tra — *au travers de* en Italien.
Ut — *afin que* en latin.
Tog — *de grâce* en hollandais.
Lax — *avec le talon* en grec.
Aas — *après demain* en grec, etc.

La manière de rendre en français ces mono-

syllabes ne fait elle pas voir, ainsi que les mots allemands cités plus haut et mille autres que nous pourrions tirer de presque toutes les langues, que les hommes font dans la langue parlée comme dans la langue écrite ? Qu'ils procèdent partout également du composé, du long, de l'imparfait pour arriver au simple, au court, au plus commode ? Quand la logique ne les y pousserait pas, la paresse produirait le même effet.

TABLEAU QUI TEND A EXPLIQUER L'ANALOGIE DES NOMS D'ÉLÉVATION ET DE LUMIÈRE, DE SUBLIME ET DE BRILLANT.

Langues.	Mots.	Explications.
Hongrois	*nap*	jour et soleil (1)
Nouvelle Calédonie	*nap*	feu
Terre de Diemen	*nabé*	feu
Occéanie occi-		

(1) Jour et soleil sont synonymes en formosan, latin (*janus* ou *dianus* masc. de *diana*) japonnais, en langue *villela*, *yarura*, *poconchi*, *lule*, *kurdistane*, *cora*, *cochimi*, *tagala*, *chinoise*, *birmane*, *pampango*, et même grecque.

dentale	*nevi*	feu
Grec	*epi*	en haut
Anglais	*up, upon*	en haut
Allemand	*über*	au-dessus
Notka	*upsel*	soleil
Australien et Madecasse	*pul, bul, bulan, bo*	lune
Malais, Madecasse et Celte	*api, afe, afo*	feu
Grec	*phébos*	soleil
Persan	*afitab*	soleil
Tombouktou	*offiti*	soleil
Cornwalle	*ef, nef*	ciel
	nefi, nef	ciel
Gallois	*nefliw*	couleur de ciel
Français	*bleu*	bleu
Latin	*nobilis*	grand, noble, élevé
Breton	*neff*	ciel
Id.	*neb*	nuage, chose qui est dans les cieux, élevée
Id.	*nopl*	grand
Copte et Egyptien	*neb, nyb*	seigneur
Italien	*nibbio*	oiseau qui plane dans le haut des airs, l'aigle des poètes italiens

Allemand	*nebel*	brouillard (de nuage)
Latin	*nebula*, *nubes*	nuage (de chose élevée)
Italien	*nembo*, *nebbia* *nube*	nuage, brouillard, nue
Slavon	*neft*	ciel
Polonais	*niebo*	ciel
Vénéde	*nebuy*	ciel
Italien	*buyo*	brouillard, obscurité, nuage
Copte	*nebo*	ciel
Hébreux	*naba*	grand, prophète
Dalmate	*nebo*	ciel
Styrien	*nebo*	ciel
Assyrien et Babilonien	*nabo, nabu*	chef, roi, seigneur (Nabuchodonosor, Nabonassar, Nobopolassar, etc.)
Indou	*nabal*	roi
Malais	*bullan*	lune
Anglais	*bull* (*taureau*)	l'Apis des Egyptiens au front radieux.
Phénicien, Chaldéen	*bal, baal*	Dieu, seigneur
Cartaginois	*bal*	Dieu, Asdrubal, Annibal, etc.

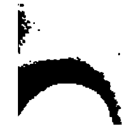
Bohémien	*nebe*	ciel
Hébreu	*nephil*	géant
Assyrien	*pal phal phul*	seigneur, Phalasar, Phul, Sardanapal, etc.
Cornwaille	*foul, houl*	soleil
Grec	*hélios*	soleil
Latin	*sol*	soleil (*hepta, septem*)
Basa krama	*suvia*	soleil
Slave	*solntze*	soleil
Permien	*lun*	jour
Caffre	*le langa*	soleil
Allemand	*sonne*	soleil
Anglais	*sun*	soleil.
Egyptien	*phar*	Pharaon où phoronée (grec), roi
Hébreux	*naaf*	le plus excellent
Persan	*nebel*	seigneur
Arabe	*naba*	être au-dessus
Celte	*nifwlog*	nébuleux
Latin et italien	*nix, neve*	neige
Anglais	*flog, fog*	bannière (élévation) brouillard
Celte	*bal, mal, gal, val, pal, fal,*	chef, haut, élevé
Latin	*falco* (1)	faucon

(1) Diodore dit que cet oiseau, qui représentait la divinité en Egypte, y était adoré parce qu'il avait

Tatar	*balk*	élevé, mont (balkan)
Franc et goth	*balk*	élevé, (balcon)
Anglais	*hill*	mont, élévation
Latin	*collis*	mont, élévation
Hollandais	*bult* }	bosse, élévation,
Espagnol	*bulto* }	tas
Suédois	*bak*	phâre, fanal, feu
Suédois	*bal*	fort, énorme
Suédois	*bald*	preux, fier, altier
Anglais	*bold*	audacieux, hardi
Allemand	*berg*	mont, montagne (*balk*)
Celte Danois	*bard*	prophète, poète (*vates*)
Anglais	*bulk*	tas, masse, volume
Catalan	*pila*	id.
Français, grec latin	*pole, polos* *polus*	} sommet, pole
Hébreux	*phaala*	élevé (palanquin, baldaquin)
Grec	{ *appolon* *pharos* *phyr*	(les Celtes l'appelaient *belenos*) soleil, feu
Allemand	*furst*	prince

---

apporté aux prêtres de la Thébaide un livre sacré de couleur de pourpre qui contenait le Code politique et celui des cérémonies religieuses. (V. Nibbio.)



Anglais	*first*	premier
Latin	*pristinus*	premier
Egyptien	*horus*	soleil
Nouvelle Guinée	*hory*	soleil
Villela	*olo*	soleil
Grec	*nephélé*	nuage
Slave	*nebu*	ciel
Persan	*buve*	soleil
Finnois	*pœve*	soleil
Sanscrit	*bah*	briller
Latin	*fax*	flambeau
Grec	*phos*	lumière
Caucase	*bok, buk, barkh, balk*	soleil
Grec	*lukè*	aube
Latin	*lux*	lumière
Sanscrit	*laukas*	vue, éclat
Sanscrit	*laukanan*	œil
Anglais	*look*	voir et paraître.

IIIe NOTE TENDANT A PROUVER PAR LE NOM DES CHOSES, QUE L'HOMME A PROCÉDÉ DU GÉNÉRAL AU PARTICULIER.

Le nom donné aux animaux semble avoir eu trois sources différentes:

1° L'onomatopée, c'est-à-dire l'imitation de la voix, ou du cri émis par l'animal, tel que coq,

bœuf, bélier, brebis, serpent, corbeau, grenouille, crapeau. Les guaranis appellent cui-cui un petit oiseau, qui, comme notre coucou, est nommé d'après son cri ;

2° Le mot *vie, ame, chair* synonyme dans toutes les langues anciennes : *Zôè* vie en grec ; *zoon* animal, *zodion* animalcul, *zémi* vivre. Le *sim* des hollandais, le *simia* latin, dériveraient-ils de ce dernier mot ? Nous avons vu que *same* veut dire homme en samoyède. *Soma* en piémontais, c'est une ânesse; *zahm* veut dire apprivoisé en allemand et *samen sperm alvin* ; — toutes choses qui se rapportent à l'animal ainsi que *schim* spectre en batave. Chameau et chamois ne s'en éloignent pas non plus. Le *som* suédois est au *welche* allemand qui veut dire la même chose, ce que le *sim* grec est au *wilk* slave qui veut dire loup ainsi que *zwierz* (dans la même langue *zwierze* veut dire renne et animal). Que *wilk* ait voulu dire homme dans quelques langues anciennes, il ne restera pas de doute à ceux qui auront lu avec quelque attention ce que nous avons écrit touchant les peuples qui ont donné leur nom au Norfolk et au Suffolk en Angleterre, et à ces Wolces ou Wolskes qui ont couvert le midi de l'Europe.

Ce n'est pas seulement *Zoè* qu'on trouve pour racine de l'animal. *Psyké* est encore synonyme d'homme et femme en grec, et *Psykemporos* était le marchand d'esclave à Athènes. L'*anemos*



(vent en grec) a fait l'*anima* latin d'où est dérivé *animal*.

Nous ou *noös* signifie aussi âme en grec; *not*, en suédois, animal et bœuf, et *natter*, vipère en allemand. Nous avons fait remarquer plus haut les analogies qu'on trouve entre les noms d'animal et ceux d'homme; peut-être parce que le mot qui servait à désigner l'un désignait aussi l'autre, comme qui dirait l'*être vivant*, l'*être animé*. Nous avons encore parlé des rapports qui existent entre l'habitant et l'habitation; et voici ce que nous trouvons à cet égard dans le petit nombre de livres que nous avons en ce moment à notre disposition :

Nha, maison en tonquinois. (Nid et niche ont-ils la même source ?)

Nhi, les enfants id.

Nhem, le toit id.

Nhon, l'homme id.

Ni et *nic* signifient *je*, *moi* en cantabre, et *nos*, nous en latin, qui a encore *nascor*, *nitor*, *natura*, *natus*, *nuptiæ*, dont les initiales, comme celles de *nurus*, *nympha*, *naïs*, *napeæ*, *néréides*, coïncident d'une manière frappante avec le *nosis* grec, le *nas* hébreux et le *nesca* cantabre, qui signifient jeune fille.

Netchit en estonien, et *neatzyke* en samoyède, signifient aussi jeune fille.

Serait-ce parce que, dans l'état sauvage, les femmes sont, physiquement et moralement,

moins développées que les hommes, que nous trouvons des mots comme nain, niais, nigaud, nice le *nacca* des latins? Je ne le crois pas. Pour distinguer de petites nuances dans des idées à peu près analogues dans le fonds, tout en modifiant les désinences du mot qui les indique, il fallait conserver le radical à peu près intact, et c'est ce qui arrive dans un assez grand nombre de langues comparativement récentes. Ce *nice* d'abord veut dire beau en anglais, qui n'est pas la seule langue dans laquelle mou, efféminé et joli, soient synonymes.

Nothos veut dire bâtard en grec; *nero* voulait dire homme dans l'ancienne langue du latium, et *nerio* force dans la langue des Sabins. *Manly* anglais, *virilement* français, sont au *man* germanique et au *vir* latin; ce que *neuros* et *andreia* sont à l'*aner* et à l'*anax* grec.

Anax, qui veut dire chef de la maison, prince, roi, est l'expression de l'effet; *neuros* et *andreia*, expriment la cause.

Ceux qui savent que *juventus* voulait dire l'armée en latin, ne trouveront pas extraordinaire que nous ajoutions à tous ces mots le *ghné* georgien, qui signifie vaillant. *Nagusia* veut encore dire le maître en cantabre, et *nerea* le mien; *noya*, veut dire fille, et *nena*, petite-fille en catalan; la *nina* (prononcez *nigna)* des Castillans; *nini*, c'est la grand'mère en malais; la *nonna* des Italiens, qui disent aussi *nonno* au



grand'père. Dans notre Essai sur la première habitation des hommes, nous ferons voir l'analogie qu'il y a entre plusieurs pronoms et les noms de l'homme, ainsi que les rapports de ceux-ci et les noms des villes et des peuples. *Norba*, *Nursia*, *Narni*, *Narona*, *Narbo*; les *Neripi*, les *Nervii*, les *Norici*, etc., sont de ce nombre. Serait-ce parce que les hommes, ou le peuple primitif qui a nommé depuis ces villes habitait vers le Septentrion, que les mots *nor*, *nord*, *nort*, désignent les régions septentrionales ? *Norwége* voudrait-il dire la région de ce peuple? — « *Ai posteri la sentenza.* »

El en lapon est la troisième personne du verbe vivre ; une espèce de *masdar* scythe. *Elle* veut dire vif; et *ellem* vie. *Elein* en finnois et *allat* en hongrois signifient animal. *Leben* en allemand, *life* en anglais, et *lif* en scandinave signifient aussi vie; *löen*, bête en breton , et *loewe* lion en allemand.

Du radical *ellem* et *leben* nous trouvons partout des dérivés. En voici quelques-uns :

L'*elg* suédois est l'*alcis* des latins (1).

---

(1) Les Allemands ont *eilig* (pressé) qui est au *haste* anglais, le *hast* suédois et à notre *hâte* ce que le *hest* danois (cheval) est à l'*elg*. *Make haste* signifie en anglais faites vite. Ceux qui connaissent le génie de la langue anglaise , et savent combien de fois ils disent



Du grec. — *El'es* faon de biche, *camelos* chameau.

Eleyos écureuil.

Alopex renard, *galè* belette.

Elaphos cerf avec tous ses dérivés *pélaphos*, *trigelaphos*, *mégalephos*.

Elephas éléphant.

Alpheo bœuf.

Leôn lion, (*jelen* cerf en slave).

Lycos loup, (*lygx* linx en grec).

Du latin. — *Lepus*; ce lepus rappelle *leben* vie, et *lebend* animal en germanique.

Lynx.

Feles (*fil* éléphant en arabe et en turc).

Lupus etc. (*lepuum* chien en épirote, *lapin* français).

C'est surtout dans les poissons qu'on trouve chez les peuples qui ont habité pendant longtemps les bords de la mer ce radical. *Cala* en

---

faire pour *faire l'action de*, n'auront pas de peine à le croire,

Les Hollandais ont *licht*, léger (le *light* anglais), mais ils ont encore un mot dont nous ne parlerons que par sa rareté. *Lidt* signifie membre, *teel-lidt* (*mentula* latin) et *baar-lidt* (*pudenda mulieris*) de *baaren* enfanter ; le *bhâryâ* (femme) nous le trouvons encore dans le sanscrit, mais le *teel* ne se trouve plus que dans le *dier* animal, ou le *tool* anglais.

finnois, *hal* en hongrois, veulent dire poisson ; *aal* anguille en allemand, et *eel* en anglais. Anguille lui-même semble un composé d'*anguis* et de ce radical *eel*, comme qui dirait animal-serpent.

Vie se dit encore *bios*, *biosis* et *biotè* en grec ; ce dernier mot paraît avoir plus d'analogie avec le *vita* des latins. *Bios* est à *bous*, le *bis* dalmate, le *bos* latin (bœuf), ce que *vita* est à *vitulus* veau.

Pardos. Le peu de livres que j'ai à ma disposition m'empêche de retracer l'étymologie de ce mot ; mais je suis presque sûr que si ce n'est pas *phœra* c'est un mot qui ne doit pas s'éloigner des règles que j'ai établies. Voici quelques-uns de ses dérivés :

GREC. — *Pardos* léopard, (*pardo* en portugais et *pard* en suédois).

Pardalis, panthère.

Pardalos, oiseau de couleur cendrée en grec d'après M. Planche ; *obscur* d'après le proverbe espagnol *de noche todos los gatos son pardos* ; si ce *pardos* n'est pas peut-être le nom de quelque bête féroce de la famille du chat et qui aurait disparu aujourd'hui de la péninsule comme les lions de la Grèce et les rennes de la France où il en existait encore il y a à peine trois siècles. Nous n'assurons rien, mais *pardo* en espagnol et en portugais, pris adjectivement, signifie *moreno*, brun, obscur.

En Catalogne *pardal* c'est le moineau, et quel-

quefois l'oiseau en général comme le *beard* en anglais qui semble avoir la même origine.

Paard, cheval en hollandais;(*barder* un cheval, *albarde*, selle en espagnol, *bardot* ; tout prouve que ce mot n'était pas inconnu dans le midi de l'europe.)

Pferd, cheval en allemand.

Burden c'est la charge d'un animal en anglais et figurativement un *fardeau* quelconque. La charge et l'animal ont souvent le même nom, comme *soma* en piémontais, et l'*onus* latin qui vient d'*onos*, âne en grec.

Bordegano en espagnol, c'est le mulet produit de l'ânesse et du cheval.

Pars c'est tigre en mandtchoux, et panthère en turc.

Pardus c'est l'once en latin.

Nous avons dit que le mot chair et vie a dû être jadis synonyme, car nous les trouvons très-souvent avoir le même radical que certains animaux.

At, cheval en turc, et *et*, viande : *eat*, manger en anglais, *edo* latin et grec.

Ass en anglais, *esel* en allemand, âne, *esen*, manger en allemand. Ce *esen* est l'*asinus* latin, le *aswini* hindoux (cheval), qui nous fait souvenir du *swine* germanique (cochon) et du *sus* latin. Rappelons-nous que les Tartares et les Tibétains se nourrissent de la viande des chevaux, et que beaucoup de mots de nos langues nous viennent

de l'orient. Au reste, les Espagnols appellent *carne* la viande, et *carnero* le mouton ; les Grecs *créas* la viande, et *cri*‹›*s* le mouton ; *phér* la bête, *pherou* et *pheros* la nourriture des héros. Le mot *viande* ou *vivanda* rappelle aussi le mot *vie*.

Esurio veut dire mourir de faim en latin, et *urio* mourir d'amour. La racine qui se rapporte à l'aliment est donc conservée dans l'*es* de l'*esurio*, et *esse* veut dire manger en latin, d'où *esca, esculentia*. *Esido* antique pour *edo* nous autoriserait à comprendre ici le *hest* danois (cheval), *esus* l'action de manger, *Edusam* déesse qui présidait au manger, comme *Potina* présidait au boire. *Edos* c'est vorace en grec, et *edodè* aliment.

Comidè et comisè signifient nourriture en grec. *Comer* en espagnol et *comedo* en latin c'est manger, *manu-ducere* ou *manducare*. Otons l'*edo* à *comedo* il reste le genre de nourriture tout pur ; ce *chamois*, ce *game* anglais qui signifie toute sorte de chasse; ce *gamo* espagnol qui, ayant subi une modification inverse à celle du *ordeum* latin qui est *orzo* en italien et orge chez nous, est notre *daim*.

3. Il n'y a pas de nom d'animal dans une langue qui ne signifie celui d'un animal différent dans une autre.

Ren brebis en grec, c'est le *renne* dans presque tout le reste de l'Europe.

Zebre chez nous c'est un âne rayé ; *zeeb* c'est le loup en hébreux.

Zubr c'est un *bœuf* sauvage en polonais et *capra* qui a le même radical c'est une chèvre en latin. Les Piémontais l'appellent *crava ;* et *krova* c'est vache en slave.

Du *zeeb* hébreux ne pourrait-on pas tirer l'*eb*, chien en hongrois, *hebes* âne en slave, et *dob*, ours dans la même langue hébraïque ?

Volf c'est biche en polonai ; loup en anglais, et *volpe*, renard en italien.

Ov, lièvre en japon; *ovis*, brebis en latin.

Loewe, lion en allemand; *lôen*, animal en breton ; *louve*, la femelle du loup en français, et *low*, lion encore en slave.

Kos, mouton en hongrois; *goz*, taupe en breton; *gos*, chien en catalan; *bis*, animal en albanais; *bous* en grec, et *bos* en latin, bœuf.

Yegua (d'equa), jument en espagnol; *yagua*, chien en guerani.

Meri, buffle en hébreux; *maehre*, cheval en allemand; *mori* en mongol, et *mare* en anglais, jument.

Arich en hébreux, *aries* en latin, mouton, et *hair*, lièvre en anglais.

Bat, chauve-souris en anglais; *pad*, crapaud en hollandais.

Gato espagnol, chat; *goat*, chèvre en anglais; *gota*, animal, caribe; *kon*, cheval en slave; *kiuan*, chien en chinois; *kuón*, chien en grec; *guineu*, renard en catalan.

Ran, serpent en tonquinois, et *rana*, grenouille en latin.

Gad, lièvre en breton; *gat*, chat en catalan.

Ki, chien en gaulois; *khi*, singe en anamitique.

Le *chamois* français, *gamo*, daim en espagnol; (*game*, *sport* en anglais, signifient à la fois jeu, (amusement et chasse.

Kalb, veau en allemand; *kelb*, chien en arabe.

Horse, cheval en anglais; *orso*, ours en italien.

Res, bête à laine en espagnol (*las reses*, les brebis); *ross*, cheval en allemand.

Byk, bœuf en slave; *bouka*, bœuf sauvage en mongol; *bock*, bouc en allemand.

Caninge, lapin en allemand; *canis*, chien en latin. On verra ceci sur une plus grande échelle dans la liste qui suit; mais il ne faut pas en tirer la conséquence prématurée que les langues soient, pour cela, toutes dérivées d'une seule et même langue, car on voit ces phénomènes souvent dans la même langue, comme *sjü*, qui veut dire lion et bison en chinois; et puis des noms aussi différents dans leur signification que *lupus* et *lepus* en latin, *steing* et *sté* (chien et chat) en allobroge (Beaufort), *chamau* et *chamois* en français, *wilk*, loup, *vol*, bœuf en polonais, *burro*, âne, et *perro*, chien en espagnol; et enfin, par d'autres considérations dont nous nous sommes occupés dans la deuxième partie de cet ouvrage.

4° Que le nom de plusieurs animaux n'ait voulu

désigner dans le commencement des sociétés humaines que l'espèce en général, il ne reste pas le moindre doute.

Le *ther* grec signifie à la fois animal et lion, et *théra* chasse.

Le *thier* allemand signifie animal. Nous trouvons ces mots dans panthère, *trampelthier* qui veut dire dromadaire en allemand, dans *taureau*, le *dier* hollandais, animal, *ondier*, monstre, etc.

Toura, vache stérile en portugais; *torra*, tigre en japonais, et *tru*, cochon en tonquinois.

Tarv, taureau en celte ou breton.

Djur, animal en suédois.

Tyr, taureau en danois.

Teras, monstre en grec, d'où peut-être nous sont venus terreur, terrible et trembler, mots qui expriment assez l'impression que produit sur l'homme timide la présence d'une bête féroce.

Cependant une langue onomatopéenne, ou significative, quelle qu'elle soit, ne peut survivre dans sa pureté à la génération qui l'a créée; car comme les enfants ne s'enquièrent pas des étymologies de la langue qu'ils apprennent par cœur, ils sont incapables de réfléchir sur les motifs qui ont fait donner à un être un nom plutôt qu'un autre, aussi trouvons-nous dans les langues dures ce *tr* que nous venons de voir dans *trux* et *dirus*, aussi bien dans le *vultur* comme dans le *turtur*, le *sturnus*, le *turdus* et la

coturnix; aussi bien dans tigre redoutable, que dans le castor et le rat; tandis que *leo*, *hiéna* et *lupus* n'ont pas plus de terrible dans leur son que *lapin*, *pigeon* et *colombe*. En tonquinois, le tigre c'est *hum*, et *ho* en chinois. C'est pourquoi il faut marcher doucement quand on veut établir des systèmes exclusifs.

Bis, animal en albanais, c'est bœuf en dalmate, le *bos* latin et le *bous* grec.

Wolf, loup en germanique, *belva*, bête fauve en Italien.

Zwierze, bête en slave, *zwierz*, loup dans la même langue; peut-être *cerf* en vient-il.

Zwierz veut aussi dire renne en polonais, *szarwas* en hongrois et *szerv* en lapon signifient cerf. Il y a une grande analogie entre le nom de cerf et celui de ses bois; ce dernier est *szarv* en hongrois et *szorv* en lapon qui dit aussi *sorv* à la renne, et le *cornu* lui-même ne s'éloigne guère plus du *sorv* que du *cervus*.

Nous finirons cette note avec une liste de noms d'animaux qui confirmera notre théorie :

Homographes	Leur signification,	Langues.
Klepper	petit cheval	allemand
Chleb	chien	hébreu
Kelb	id.	arabe
Kourd	loup	turc
Gelp	chien	punico-maltésien
Kalb	veau	allemand
Golp	renard	sicilien

Volpo	Renard	italien
Wielblad	chameau	slave
Vulpis	renard	latin
Wulf	loup	allemand
Wolf	id.	anglais
Wol	bœuf	polonais
Bawol	buffle	id.
Welp	faon, et le petit d'un chien	anglais
Waelpe	id.	suédois
Ulf	loup	cimbre.
Ulv	loup	danois
Alpheo	bœuf	grec
Elephas	éléphant	*id. et latin*
Elaphos et ses composés	renne et cerf	grec
Lepus	lièvre	latin
Lepuum	chien	épirote
Lapin	lapin	français
Lebend	être vivant, animal	allemand
Levatta	chien	canarin
Glibo, glipo, glipho, glisso	id.	grec moderne
Lixi	id.	moscovite
Lize , lisai	id.	polonais
Likkani	id.	hottentot
Lekui	id.	ibérien
Wilk	loup	polonais
Porc	cochon	français

Farkas	loup	hongrois
Shark	requin	anglais.

Dérivés de PARS *et de* PHŒRA.

Bear	sanglier	anglais
Aper	id.	latin
Ape	singe	anglais
Afe	id.	allemand
Caper	bouc	latin
Capros	sanglier	grec
Caballus	bête de somme	latin
Cheval		français
Keupek	chien	turc
Capriuolo	chevreuil	italien
Kuh	vache	allemand
Cow	id.	anglais
Cub	le petit d'une bête fauve, tel qu'un ourson, un louvetau	anglais
Cabra	chèvre	espagnol
Eber	verrat	allemand
Verres	id.	latin
Perro	chien	espagnol
Borro	mouton	indostani
Borrego	agneau	espagnol
Beorra	jument	cantabre
Burro	âne	espagnol

[illegible]

[illegible]	[illegible]	
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	
	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
		[illegible]

[illegible] angles [illegible]

langue. Rien qu'en slave, il se dit *osiel*, *hebes*, *nieuk*, *gap*, *mazgai* ; en anglais il se dit *dunky*, *rook*, etc. Voilà sept mots qui ne représentent pas la moindre analogie graphique, ni de son ; pourrait-on les multiplier jusqu'à cinquante, jusqu'à cent, sans que l'un ou l'autre n'offrît un côté favorable à l'affinité phonique ou orthographique de quelqu'autre ? non. Dès-lors que signifie une analogie impossible à éviter pour prouver l'identité des langues ? Et qu'est-ce pourtant que cent mots sur cent noms d'animaux en trois mille langues ! — Un sur trois mille.

Nous avons fait voir, quant à l'analogie d'idée, combien de choses distinctes signifiait la lettre *i* ou *y* en plusieurs langues; nous avons démontré, d'un autre côté, que l'on pouvait nommer l'*eau* en employant tour à tour toutes les lettres de l'alphabet; nous avons ensuite fait voir combien d'analogies graphiques et phoniques on pouvait trouver dans plusieurs langues, entre le nom de l'*eau* celui du *feu* et entre les choses et les idées les plus opposées, tandis que nous montrions par combien de noms différents étaient appelés les choses les plus identiques : l'homme, la maison, l'eau et le pain; pour qu'on ne s'imagine pas que nous nous soyons servi de quelque heureux hasard; pour convaincre le plus obstiné que c'est bien la règle et non pas l'exception qui est de notre côté, voici comment un signe, un son identique parmi

tant d'autres peut seul désigner ce qu'on a appelé les quatre éléments.

Feu	*our*	afgan.
	hour	arménien.
Eau	*our*	basque.
	ayer	malais.
Air	*ater*	chaldéen.
	aer	latin.
Terre	*ier*	turc.
	our	sanscrit.

PÉLASGES. (Voir la page 233.)

En parlant de la langue des Pélasges et de celle des Hellènes, que nous croyons, avec Hérodote, Thucydides et Homère, avoir été différentes, nous avons dit, contre l'opinion de Larcher, que nous ne savions pas que les Grecs eussent jamais donné le nom de barbare à leur propre langue ou aux peuples qui la parlaient. Justin dit en effet (Livre II) que les *Athéniens* étaient « *eodem innati solo quod incolunt;* » et Hérodote (*Clio* LVII) dit d'eux qu'ils étaient *Pélasges* d'origine ; or, dans sa note 137 du même livre, Larcher croit que leur langage avait le même fond que celui des *Hellènes*, et que si Hérodote assure que le *Pélasges* parlaient une langue *barbare*, c'est purement parce qu'ils ne faisaient pas partie de l'association des Hellènes.



Nous n'examinerons pas ici si *Hellas* ou *Hellanis*, d'où vint le mot *Hellan* (dorique) et *Hellen*, était un mot géographique ou purement religieux, comme qui dirait la Judée ou la chrétienté. Il serait assez difficile de se prononcer après la lecture du § LI de l'Euterpe. Nous avons aussi sur les Pélasges notre opinion particulière que nous nous proposons de manifester dans notre prochain *Essai sur la première habitation des hommes*, si le présent ouvrage est encouragé. Nous nous bornons ici à rectifier quelques points de philologie historique, et notamment :

1° Que le mot *barbaros*, employé dans l'acception d'étranger, au lieu d'*exoticos* ou de *xénos*, ne s'appliquait qu'aux peuples et aux idiomes, sinon barbares, étrangers du moins à la Grèce et à la langue grecque. En espagnol, il y a deux mots pour désigner un homme qui n'est pas du pays : *forastero*, c'est-à-dire qui est Espagnol, mais d'une province ou d'une ville différente; et *estrangero*, qui veut absolument dire d'une autre nation. Je veux donc dire que les *barbaroi* étaient toujours des *estrangeros*. (Voy. Euterpe, § CLVIII.)

2° Que lorsque Hérodote et Thucydides donnent le nom de *barbaroi* aux Pélasges, ils ne prennent pas seulement ce mot dans l'acception d'*étrangers*, mais de *barbares*, non civilisés, incultes; et voici sur quoi je me base :

D'abord Hérodote, qui a une très-haute opinion des Egyptiens, dont il loue surtout la reli-

gion (1) et la décence (2); scandalisé de *trouver* chez les Grecs des statues de Mercure aux attitudes indécentes, après avoir dit dans son second Livre que presque tous les noms des dieux sont venus d'Egypte en Grèce; voici comment il s'exprime dans le paragraphe suivant (§ LI).

« Les Hellènes tiennent donc des Egyptiens ces rites usités parmi eux, ainsi que plusieurs autres dont je parlerai plus bas; *mais ce n'est point d'après ces peuples qu'ils représentent Mercure* ERECTIS PUDENDIS. Les Athéniens ont pris les premiers cet usage des Pélasges : le reste de la Grèce a suivi leur exemple. » Hérodote n'a donc point ici une bien haute idée des mœurs des Pélasges.

Larcher lui-même, dans la note 136 du premier Livre, en rapportant ce qu'Hérodote dit au paragraphe 137 du Livre VI, se sert de ces mêmes expressions en parlant d'une seconde colonie de Pélasges que les Athéniens voulurent bien accueillir : « Les Pélasges prospérèrent pendant 47 ans. Mais ce peuple agreste, qui ne con-

---

(1) Euterpe, XXXVII. « Ils sont très-religieux, et surpassent tous les hommes dans le culte qu'ils rendent aux dieux. »

(2) Euterpe. LXIV. « Les Egyptiens sont aussi les premiers qui, par un principe de religion, aient défendu d'avoir commerce avec les femmes dans les lieux sacrés, ou même d'y entrer, après les avoir connues, sans s'être auparavant lavés. »

naissait d'autre droit que celui du plus fort, voulut avoir part au nouveau gouvernement, et il se porta, contre les jeunes garçons et les jeunes filles qui allaient puiser de l'eau à la fontaine Callirrhoë, à des outrages que des hommes vertueux ne pouvaient dissimuler. » Le mot *barbare*, appliqué à de tels gens, ne voulait-il dire qu'étranger?

On trouve des Pélasges partout. — Pline en peuple la troisième région de l'Italie.

Trogue Pompée dit que les habitants de l'ancienne Macédonie s'appelaient Pélasges; et nous savons qu'en Thessalie, en Arcadie et dans plus d'une île de l'Archipel grec, il y eut des Pélasges; mais de quel côté que nous les voyons, c'est toujours des peuples rudes. En Arcadie, si l'on en croit Rollin, ils auraient *brouté l'herbe à la manière des bêtes;* et toujours est-il qu'ils ignoraient l'agriculture, et décernèrent les honneurs divins à l'homme qui leur apprit à se nourrir de glands; quelque fût l'espèce de gland, ce trait ne donne pas une haute idée de leur civilisation.

L'île de Lesbos paraît aussi avoir été habitée par des Pélasges, puisqu'un de ses huit noms était celui de *Pelasgia*. *Macaria* est le dernier que lui donne Pline (V. 39. I.); elle ne pouvait l'avoir mérité qu'après que ses habitants furent civilisés. Le nom d'*Himerte* est celui que lui donnaient les navigateurs; mais les noms de *Lasia*, *Agira*, *Œthiope*, qu'elle eut avant, ne donnent

pas du peuple dont elle tire le nom de *Pelasgia* une idée bien favorable; soit que ce *Lasia* s'applique à la terre *hérissée de sombres forêts de peupliers noirs*, soit qu'elle se rapporte au peuple mal peigné et hâlé par le soleil, si on ne veut pas dire noir et crêpu comme les Egyptiens, les habitants de la Colchide et plusieurs autres peuples (1).

Homère, en parlant de l'île de Lemnos qui avait eu aussi des Pélasges (1) pour habitants, l'appelle *amichtaloéssan*, mot que M. Dugas Montbel a traduit par *sauvage*, et qui signifie en effet séparée du commerce des hommes, se refusant à la civilisation. Ceci est dans l'Illiade. Dans l'Odyssée, en parlant des habitants de cette île, il leur donne absolument l'épithète d'*Agriophonos*, c'est-à-dire peuple à la langue inculte, à la voix sauvage, à l'accent cruel. — M. Burnouf ne reconnaîtrait pas dans une telle langue, « *la plus belle que les hommes aient jamais parlée.* »

---

(1) « Les Egyptiens pensent que ces peuples sont des descendants d'une partie des troupes de Sésostris. Je le conjecturerai aussi sur deux indices : le premier, c'est qu'ils sont noirs et qu'ils ont les cheveux crêpus, preuve assez équivoque, puisqu'ils ont cela de commun avec d'autres peuples. » Euterpe, Livre II. Traduction de Larcher.

(1) Thuc., Liv. IV, § CIX. « Il y a quelque peu de Chalcidiens, mais la plupart sont des Pélasges, c'est-à-dire de ces Tyrrhéniens qui ont habité autrefois Lemnos et Athènes. »

TABLE DES MATIÈRES.

---

(1) La désignation de ce paragraphe a été oubliée, et son titre, qui est le dernier alinéa de la page, est confondu avec le texte.

(1) Ce § 15 et les suivants jusqu'à 20 doivent être numérotés dans le livre comme ils le sont dans la table.

3e partie. PREMIÈRE SECTION.

FIN DE LA TABLE.



ERRATA.

Page XIV, ligne 2 : ni l'assiduité, *ajoutez* des auditeurs.

Page XX, ligne dernière : Volnay, *lisez* Volney.

Page XXI, ligne 9 : et parcourir, *lisez* et en parcourir.

Page 7, ligne 25 : Bysance, *lisez* Byzance.

Page 33, lig. 6 : M. Amédé Thierry, *lisez* M. Amédée Thierry.

Page 56, ligne 7-8 : grec nom, *lisez* nom grec.

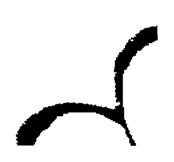
Page 64, note : alkècis, fort brave, *lisez* alkèeis, fort, brave.

Page 68, note, ligne 16 : Mayflaver, *lisez* Mayflower.

Page 70-71 : le § 3, *le mot Celte n'est pas venu du mot Zelt*, se termine à la fin du deuxième alinéa, et là a été omis le § 4 dont le titre a été confondu avec le texte.

Page 90, note, ligne 7 : celle des nations qu'on confond, *lisez* celle des nations; chronologies qu'on confond.

Id. id. Diogène, Lucrèce, *lisez* Diogène Laërce.



Page 94, ligne 12 : mais plus d'une douzaine, *lisez* plus d'une douzaine.

Page 94, ligne 14 : Telles sont, *lisez* Tels sont.

Page 108, ligne 16 : du genre humain, *lisez* du corps humain.

Page 112, ligne 22 : mallhésien, *lisez* malthésien.

Page 119, ligne 7 : geshwister. *lisez* geschwister.

Page 129, ligne 9 : Callest, *lisez* Cyllest.

Page 158, note, ligne 1 : Tabula philolagica, *lisez* Tabula philologica.

Page 191, lignes 5-6 : la bien approfondir, *lisez* les bien approfondir.

Et quelques autres auxquels suppléera l'intelligence du lecteur, à qui il est bon de dire que la hâte n'a pas permis à l'imprimeur de se procurer les caractères grecs et étrangers que la nature de l'ouvrage aurait exigé.



SUR

NOM ET LA LANGUE

ES ANCIENS CELTES,

Par E. Colli,

PROFESSEUR D'ANGLAIS AU COLLÈGE ROYAL

DE SAINT-ÉTIENNE.



SAINT-ÉTIENNE,

ez N.-M. JANIN, imprim.-libraire,

RUE DE FOY, Nos 32 ET 12.

1843.

---

(1) Ce § 15 et les suivants jusqu'à 20 doivent être numérotés dans le livre comme ils le sont dans la table.

